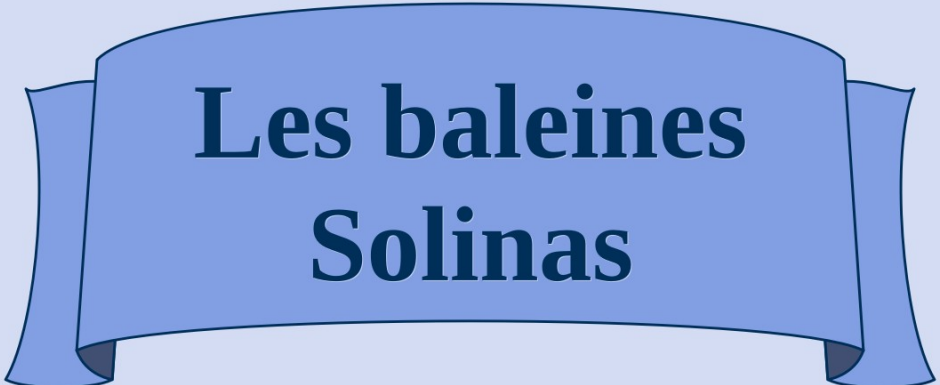




# **Les baleines Solinas**

**Georges-Jean Arnaud**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**G.-J. Arnaud**

# LES BALEINES SOLINAS

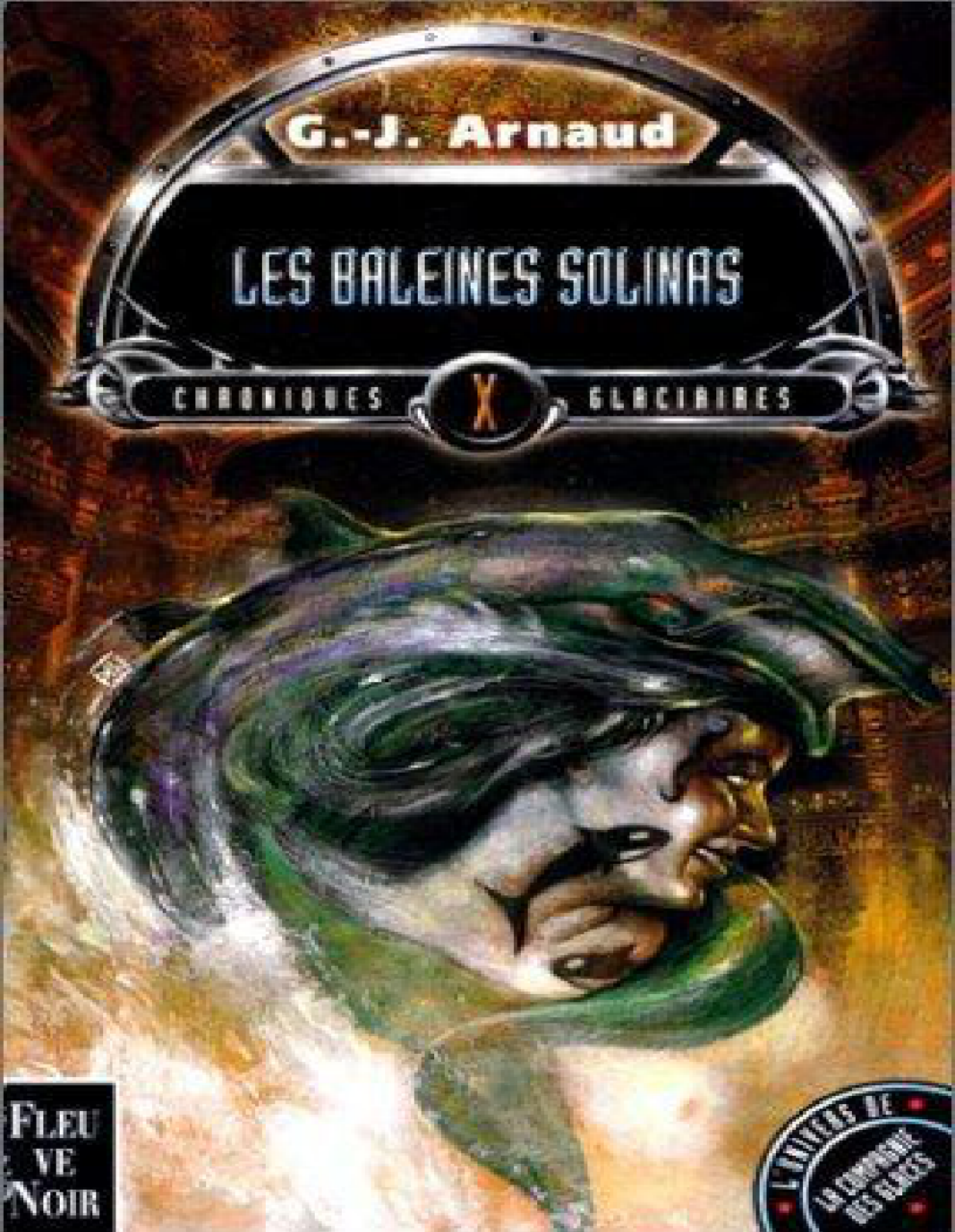
CHRONIQUES

X

GLACIAIRES

FLEU  
VE  
NOIR

L'UNIVERS DE  
LA COMPAGNIE  
DES GLACES





# **LES BALEINES SOLINAS**

## DANS LA MÊME SÉRIE

- 1 – Les Rails d'incertitude
- 2 – Les Illuminés
- 3 – Le Sang du monde
- 4 – Les Prédestinés
- 5 – Les Survivants crépusculaires
- 6 – Sidéral-Léviathan
- 7 – L'ail parasite
- 8 – Planète nomade
- 9 – Roark

*À paraître*

- 11 – La Légende des Hommes-Jonas

**G.-J. ARNAUD**

**LES BALEINES  
SOLINAS**

**CHRONIQUES GLACIAIRES**

**X**

**FLEUVE NOIR**

Série dirigée  
par François Ducos

© 2000, Éditions Fleuve Noir, département d'Havas Poche  
ISBN 2-265-06980-9





Le vétérinaire Reyès Alborne

# CHAPITRE PREMIER

Pour chaque spectacle annoncé dans le stade marin, les organisateurs redoutaient une lassitude des amateurs, une fréquentation de moins en moins fournie étant donné les difficultés actuelles d'existence. La rupture des relations politiques après la dissolution de la Confédération, le boycott du Cancer Network par la nouvelle Compagnie Panaméricaine compliquaient les conditions matérielles des habitants de North Pacific Icefield Station, autrement dit NOPIST.

Depuis son mirador vitré, le médecin animalier Reyès Alborne s'étonnait ce jour-là de voir les gradins se remplir, les petits marchands de boissons chaudes et de lard de phoque grillé aller et venir comme au bon vieux temps de la Confédération. Mais lorsqu'on levait les yeux vers l'immense coupole qui recouvrait le baleinarium il n'était nullement besoin d'être un spécialiste pour découvrir le délabrement de celle-ci. Faute des produits d'entretien nécessaires et d'un nouveau matériel qui n'arrivaient plus depuis le blocus, la double voûte transparente se fissurait, laissait échapper ce gaz rare, l'hélium, qui comprimé allégeait l'énorme structure. Sans ce gaz, le poids total de ces quinze mille mètres carrés de parabole n'aurait pu être supporté par les structures. De même le système de chauffage fonctionnait mal. La cité ne manquait nullement de carburant, les fonderies de lard de baleine et de phoque étaient abondamment approvisionnées par les chasseurs, mais les pièces de rechange commençaient de faire défaut et les dirigeants ne parvenaient pas à mettre en place des usines capables de suppléer à l'approvisionnement ancien.

Jadis les marchands de nourriture proposaient d'autres produits à grignoter, à base de céréales et de viandes importées. NOPIST n'avait eu durant des décennies, voire des siècles, comme seul objectif économique que la chasse aux baleines et aux phoques, la transformation de leur lard en huiles de qualités différentes. Il n'existait pas d'autres industries que les fonderies, pas de cultures sous serre ou hydroponiques, du moins pas en nombre suffisant. La population de la station, plus de cent mille habitants, avait grâce à l'huile vécu dans l'abondance et l'insouciance, se gavant d'importations jusqu'à la rupture. La Confédération des diverses compagnies ferroviaires qui occupaient un immense territoire entre les deux pôles et sur une largeur de dix mille kilomètres, peut-être même

douze mille, se fondit en une seule et monstrueuse compagnie, la Panaméricaine. Un référendum devait entériner cette mainmise des Panaméricains mais à la surprise générale la ville autonome de NOPIST vota à quatre-vingt-deux pour cent en faveur de la sécession. C'était deux ans auparavant et après des mois d'euphorie, de provocations et de fêtes un peu trop démonstratives, destinées à soutenir le moral et l'esprit d'indépendance les habitants découvraient la triste réalité. Le boycott les ruinait, les minait lentement mais inexorablement. Le grand réseau ferroviaire du Cancer Network où jadis circulaient jusqu'à cent convois par jour était interrompu à six cents kilomètres de là. Une immense coupure, un lac artificiel creusé dans l'épaisseur de la banquise par les bâtiments de guerre de la Panaméricaine. Sans relâche leurs lasers entretenaient cette faille profonde de plusieurs centaines de mètres, et jamais plus un seul convoi n'avait roulé dans un sens comme dans l'autre.

Le médecin animalier, lui, qui regrettait l'ancienne appellation de vétérinaire tombée en désuétude, avait depuis la veille examiné les animaux dressés qui allaient se présenter devant le public. Il les avait auscultés, radiographiés, s'était installé aux commandes du dresseur, dans cette sorte d'œuf en matière organique transparente que l'on greffait dès leur plus jeune âge sur le crâne des baleineaux.

Là un pupitre sophistiqué possédait, grâce à ses touches nombreuses, le pouvoir absolu sur ces magnifiques animaux. Parmi eux la baleine vétéran Roxyane mesurait soixante-dix mètres de long pour un poids de trois cent quinze tonnes.

Lorsqu'il avait décidé d'entreprendre des études de physiologie animale à l'université California sur l'inlandsis américain, Reyès Alborne ne se posait guère de questions sur l'origine de ces jeux du cirque marin. Il voulait travailler sur les troupes sauvages de baleines et de phoques que certaines épidémies ravageaient selon les époques. Il rêvait de partir en expédition dans les glaces lointaines et c'est ce qu'il avait fait, diplôme en poche, avant de revenir vivre en ville et de se spécialiser dans les animaux de cirque, pour partager la vie d'une femme qui lors de la sécession était retournée en Panaméricaine. Désormais, dans cette routine qu'était sa vie, il se posait de multiples questions sur ces réjouissances cruelles, commençait d'éprouver un sentiment de culpabilité de plus en plus insupportable.

Par quelle aberration en était-on arrivé là ? Car la motivation profonde de ces trente mille spectateurs, entassés sur les gradins, ne concernait nullement la première partie de la représentation au cours de laquelle les animaux dressés effectuaient leurs numéros. Des numéros spectaculaires certes, extraordinaires de précision et

d'intelligence mais des numéros somme toute aimables, sans violence si l'on oubliait celle qu'on avait dû faire aux jeunes baleineaux pour les dresser. Non, ce qu'attendaient ces gens avides de sensations était la deuxième partie où des baleines sauvages, capturées depuis peu étaient confrontées à des orques sanguinaires. Tout avait commencé depuis moins d'un siècle lorsque la grande station, perdue en pleine banquise du Pacifique nord, connaissait une ère de prospérité sans précédent. La majorité des gens vivaient dans une grande aisance et vu l'éloignement de la cité s'ennuyaient le plus souvent. C'est alors que pour ces nantis blasés on avait imaginé ces jeux de cirque avec les grands animaux comme acteurs et comme victimes. Un système de paris sur les combats féroces entre baleines et orques avait ajouté au spectacle le piment du gain, la passion du jeu d'argent.

En cet instant le cirque se remplissait d'eau tempérée mais les différentes vannes qui la fournissaient manquaient de pression. Les chaudières qui réchauffaient l'eau avaient dû être lancées des jours et des jours auparavant alors que jadis une seule nuit suffisait à monter l'eau en température. On ne savait même pas réparer un brûleur ou un injecteur. La décadence atteignait le moindre détail, compliquait la vie de tous les jours pour des stupidités.

De même le revêtement protecteur des parois qui empêchait la glace de fondre au contact de l'eau tempérée laissait à désirer, et déjà le mois dernier un brutal affaissement des premiers gradins les plus proches de l'eau avait entraîné dans la mort plusieurs spectateurs. Morts par noyade, assommés par les baleines sauvages que paniquaient la présence des orques et ce brutal éboulement.

Les gens commençaient de s'impatienter, criaient car la montée de l'eau était d'une lenteur exaspérante. Il fallait une profondeur d'au moins cinquante mètres pour que le spectacle puisse commencer. Pour un animal comme Roxylene c'était même insuffisant. Elle ne pouvait effectuer ses doubles sauts périlleux et désormais faisait plus de la figuration que de véritables acrobaties. Le public l'aimait bien et le lui montrait dès qu'elle sortait de l'énorme tunnel d'accès, éblouie par les lumières artificielles même si celles-ci n'étaient plus aussi nombreuses qu'autrefois.

Reyès l'aimait bien cette ancêtre qui devait approcher des soixante-dix ans et qui pour l'instant paraissait en excellente santé, mais il détestait son dresseur, Matolo Ross. Chaque fois qu'il pénétrait dans cet habitacle ovoïde greffé sur le crâne de cette merveilleuse créature, il ne supportait pas la présence de cet homme, le soupçonnait de maltraiter Roxylene, si habilement que ses traitements cruels ne laissaient nulle trace. Il pouvait agir sur son système nerveux, sur ses fonctions vitales et même sur son psychisme, lui

infliger des douleurs, des frustrations, des terreurs injustifiées.

À partir de ce pupitre on pouvait faire n'importe quoi et même foudroyer net l'animal. Une touche codée permettait au dresseur, en cas de folie subite du cétacé, d'agir sur son cœur et d'en stopper net le rythme. Cette mesure de sécurité avait été prise jadis parce qu'une baleine, pourtant réputée pour son doux caractère, avait soudain sauté sur les premiers rangs de spectateurs, causant un véritable carnage au cours d'une crise de démence.

Lorsqu'il s'installait dans cet habitacle spacieux, où le dresseur pouvait dormir et manger les veilles de représentation, il flairait comme un relent de souffrance secrète. Il essayait d'obtenir de Roxyane des confidences, la preuve que Ross la torturait subtilement mais il avait l'impression que l'animal bloquait sa conscience et sa mémoire, lui en refusait l'accès. Pourtant elle était capable de communiquer avec un humain par un système binaire que décodait un appareil.

Enfin le niveau de l'eau devint suffisant et le spectacle allait commencer. Les baleines domestiquées pénétreraient dans le cirque naval par plusieurs tunnels et, bien sûr, Roxyane apparaîtrait d'abord, la première. Pour ménager la susceptibilité des autres, une douzaine, on attendrait quelques minutes avant de les laisser venir car l'ancêtre était toujours follement acclamée. La foule se levait pour l'applaudir, criait et lui envoyait des confettis, des serpentins. On vendait des sortes de pistolets pneumatiques projetant en pluie ces rondelles et ces rubans de papier. Roxyane en était parfois constellée en une sorte de mosaïque colorée. Elle était très sensible à cette adulation et se permettait même quelques excentricités. Reyès était certain qu'elles n'étaient pas du goût de son dresseur et que ce dernier, une fois revenu dans les bassins sous la banquise, devait le lui faire payer.

Lorsque la musique éclata annonçant l'arrivée du mastodonte, Reyès Alborne regarda du côté du dixième gradin dans la section F. C'était là que se tenait la petite Oxelle Venem en compagnie de sa mère, jeune et jolie femme, veuve du précédent dresseur de Roxyane. La petite fille et sa mère ne manquaient jamais la première partie du spectacle, applaudissaient la grosse baleine et celle-ci, après avoir effectué toute une série d'acrobaties grotesques qui faisaient délirer les gens, s'approchait des gradins et lentement se dressait sur sa puissante nageoire caudale pour saluer la petite Oxelle et sa maman Livie. Bien que Tenin Venem fût mort depuis deux ans, Roxyane n'oubliait pas ce dresseur qui l'aimait tant ni sa petite fille. Celle-ci l'accompagnait dans l'habitacle au cours des répétitions nombreuses à cette époque-là, avant l'isolement politique de la station. Et devant cet hommage affectueux du mastodonte, la foule toujours debout se taisait l'espace

d'une minute, fortement émue, avant d'applaudir. La première partie terminée, la mère et la fille partaient, fuyant le spectacle sanglant qui s'ensuivait.

Roxyane venait d'arriver et tout de suite la foule délirait, scandait son nom. Reyès, à l'aide d'une lunette d'approche, pouvait distinguer le visage épais de Matolo. Ce dernier cachait mal et son dépit et sa fureur. Il aurait aimé être acclamé pour lui-même, pour ses qualités de dresseur alors que personne ne connaissait même son nom. Il était jaloux de l'ancêtre et Reyès se disait qu'un jour il commettrait un acte irréversible contre elle. Il ne savait que faire, n'ayant aucune preuve à fournir aux dirigeants du cirque marin. Le dresseur passait pour un bon professionnel auquel on ne reprochait que son attirance pour l'alcool.

Maintenant Roxylene tournait sur elle-même à toute vitesse, exposait son ventre plus clair puis son dos sombre et cela une bonne douzaine de fois. Attaché solidement dans l'habitable le dresseur devait supporter jusqu'au bout ces pirouettes et aussi les autres numéros, les sauts périlleux, les moments où la baleine se dressait d'un coup entièrement, sa tête prête à toucher la coupole, se maintenant ainsi grâce aux battements rapides de sa nageoire caudale.

Reyès crut tout d'abord que ses verres grossissants avaient besoin d'être nettoyés. Il n'apercevait le torse de Matolo que réfracté par la lumière. Il les essuya, regarda à nouveau mais cette mauvaise image provenait directement d'un phénomène inattendu à l'intérieur de l'habitable ovoïde. Il ne savait lequel. Comme si de la buée s'était plaquée sur les parois transparentes, mais il n'y avait aucune raison pour que de la buée se forme, les différences de température étant nulles. Et puis, alors que Roxylene s'allongeait de toute sa longueur sur l'eau, il vit la bulle d'air, énorme, irisée qui remontait lentement, venait éclater tout en haut de la partie la plus large de l'œuf. Une bulle d'air ? Parce que le reste était rempli d'eau et que le dresseur était en train de se noyer ceinturé sur son siège.

Reyès appela le central de surveillance :

— Arrêtez tout, il y a de l'eau dans l'œuf et Matolo se noie.

— Que racontez-vous là ? lui répondit-on d'abord. Mais c'est vrai, il y a quelque chose. J'en réfère au directeur.

— Non, utilisez votre console à ultrasons et Roxylene s'immobilisera.

— Je dois en référer. On ne peut ainsi arrêter le spectacle et les autres baleines vont faire leur entrée.

— Si vous ne faites pas ce que je dis je témoignerai contre vous. Le

dresseur peut encore être sauvé.

Le technicien, un certain Barling, finit par obéir et d'un coup Roxyane cessa son numéro et devint inerte, flottant à la surface du cirque avant de se diriger vers la tribune officielle où deux dresseurs, surgis d'un vomitoire attendaient. La foule avait d'abord protesté, des clameurs s'étaient élevées mais bientôt on comprit qu'un drame se jouait. Oxelle Venem venait d'échapper à sa mère et se précipitait vers le quai où la baleine venait d'accoster.

Lorsque Reyès rejoignit les deux dresseurs, ils ouvraient l'habitable et des mètres cubes d'eau s'en échappaient. Inanimé, ficelé à son fauteuil, la tête ballante, apparut Matolo. On le détacha, on le sortit et un médecin de surveillance vint essayer de le ranimer avec différents appareils, mais en vain.

Plus tard le directeur général des jeux prit la parole pour annoncer qu'un incident grave avait interrompu la prestation en cours, mais que le spectacle continuait. Pendant ce temps un dresseur installé au pupitre de Roxyane la dirigeait vers le tunnel et jusqu'à son bassin habituel.

— Docteur Alborne, chuchota Oxelle, elle a fini par se venger. Il la maltraitait et elle m'avait annoncé qu'elle finirait par le tuer.

Livie Venem les rejoignit et entendit ce que disait sa fille :

— Ne faites pas attention. Les enfants ont de l'imagination... Et elle plus que les autres.

## CHAPITRE 2

L'enquête commença dès le lendemain matin de bonne heure. Reyès Alborne y fut convoqué. On avait déjà recueilli sa déposition mais il faisait également partie des experts, comme tous les médecins animaliers travaillant pour le cirque marin. Cet accident ayant coûté la vie à un dresseur intriguait toute la cité.

La veille il avait dû assister jusqu'au bout au spectacle, ne pouvant quitter son mirador, et d'ailleurs on avait eu besoin de lui pour abattre un orque cruellement blessé par un autre épaulard au cours des combats successifs. L'animal avait été conduit en dehors du cirque, dans les profondeurs de la banquise où le niveau de l'océan Pacifique clapotait le long de quais rudimentaires. Alborne avait foudroyé le pauvre animal d'une injection de poison et les bouchers l'avaient ensuite débité. Il y avait des amateurs pour cette viande que l'excès d'adrénaline au cours des combats gorgeait de toxines.

Roxyane avait été enfermée dans son bassin et les accès de celui-ci interdits et même barrés par des rubans officiels de police. Ce matin-là le magistrat instructeur ordonna que l'habitable, la cellule de commande soient détachés du corps de l'animal et seuls des hommes de l'art pouvaient le faire, car il s'agissait d'une greffe effectuée lorsque Roxylene avait atteint l'âge adulte. En vain Reyès avait plaidé pour que ce cockpit ne soit pas détaché du corps de la vieille baleine.

— Ce sera une opération excessivement délicate. Il faudra trancher dans la chair du crâne de Roxylene, inciser et ensuite cautériser la plaie qui aura la forme d'une ellipse. Nous devons l'endormir pour effectuer cette opération qui durera au moins deux heures.

Le magistrat, inflexible, avait maintenu son exigence et l'opération avait duré en fait trois heures. On avait enfin déposé l'habitable dans une autre partie du cirque. C'était un œuf aplati à la base, de cinq mètres de long avec comme plus grand diamètre six mètres. Reyès restait sous le choc d'avoir en quelque sorte mutilé l'Ancêtre.

— Pensez-vous que l'eau ait pu s'infiltrer à la jonction entre le crâne et la matière organique de cet habitacle ?

— La base était soudée à la chair du crâne mais c'est possible, dirent les vétérinaires. Cependant l'eau n'aurait pas envahi aussi rapidement tout l'habitable. Ce sont environ cinquante mètres cubes



d'eau qui ont brusquement envahi la cellule.

— Je surveillais l'animal avec une lunette d'approche, dit Reyès. L'irruption de cette eau fut en effet très brutale, en quelques instants le cockpit fut rempli en presque totalité.

Il expliqua comment il avait cru sa lunette embuée avant de soupçonner un drame. Alors qu'il racontait, il rencontra le regard du technicien obtus, Barling, qui avait refusé de le croire. L'homme s'attendait à être dénoncé mais Reyès ne jugea pas nécessaire de faire allusion à son attitude. Ce retard dans la réaction de cet homme n'était pas la cause de la mort de Matolo. Ce dernier avait été noyé très vite quand la baleine nageait, le ventre en l'air et que la cellule se trouvait sous l'eau.

Le magistrat exigea d'examiner le crâne de Roxylene en compagnie des médecins animaliers. L'animal était encore anesthésié mais tout allait bien pour lui et il se réveillerait d'ici une heure. On avait installé un portique avec une passerelle pouvant monter ou descendre en travers de son bassin, permettant de se trouver au niveau de son crâne. La baleine flottait dans son bassin aux deux tiers immergée.

— Voyons, dit le juge, pour envoyer cinquante mètres cubes d'eau en quelques minutes...

— Trois, précisa Reyes, trois au maximum et je serais porté à dire deux minutes.

— Il aurait fallu un gros conduit ou une pression très forte, n'est-ce pas ? Ou encore les deux simultanément ?

Le magistrat voyait juste. Ils étaient tous sur la passerelle mobile, exactement au-dessus de la zone pâle où un habitacle était implanté depuis cinquante ans. La plaie en ellipse était recouverte d'une substance blanche cautérisante. L'œuf, c'était l'appellation la plus usuelle de l'habitacle, n'était pas celui d'origine mais l'emplacement, lui, était toujours le même. Jadis on utilisait une matière plastique puis on inventa les cellules organiques faciles à greffer. L'implant ne demandait que quelques jours pour se souder à l'organisme sans rejet. L'animal supportait mieux cet appendice naturel.

— Pouvez-vous abaisser la passerelle de façon à ce que nous puissions être encore plus proches de ce crâne ? dit le magistrat.

Les différentes ramifications nerveuses avaient été préservées, pourvues de gaines protectrices pour que l'on puisse ensuite réinstaller une console de commande et reprendre avec Roxylene les échanges interrompus. Reyès souhaitait qu'une fois l'enquête terminée on laisse l'Ancêtre tranquille, qu'on ne lui greffe plus d'habitacle et qu'on ne lui attribue aucun dresseur. Juste un soigneur pour l'accompagner le reste

de sa vie. Mais il savait que c'était utopique. Roxyane pouvait encore vivre autant que ce qu'elle avait vécu, atteindre aisément les cent cinquante ans. On n'avait aucune référence à ce sujet, l'Ancêtre étant la plus âgée de toutes les baleines domestiquées. Il doutait que les investisseurs possédant des parts sur la valeur marchande du cétacé aient suffisamment de sentiment pour agir aussi généreusement.

Le juge scrutait ces terminaux de fibres avec attention, examina ensuite les événements qui naturellement se trouvaient en dehors de la zone où se greffait l'habitacle.

— Une baleine qui souffle envoie combien d'eau en général ?

— Il s'agit d'air et d'eau mélangés, lui répondit-on, c'est difficile à évaluer ; mais ce jet est loin des cinquante mètres cubes qui ont noyé le dresseur.

Personne ne s'apitoyait sur le sort de Matolo Ross. On n'y faisait même pas allusion. Il n'était plus qu'une victime presque anonyme.

— L'eau retrouvée dans l'habitacle a été analysée. Il en restait quelques litres heureusement. Ce liquide a transité par l'organisme de l'animal, et ce n'est pas de l'eau venant directement du bassin. C'est pourquoi j'ai fait sceller l'habitacle, où je n'ai vu aucune ouverture susceptible d'avoir pulsé en moins de trois minutes cinquante mètres cubes d'eau.

Un des vétérinaires, Arandel se laissa glisser sur le crâne de Roxyane qui ne manifesta aucune réaction. L'homme s'agenouilla pour scruter les conduits des différents réseaux de fibres. Certains avaient la grosseur de son bras mais une pression inouïe n'aurait jamais pu pulser autant d'eau en un temps record.

Sern, un autre vétérinaire le rejoignit et lui aussi examina les douze mètres carrés où la cellule directionnelle était implantée. Depuis un moment Reyès essayait de ne pas regarder une très légère anomalie, formant une infime bosse sur le côté du crâne de l'animal. Il croyait distinguer une enflure qui rejoignait la gueule de Roxyane, était envahi par des pensées qui justifiaient ses soupçons. Les baleines étaient de tous les animaux supérieurs ceux qui en quelques siècles s'étaient peut-être le mieux et le plus rapidement adaptés à la glaciation de la planète. Ne pouvant éternellement vivre sous la banquise, ayant besoin de respirer, elles étaient devenues pour la plupart terrestres, amphibies, se déplaçaient assez rapidement sur la banquise d'un trou à un autre où elles plongeaient pour se nourrir et retrouver leur élément naturel. Elles avaient bousculé une évolution lente pour se doter de vessies immenses remplies d'hélium, et cet hélium elles le fabriquaient elles-mêmes. Ou plutôt, elles le puisaient dans l'air à l'aide d'une série de filtres si extraordinaires que nul

n'avait jamais percé leur secret. On en avait autopsié des centaines en vain. Bien que n'ayant jamais connu la vie sauvage de ses congénères, Roxyane disposait elle aussi de vessies d'hélium et de filtres. Comment cela avait-il pu se produire alors que capturée à l'état de bébé elle n'avait jamais quitté le cirque marin et ses dépendances ?

Les pensées de Reyès sur l'évolution rapide des cétacés n'étaient pas fortuites, mais engendrées par la présence de ses deux confrères sur le crâne de l'animal, surtout par celle d'Arandel qui était un scientifique extrêmement doué. Reyès redoutait qu'il ne découvre la légère anomalie que lui-même avait détectée sur le côté du crâne, cette sorte d'enflure qui remontait de la bouche de l'animal.

Il en avait les larmes aux yeux d'admiration, en même temps qu'il éprouvait un respect effrayé pour cette intelligence animale qui avait réussi à obtenir de son corps une mutation locale extraordinaire.

— Attendez, cria à ce moment-là Arandel, qu'est ceci ? On dirait une pièce rapportée comme celles qu'on trouve sur des vêtements déchirés, rapetassés.

Reyès ferma les yeux, se disant que malgré lui sa pensée avait influencé son confrère.

— C'est quand même étrange, continuait ce dernier, alors que le juge se penchait tant hors de la passerelle qu'il prenait le risque de basculer en bas.

— Il se pourrait, oui il se pourrait que ce soit une sorte de clapet... parfaitement camouflé dans l'organisme. Un clapet de quarante centimètres de diamètre, invisible.

## CHAPITRE 3

On disait des dresseurs de baleines qu'ils étaient les véritables maîtres de la cité et que le budget de NOPIST leur faisait la part belle. Simples dompteurs à l'origine du baleinarium, que l'on appelait aussi naumachie, vieux nom latin, ils étaient devenus des spécialistes complets des cétacés, avec des connaissances en électronique, en pathologie et en psychologie du comportement animal. La décadence de la grande station installée sur le Cancer Network n'avait fait que renforcer leur pouvoir. Dans le grand désarroi actuel, dans le regret d'une vie passée plus confortable, les habitants attendaient des dresseurs tout et n'importe quoi. Qu'ils les distraient, certes, avec leurs jeux marins, mais qu'ils les protègent et pourquoi pas qu'ils prennent la direction des affaires publiques. Reyès Alborne sentait venir les jours où la foule exigerait que cette sorte de caste les dirige. Il y avait parmi les dresseurs des gens estimables mais les Matolo Ross n'y étaient pas rares.

Tout un quartier de NOPIST leur était réservé avec ses maisons mobiles très jolies, très bien construites et d'un grand confort intérieur. C'était là qu'habitait Livie avec sa fille Oxelle, la veuve de Tenin Venem le dresseur mort.

— Pouvez-vous nous rendre visite ? lui avait-elle dit au téléphone. Oxelle insiste pour vous voir mais je serais heureuse de parler avec vous du sujet qui nous préoccupe.

— En fin de journée, si vous le voulez bien.

Le jour crépusculaire, qui depuis des siècles donnait à la vie terrestre des lueurs fantomatiques, était depuis une heure devenu la nuit lorsqu'il descendit du tramway urbain. Les éclairages publics autrefois nombreux, on disait qu'à cent kilomètres de NOPIST on apercevait l'illumination de celle-ci, étaient clairsemés et il tâtonna un peu avant de trouver le domicile de Livie Venem.

Elle l'entendit et donna de la lumière en ouvrant sa porte. Oxelle se tenait à ses côtés et les silhouettes de cette mère et de cette enfant attendrirent le vétérinaire, lui firent regretter que sa vie fût aussi vide de simple bonheur familial.

— Asseyez-vous, prenez le fauteuil à bascule en peau de phoque, celui de mon mari. Que voulez-vous boire ? J'ai encore quelques

alcools, une vodka de grain authentique, du vin de California. Enfin ce qu'on appelle du vin là-bas. Je n'y connais rien mais mon mari disait que ça n'avait rien à voir avec celui vanté dans certains ouvrages d'autrefois.

— Je prendrais bien un verre de vodka.

Oxelle aida sa mère, apporta de petits beignets, de petites saucisses chaudes en précisant qu'il ne s'agissait ni de viande de phoque, de baleine ou de poisson, mais que c'était du porc provenant de conserve.

Dégustant son verre il comprit qu'Oxelle bouillait d'impatience de parler, de questionner et cela malgré les regards modérateurs et appuyés de sa mère. Il décida d'en venir tout de suite au motif de sa visite :

— Vous désirez en savoir plus sur la décision du juge qui a conclu son enquête ?

— Ce Mankiewitz est vraiment pressé de boucler son instruction. Je crains qu'il ne porte des accusations graves contre Roxyane.

— Elle n'a fait que se défendre, cria Oxelle, Matolo Ross était un méchant qui la maltraitait. Elle me l'a confié.

— Du calme, dit Livie, laisse parler Reyès.

Puis elle rougit, rectifia et ajouta :

— Reyès Alborne.

Pour la seconde fois Oxelle prétendait tenir des conversations suivies, sérieuses avec Roxyane. Imagination trop vive ou bien...

— Mankiewitz s'est entouré d'experts, de vétérinaires comme moi, de dresseurs mais aussi d'universitaires versés en physiologie animale, des biologistes, des spécialistes du système nerveux et du système cérébro-spinal. Il n'a négligé aucun avis et son dossier est très solide. Il sera difficile de plaider l'innocence de Roxyane.

— Il accuse Roxyane et attend que le tribunal se prononce en ce sens ? demanda la mère. Je sais que la condamnation de certains animaux par les tribunaux n'est pas une chose très rare, mais peut-on vraiment admettre l'entière responsabilité de notre vieille amie ?

— Je pense que le juge unique va surtout réfléchir à l'indignation et au scandale que provoquerait un procès dirigé contre l'Ancêtre. Chaque fois que Roxyane entre dans le cirque marin, trente mille personnes se lèvent pour l'applaudir, l'acclamer et parfois durant de longues minutes. Une de ces ovations a duré un quart d'heure il y a quelques mois. Les circonstances actuelles sauveront peut-être Roxyane. Nous connaissons de graves problèmes de ravitaillement,

d'isolement. Nous nous sentons abandonnés de tout le monde sur cette banquise immense, tout au bout d'un réseau ferroviaire où ne circulent plus que nos convois, en général les trains privés, des phoquiers, des baleiniers ou des fourgons de pêcheurs. Non, je ne pense pas que Roxyane se trouve menacée. Le juge unique, même s'il se déclare indépendant devra tenir compte de l'actualité. Matolo Ross n'était pas un personnage très connu ni très apprécié, et je sais qu'un journal est en train de préparer un dossier sur lui. Pour un autre dresseur plus prestigieux les choses auraient été différentes.

— Il faut que Roxyane s'échappe de son bassin, déclara soudain la petite fille avec force. Il n'y a pas d'autre moyen de la sauver. Le juge d'instruction est trop cruel pour la laisser vivre comme elle le veut. Moi, je sais comment elle peut sortir de son bassin, suivre les tunnels semi-immergés et aussi les autres qui plongent dans l'océan en pente douce.

Livie se leva pour remplir à nouveau le verre de Reyès. Elle-même avait vidé le sien.

— Oxelle accompagnait son père dans ces labyrinthes en dessous de la banquise, et n'a pas oublié ces nombreux passages grandioses forés dans la glace. Elle a même plongé avec Roxyane à moins cent mètres.

— Nous embarquions et nous partions en dehors de la station, révéla la petite fille. Roxyane appréciait beaucoup ces longues promenades en dehors du baleinarium. La vie sauvage, libre, la fascinait. Elle plongeait à moins cent mais pas plus bas car elle savait que l'habitable aurait pu exploser. Elle remontait ensuite pour refaire surface dans un de ces trous de baleine ou de phoque et respirer, avant de replonger à nouveau. Elle se débrouillait aussi bien qu'une baleine sauvage. On n'aurait jamais cru qu'elle avait vécu soixante et quelques années dans le baleinarium. Papa était chaque fois émerveillé. De plus elle nageait à grande vitesse et pouvait se déplacer sur la banquise avec rapidité. Papa l'avait aidée à se fabriquer d'autres vessies d'hélium, si bien que son poids en était fortement allégé.

Elle parlait comme une enfant de treize, quinze ans et non comme une petite fille de neuf ans. Son père avait dû l'entretenir longuement de toutes ces caractéristiques de Roxyane comme il l'aurait fait avec un adulte. D'où cette aisance pour s'exprimer avec des mots choisis.

— Et vous, Livie, alliez-vous quelquefois avec eux ?

— Moins souvent qu'Oxelle, mais tout ce qu'elle dit est exact. Grâce à Roxyane nous avons rencontré les plus grands cachalots du monde, ceux qui peuvent atteindre cent mètres de long et aussi les fameux calmars géants qui ne remontent que rarement à la surface des

trous de la banquise. Nous avons même des photographies hallucinantes, qu'évidemment nous n'avons jamais pu montrer à personne, même pas à nos amis les plus sûrs. Sans oublier celles de grands navires de jadis emprisonnés dans la banquise.

Elle alla les chercher et Reyès fut émerveillé par ces clichés. Lui-même avait souvent plongé pour étudier la faune qui gravitait autour de la banquise de NOPIST, mais jamais à plus de cinquante mètres. Il avait aussi effectué des expéditions sous-marines dans des trous de baleines sauvages, pour comptabiliser les bancs de poissons et savoir si la nourriture restait toujours aussi abondante pour les grands animaux sauvages. À une époque on redoutait que les Panaméricains n'empoisonnent les lieux de chasse et de pêche pour venir à bout de la résistance de NOPIST par la pénurie.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous en dire plus mais maintenant que le dossier est bouclé il n'y a plus qu'à attendre. Roxyane a prémédité son acte en se dotant d'un gros conduit naturel qui, partant de sa bouche, pouvait inonder l'habitable en quelques instants, moins de trois minutes. Un clapet, sorte d'opercule camouflait cette vanne d'eau. Elle prit dans sa bouche des mètres cubes d'eau et au lieu de les projeter sous pression par son évent, elle les envoya dans l'habitable. Elle le fit juste avant de se retourner, le ventre en l'air si bien que personne ne put s'inquiéter de cette scène. Je pense que pour mener à bien son projet il lui a fallu toute une année. Le juge d'instruction a donc retenu la préméditation.

— Roxyane a une mémoire extraordinaire, emmagasine une foule de données. Est-ce que vous me croyez lorsque je vous dis que nous discussions ensemble, elle et moi ? Je peux vous le prouver quand vous voudrez.

Reyès regarda Livie Venem, s'attendant à la voir lever les yeux au ciel mais la jeune femme paraissait au contraire anxieuse :

— Je préférerais que tu n'en fasses rien. Notre ami sinon sera porteur d'un secret qui peut s'avérer dangereux pour lui. Des tas de gens donneraient cher pour apprendre qu'une petite fille et une énorme baleine peuvent converser sans un décodeur ou un quelconque appareil.

## CHAPITRE 4

Les émeutes débutèrent pour une question de ravitaillement en farine. Les attributions de cette quinzaine venaient d'être reportées. Les stocks de grain s'épuisaient et nul ne s'était soucié d'investir dans des cultures sous serre ou hydroponiques. Les initiatives de ce genre n'intéressaient personne. Chaque habitant vivait recroquevillé sur son passé florissant, ne voulait entendre parler que de chasse et de pêche comme ressources économiques. Les mentalités s'étaient sophistiquées jusqu'à trouver indécent de parler de questions aussi terre à terre que les productions agricoles, industrielles. On croyait les différents stocks inépuisables mais la réalité était soudain brutalement dévoilée et les gens des confins se révoltaient. D'autant plus que sur leurs quais les verrières se délabraient et, malgré quelques rafistolages bricolés, le froid y était insupportable. Les furieux vents du nord emportaient les rapiécages et leurs tourbillons venaient culbuter les wagons-habitations déjà bien mal en point. Tous les matériaux pour les verrières, les coupoles venaient autrefois du continent américain. Il n'y avait même pas dans NOPIST d'industries capables de manufacturer des wagons, des locos, des rails, enfin tout ce qui était de première nécessité pour une société qui se voulait avant tout ferroviaire.

Les émeutes furent d'une grande violence et non seulement la police, le corps d'armée, celui des Volontaires du Rail se heurtèrent aux manifestants, mais il fallut faire appel aux centrales corporatistes des chasseurs de baleines, ainsi qu'à celle des phoquiers et enfin aux syndicats de pêcheurs. Des centaines de ces gens qui vivaient en dehors de la cité, dans des installations parfois sommaires et qui reprochaient à la grande station de se laisser aller à trop de confort débilisant, débarquèrent de convois vétustes, parfois de simples plates-formes mues par une machine à vapeur anachronique. Ces hommes frustes se répandirent dans les quartiers révoltés avec la volonté de tout massacrer et de tout saccager. Si bien qu'en deux jours, ils matèrent les émeutes, s'emparèrent des meneurs qui disparurent tous. On ne retrouva jamais leurs cadavres. Les pillages des boutiques avaient procuré à ces chasseurs et ces pêcheurs un butin considérable, souvent constitué d'objets inutiles mais qui pour eux possédaient l'aura de la civilisation raffinée de NOPIST. Ils entassèrent ces rapines dans leurs étranges véhicules que leurs femmes conduisirent jusqu'à



leur poste de chasse ou de pêche mais eux refusèrent, malgré les injonctions des autorités, de quitter la station et les quartiers périphériques. Ils s'installèrent dans les wagons épargnés par leur razzia et déclarèrent qu'ils n'en bougeraient pas tant que le gouvernement ne les aurait pas acceptés comme représentants des populations marginales de la banquise. C'était une vieille revendication que les dirigeants avaient toujours ignorée. Les groupes en question représentaient moins de quinze mille personnes et du temps où la ville dépassait les cent mille habitants on pouvait négliger ces gens-là. Désormais ils étaient dans la place et non seulement bien armés, mais beaucoup plus agressifs que les policiers et les soldats. Aguerries par la vie difficile qu'ils menaient depuis toujours sur la banquise, habitués à des températures qui pouvaient descendre jusqu'à moins cent degrés, peu impressionnés par tous les dangers, ils jetaient sur le monde urbain un regard méprisant d'incompréhension totale. Ils arpentaient les quais dans leurs fourrures de phoque brutes qui empestaient, bouscullaient les rares passants qui osaient encore sortir de chez eux, poursuivaient les femmes et on les accusait de multiples viols.

Les seules personnes qu'ils respectaient étaient les dresseurs de baleines et ils avaient épargné leur quartier. Ils exigeaient même que des jeux soient programmés dans les huit jours avec des orques et des baleines sauvages. Ils ne voulaient pas d'animaux domestiqués. À cause de leur travail exténuant ils n'avaient jamais l'occasion de s'asseoir sur les gradins du cirque marin.

Ils apprirent donc que l'une de ces baleines apprivoisées était accusée d'avoir volontairement causé la mort d'un dresseur. Certains de ces envahisseurs connaissaient Matolo Ross. Le défunt se rendait souvent sur les trous à phoques pour chasser durant ses congés, et sa nature brutale lui avait valu des amitiés viriles parmi les populations de phoquiers.

— Quoi, dirent-ils, une saloperie de baleine dressée a tué notre copain ? Et qu'est-ce qu'on attend pour la tuer et la découper en quartiers de bidoche ? Nous ne faisons pas des façons, nous autres, avec ces monstres qui ne cherchent qu'à nous détruire. Parfois elles se regroupent à plusieurs dizaines, pour remonter du fond de l'océan et crever la banquise fragile où nous sommes installés avec nos wagons-homes. À cause de la chasse nous devons les planter près de l'eau. Des tas de familles, de groupes ont ainsi disparu.

Ils se moquaient bien de l'acte d'accusation que le juge unique était en train d'étudier. Les baleiniers et les phoquiers n'avaient qu'une loi. Si un animal se rendait responsable d'une mort humaine il était aussitôt abattu, et Roxyane ne pouvait faire exception. On eut

beau leur dire que lors des jeux de cirque trente mille personnes l'acclamaient durant de longues minutes lorsqu'elle apparaissait, rien n'y fit. Ce fut le début de leur désaccord et d'accrochages d'abord avec les dresseurs, une faible majorité de dresseurs, d'autres approuvant les chasseurs, puis par enchaînement avec le reste de la population. Jusque-là les habitants des beaux quartiers se montraient assez indifférents envers les derniers événements et même avaient parfois applaudi discrètement, lorsque les centrales de chasseurs et les syndicats de pêcheurs avaient maté l'insurrection des périphériques. Mais lorsqu'ils apprirent que ces sauvages, ces rustres puants voulaient tuer Roxyane l'émotion fut vive. Une centaine d'hommes appartenant à une société de tir se porta au secours des dresseurs, qui avaient bloqué les accès au baleinarium et à toutes les installations de la sub-banquise. Il y eut des échanges de coups de feu et de part et d'autre on compta huit morts et un certain nombre de blessés.

Utilisant son vieux lococar Reyès Alborne voulut se rendre sur les quais des dresseurs, pour évacuer Livie Venem et sa petite fille, mais l'accès en était interdit par les Gentlemen du Rosaire, une association d'anciens élèves et étudiants de la prestigieuse institution d'enseignement néocatholique de NOPIST. Tous élégamment vêtus de tenues de chasse et arborant le fameux rosaire, un collier assez long avec une croix potencée, ils veillaient sur la sécurité des dresseurs et de leur famille. Tous étaient actionnaires du baleinarium.

Alborne en connaissait quelques-uns, les trouvait infréquentables tant ils étaient prétentieux et avaient le sentiment d'appartenir à une élite exceptionnelle, mais il obtint l'autorisation de passer. On fouilla son lococar en craignant qu'il ne transporte des chasseurs ou des pêcheurs pour les introduire clandestinement dans le quartier et attaquer les dresseurs.

Son lococar ferraillait beaucoup, aurait eu besoin d'une bonne révision, mais son dieséliste n'y pouvait rien, faute de pièces de rechange. Il ne passait donc pas inaperçu et Oxelle, sortie de chez elle, courut vers lui :

— Je suis contente de vous voir, maman aussi. Nous ne savons trop que faire, rester ici ou partir mais pour aller où ?

— Je n'ai pu vous joindre ni par le fil ni par les ondes. Le quartier est certainement isolé comme beaucoup d'autres par des écrans électromagnétiques, expliqua-t-il à la jeune femme qui venait de sortir sur le seuil de sa maison mobile.

— J'ai demandé un remorqueur pour emporter mon domicile ailleurs mais il paraît que c'est interdit.

— Je dispose d'un compartiment double. Je vous en cède un, le

temps que les événements se tassent.

— Il faut partir avec Roxyane, gémit la petite fille. Elle est prête à nous accueillir et à nous conduire loin d'ici en sécurité. Vous verrez que NOPIST ne sera plus vivable bientôt.

Devant la surprise de Reyès la mère soupira et expliqua en regardant sa fille avec reproche :

— Oxelle s'est enfuie hier une bonne partie de la journée. J'étais folle d'inquiétude. Je ne sais comment elle s'est débrouillée mais elle a pu rejoindre le bassin de Roxyane.

— Nous avons parlé longuement, dit l'enfant.

Lui-même avait visité la vieille baleine pour vérifier si la plaie laissée par l'arrachement de l'habacle cicatrisait. Tout allait bien de ce côté-là, mais l'animal n'avait pas reçu un autre cockpit et, contrairement à ce qu'il avait espéré d'abord, il trouvait très inquiétant qu'on n'envisage pas une autre greffe. Comme si le destin funeste de Roxyane était déjà programmé.

— Il faut l'éloigner d'ici, insista Oxelle, même si vous ne voulez pas aller avec elle.

— Mais sans habitacle c'est impossible, essaya de lui dire Reyès.

— Elle et moi pensons que vous pourriez lui en greffer un très rapidement, et la doter aussi d'une console de communication. Son lad s'appelle Jérémy et il fermerait les yeux. Il aime beaucoup Roxyane, s'occupe d'elle depuis de nombreuses années.

## CHAPITRE 5

Chez un adulte, cette explosion de joie aurait paru choquante mais chez cette enfant qui ne songeait qu'à une seule chose, sa chère Roxyane, c'était acceptable. Cependant Livie fit remarquer à sa fille que le sursis accordé à l'Ancêtre découlait des graves événements en cours. Le juge unique désigné pour l'affaire devait juger et condamner plusieurs personnes ayant participé aux dernières émeutes, et ne pouvait sacrifier son temps pour une cause moins importante.

— N'oublie pas que ces malheureux risquent de lourdes peines pour avoir seulement revendiqué le droit d'être convenablement nourris. N'oublie pas non plus que, grâce à Reyès, nous sommes ici en sécurité, alors que le quartier des dresseurs a été saccagé ces derniers jours, et que plusieurs personnes sont mortes. Nous les connaissions toutes. Nous aurions pu subir leur sort.

Oxelle s'excusa pour sa manifestation un peu trop excessive mais ajouta qu'en ce qui la concernait, Roxyane occupait une grande place dans ses préoccupations. Elle voulait bien plaindre les victimes des derniers jours, mais la pensée que la vieille baleine obtenait quelques jours de grâce lui apportait malgré tout une grande joie.

Malheureusement le même jour Reyès apprit que le juge d'instruction, Harim Mankiewitz persistait dans son acharnement à poursuivre la baleine meurtrière, comme il la désignait, et demandait pour lui-même une attribution de compétence pour juger l'animal, invoquant certains articles du code. Des événements exceptionnels justifiaient légalement cette requête et le juge d'instruction pouvait, avec l'assistance de deux autres magistrats devenus ses conseillers, prononcer la sentence si la procédure était interrompue par des événements graves.

Reyès ne put en parler que le soir, lorsque la petite fille fut endormie. Sa mère Livie fut consternée par cette nouvelle.

— Je croyais que nous pourrions encore espérer. Ce juge Mankiewitz s'acharne étrangement sur Roxyane.

— Je trouve que c'est exagéré, moi aussi, dit-il. Je suis hélas certain que la nouvelle procédure lui sera accordée rapidement, et qu'il pourra prononcer son verdict dans moins d'une semaine.

— Il lui faut tout de même trouver deux autres juges, et si

vraiment la justice est débordée par les procès en flagrant délit de tous ces manifestants, les magistrats doivent être bien occupés et indisponibles.

— Il peut choisir des stagiaires et ne s'en privera pas. Cet homme est un acharné.

— Que pouvons-nous faire ?

— Attaquer le juge en suspicion légitime mais pour quelle raison précise ? Dans ce cas il faut un dossier solide et nous ne pouvons prouver qu'il est partial.

En tant que vétérinaire et parce qu'il avait opéré Roxyane, Reyès pouvait lui rendre visite dans son bassin. D'ailleurs ces derniers n'étaient surveillés que par un vieux policier à la retraite qu'on avait réquisitionné depuis les émeutes. Il se contentait de noter sur un registre les noms des visiteurs, passait son temps assis sur son siège et s'ennuyait visiblement. Le lad habituel de Roxyane ne cachait pas sa colère. Lui non plus ne comprenait pas l'acharnement du jugé.

— Regardez-la donc, elle est tout à fait tranquille comme toujours, et il a fallu que ce salaud de Matolo lui en fasse voir pour qu'elle combine de lui rendre la monnaie de sa pièce. Depuis la mort de Venem, voici deux ans, elle a subi ses cruautés. Matolo Ross était jaloux de son prédécesseur et également jaloux de l'affection que les gens portent à notre vieille copine.

Il accompagna le vétérinaire jusqu'au quai du bassin. Reyès remarqua aussitôt les énormes flocons de krill qui flottaient entre deux eaux autour de l'immense corps. Ces nuages de minuscules crevettes étaient la seule nourriture de la baleine.

— Elle ne mange pas ?

— En effet. Surtout depuis qu'on l'a privée de cet habitacle. Pourtant elle n'a pas de fièvre. Vous savez Roxyane est un animal dressé pour le cirque et elle raffole des représentations. Lorsqu'elle surgit dans l'arène et que ces milliers de gens l'acclament durant de longues minutes, elle éprouve un grand bonheur. En lui retirant l'habitable, la console de communication avec ses centres nerveux, on lui révèle que plus jamais elle ne fera son numéro, qu'elle n'est plus bonne à rien sinon à mourir.

Il montra le cadran qui recevait par ondes le chiffre de la température de l'animal, et qui était incrusté dans une borne du quai avec d'autres écrans, et parmi ces derniers un électrocardiogramme vigilant. Les cétacés étaient souvent atteints de maladies cardiaques et devaient être surveillés attentivement.

— Je crois qu'elle est dépressive. Vous pensez que ce Mankiewicz va la condamner à mort ? Et qui se chargera de l'abattre ? Même les dresseurs les moins sentimentaux refuseront, de crainte de se faire mal voir des fans de l'animal. Quoique avec cette pagaille actuelle les admirateurs de l'Ancêtre ont autre chose à penser. Vous avez écouté Radio Igloo Station ?

C'était une agglomération de chasseurs de phoques sur le Cancer Network ralliée à la Panaméricaine. Depuis, cette station diffusait une propagande intensive en direction de NOPIST, vantait les avantages de vivre au sein de la puissante compagnie continentale.

— La Panaméricaine enverrait sous peu des bâtiments de guerre pour venir en aide à ses ressortissants menacés par les émeutes. Le journaliste, ce matin, accusait le gouvernement de NOPIST d'impéritie.

— Leurs ressortissants, fit Alborne en haussant les épaules, une poignée. Ce ne serait qu'un prétexte pour nous envahir et nous intégrer.

— La radio de Igloo Station affirme que depuis la sécession le nombre de ses partisans serait monté jusqu'à quarante-cinq pour cent, et que bientôt la tendance serait complètement inversée par rapport au référendum dernier. Elle affirme, cette putain de radio, que le gouvernement de NOPIST le savait et qu'il aurait fomenté lui-même les émeutes pour liquider ceux qui souhaitaient un rapprochement avec la Panaméricaine.

— Mais les bâtiments de guerre sont bloqués par une immense faille, un lac dans la banquise. Vont-ils le contourner ? Ils auraient construit un réseau parallèle ?

— Paraît qu'ils ont jeté un grand pont pour le faire franchir à leur flotte. Ils sont foutus de nous envoyer d'énormes unités qui pulvériseront la station. Moi, j'en ai vu qui dépassaient les cinquante mille tonnes avec des lance-missiles par dizaines. Des engins qui roulent sur dix voies à la fois et sont capables de dépasser les cinquante milles à l'heure.

Pendant qu'ils discutaient ils avaient contourné le bassin et Roxiane qui paraissait dormir ouvrit ses yeux, relativement petits par rapport au reste de sa masse.

— Bonjour, je viens voir si tout va bien, fit Reyès, et Roxiane souffla dans l'eau pour lui répondre.

Il pensa à Oxelle qui affirmait qu'elle discutait avec l'animal et même en avait rêvé une nuit. Il se disputait avec l'Ancêtre sur une question ahurissante. La baleine lui demandait combien rapportait aux

organisateurs une séance de cirque, et disait qu'elle voulait son pourcentage sur le total, payable en krill de première qualité, celui qu'on allait pêcher avec des filets spéciaux à cent kilomètres à l'ouest.

— Pourquoi ne manges-tu pas, Roxylene ? Tu es en bonne santé physique et rien ne devrait perturber ton appétit en ce moment.

Elle s'approcha et le lad Jérémy manœuvra la passerelle qui permettait d'accéder au dos de l'animal. Lorsqu'il fut sur le crâne géant, Reyès examina attentivement la plaie. Il haïssait Mankiewitz, lui reprochait d'avoir ordonné l'ablation de l'habitable sans que ce soit vraiment utile. Le juge avait prétexté ensuite qu'il voulait en mesurer la capacité réelle, ce qui était difficile en n'utilisant que les différentes mesures si on laissait l'habitable greffé. On l'avait donc rempli d'eau et on avait trouvé près de soixante mètres cubes. Soit le volume d'un compartiment de luxe. Les wagons d'habitation ne faisaient que deux mètres de haut, ce qui aurait représenté trente mètres carrés au sol. La moyenne était en général de vingt mètres carrés pour un couple dans les wagons de standing, beaucoup moins dans ceux des périphériques.

Jérémy le rejoignit et, accroupi, caressa Roxylene du côté de l'évent où il savait qu'existait une zone sensible. Il aimait tant son métier et les baleines qu'il ne quittait pratiquement jamais le baleinarium, vivait dans la cabine qui lui avait été attribuée à titre occasionnel.

— Docteur, si vraiment elle avait repris des instincts sauvages, elle serait tout heureuse de ne plus supporter l'habitable, pour si léger qu'il fût, ni la console. Et pourtant elle est déprimée. Avec la force qu'elle a, si elle le voulait elle pourrait quitter ce bassin, défoncer les écluses qui conduisent dans les tunnels semi et entièrement immergés, et disparaître à jamais. Pourquoi ne le fait-elle pas à votre avis ?

— Je ne sais pas, murmura Reyès.

— Vous avez vu Stewe, le flic qui surveille les bassins ?

— Oui, il n'est pas très à cheval sur le règlement et ne quitte guère son fauteuil.

— Ouais c'est vrai, je le connais depuis longtemps. C'est même un brave type sauf que...

— Oui ?

— Le juge Mankiewitz lui a donné une consigne et une seule, le menaçant du pire s'il la mangeait.

— Filtrer les visiteurs, je suppose ?

— Non, interdire à une seule personne l'accès au bassin.

— Pas à moi en tout cas.

— Non, à la gosse.

Reyès n'eut pas besoin de faire préciser. Ainsi Mankiewitz avait exigé qu'Oxelle ne soit plus autorisée à rendre visite à sa grande amie ? Mais comment ce magistrat hautain, vindicatif pouvait-il savoir qu'il existait entre la petite fille et l'Ancêtre plus que de l'amitié, une véritable histoire d'amour qui datait de plusieurs années et qui n'était pas près de cesser ?

— En fait, la même se débrouille pour venir, mais c'est quand même dangereux pour elle, et chaque fois que je la vois qui se faufile je vais faire la causette à Stewe pour détourner son attention, je lui offre une bière d'orge. On n'en trouve plus qu'au marché noir et je refuse de boire cette saloperie d'Alguevik fabriquée avec de la porphyra. La petite passe par les bassins où sont stockés les krills, et je suppose qu'elle endosse une combinaison pour traverser à la nage un des tunnels semi-immergés. Une combinaison noire qui la rend moins voyante et Stewe est myope. Au retour elle reprend le même chemin. Jusqu'au jour où une écluse enverra un excès de flotte qui submergera totalement le tunnel.

Reyès frémit. La petite prenait des risques effroyables pour rejoindre son amie. Le renouvellement d'eau de mer était programmé à des heures précises, mais en cas d'insuffisance d'oxygène dans cette eau les vannes s'ouvraient automatiquement pour renouveler celle des bassins.

— Vous les avez vues ensemble ?

— La petite se glisse dans l'eau et flotte auprès de Roxylene. Elle chuchote très bas. Je me suis souvent approché mais on ne comprend pas ce qu'elle dit et j'ai l'impression que Roxylene lui répond. Je ne sais comment mais elle répond ! Ne me prenez pas pour un type gâteux ou illuminé, mais durant une heure il y a dialogue entre ces deux-là. J'en mettrais ma main au feu.

— Vous l'avez prévenue au sujet des écluses qui peuvent s'ouvrir ?

— Bien sûr, mais elle m'a ri au nez, m'a dit qu'elle ne risquait rien mais ne m'a pas convaincu.

Grâce à un stéthoscope électronique spécial Reyès pouvait ausculter le cœur de la baleine. Même si un implant envoyait toutes les informations sur la borne du quai il ne s'en satisfaisait pas, voulait entendre battre cet organe fantastique.

— Je vous laisse, je dois récurer le bassin de lady Dolly sinon elle me boudera...

C'était une autre vieille connaissance de Reyès, une jeune fille par



rapport à Roxyane, de soixante ans et qui deviendrait à son tour l'Ancêtre si par malheur...

Lorsqu'il fut seul le vétérinaire, préoccupé par ce que lui avait révélé le lad, se surprit à chuchoter ses inquiétudes au sujet de la petite Oxelle et, sans savoir pourquoi, il s'adressait directement à Roxyane, lui racontait que l'enfant pour la rencontrer prenait des risques énormes, et que peut-être si elle parlait véritablement avec elle, elle pourrait la mettre en garde.

Il se produisit alors un phénomène bizarre. Le cœur de la baleine se mit à battre plus rapidement, comme si un stress, une émotion violente venaient de la bouleverser. N'en croyant pas ses oreilles, Reyès courut jusqu'à la borne d'enregistrement et vit qu'effectivement l'électrocardiogramme s'emballait. Il se retourna vers Roxyane, surprit dans son œil gauche une intensité nouvelle. Il leva la main en guise d'apaisement, remonta sur la passerelle pour lui chuchoter à nouveau :

— Ne t'inquiète pas exagérément, mais essaie de la mettre en garde. Il suffira qu'elle se renseigne pour savoir l'heure d'ouverture des écluses pour le renouvellement de l'eau de mer. En général il y a un programme établi avec cependant des ouvertures non prévues. Peut-être devrait-elle s'équiper avec des bouteilles d'oxygène. Oui, c'est une idée et je peux lui en procurer.

Lorsqu'il fut parti Jérémy revint vers le bassin voir si Roxyane avait enfin filtré l'eau de mer entre ses fanons pour récupérer le krill. Il lui sembla que les gros nuages de ces crevettes minuscules avaient quelque peu diminué d'importance. Il alla jeter un coup d'œil à la borne médicale qui enregistrerait tous les paramètres de santé de l'animal et, stupéfait, constata que durant une dizaine de minutes le cœur de l'énorme cétacé s'était emballé.

— Je suppose que le véto a constaté ça, se dit-il. Peut-être que Roxyane est amoureuse du D<sup>r</sup> Alborne.

Puis à voix haute :

— Hé dis donc, ma grande, tu le trouves charmant ton toubib ?

Il sursauta car Roxyane venait de lui faire un clin d'œil appuyé. Il frotta ses propres yeux, regarda mais elle paraissait dormir.

## CHAPITRE 6

Ce soir-là Alborne rentra très tard chez lui mais fut ravi que Livie l'attende. Il avait craint de se retrouver seul devant son repas à cette heure indue, mais elle savait qu'il avait mal supporté la solitude de son foyer lorsque cette fille, avec laquelle il vivait, avait préféré retourner en Panaméricaine après le référendum.

— Je ne sais si vous avez pris le temps de dîner mais j'ai préparé à tout hasard quelque chose. Oxelle a fini par aller se coucher. Elle s'est excitée toute la journée au sujet de Roxylene et j'ai préféré qu'elle essaie de dormir, c'est ce qu'elle fait.

Il n'avait pas envie de lui parler des risques que courait la fillette en se rendant clandestinement dans le bassin de l'Ancêtre, en traversant à la nage des tunnels semi-submergés. Peut-être pourrait-il régler lui-même cette question. Il expliqua qu'il s'était rendu au palais de justice pour essayer de récolter quelques renseignements sur l'instruction en cours.

— J'ai eu la chance de rencontrer une avocate, Tilda Mangy, avec laquelle j'ai travaillé quelquefois.

— C'est une femme très jolie et célèbre, du moins très médiatisée à la suite de certaines affaires scandaleuses, constata Livie, la voix imperceptiblement frémissante. Est-ce l'une de vos amies ?

— Disons une relation. Je suis l'un des experts auprès des tribunaux en ce qui concerne les animaux de toutes sortes, et je l'ai connue à la suite d'une épidémie dans un élevage de moutons. J'ai pu lui parler de l'affaire Mankiewicz et, bien entendu, de Roxylene. Elle était au courant, mais en ce moment elle défend des émeutiers qui encourent de lourdes peines de prison et n'a pas eu le temps de suivre l'instruction. Je savais qu'elle connaissait Mankiewicz. Elle n'est pas surprise par son entêtement. Tout d'abord elle ne voulait pas s'expliquer mais devant un verre elle a fini par avouer que ce magistrat était perturbé assez gravement. Quelque chose ne tourne pas rond chez lui autrement dit.

— Elle le connaît intimement ?

— Ça elle ne me l'a pas confié. Tilda est une fille très libre et je dois le dire, arriviste. Prête à tout pour réussir, et surtout avoir du succès dans ses plaidoiries et gagner ses procès. Un temps elle

cherchait à séduire Mankiewitz mais elle n'en parle plus, et j'en conclus que quelque chose s'est très mal passé entre eux. Pourtant elle ne m'avait pas caché avoir eu une aventure avec le doyen des juges au criminel, un vieillard proche des quatre-vingts ans. Si elle ne m'a pas entretenu de sa propre expérience, par contre elle m'a raconté qu'elle avait dû plaider pour une prostituée accusant le juge de coups et blessures et de sévices sexuels. Il y eut un compromis entre la victime et le juge qui paya une forte somme pour que la jeune femme retire sa plainte.

Livie disposa plusieurs plats sur la table, s'assit en face de lui.

— C'était vraiment grave ?

— Je préfère ne pas entrer dans les détails.

— Me prenez-vous pour une demeurée, demanda-t-elle, rieuse, ou une sotte coincée dans sa morale étroite ? L'acharnement du juge est tout de même exceptionnel alors que NOPIST est à feu et à sang. Il a frappé cette prostituée ?

— L'a envoyée à l'hôpital, à coups d'un fanon de baleine. Un fanon énorme, prélevé sur une baleine tuée par son grand-père, Pétrek Mankiewitz qui dirigeait une station baleinière dans le Nord-Ouest. Tilda Mangy croit savoir que le grand-père en question assouvît une vengeance en tuant cette baleine, mais j'ignore laquelle.

— Et les sévices sexuels ?

Reyès se servit un verre de bière, de cette Alguevik faite avec des algues et qui n'avait pas un goût agréable.

— Il fouette des filles qu'il paie, avec le fanon d'une baleine tuée par son grand-père. Ça n'explique pas sa haine de Roxylene. Ou bien alors il déteste toutes les baleines.

Tilda Mangy, avant que l'affaire ne soit abandonnée, retrouva plusieurs filles qui avaient été les victimes du juge et qu'il avait dû indemniser fortement pour que le scandale n'éclate pas.

Il ne voulait pas lui raconter qu'en sortant du bar, après sa rencontre avec Tilda, il était allé dans les trois sex-shops de la station pour poser quelques questions.

— Si vous me disiez ce que vous ressassez dans votre tête.

— C'est assez répugnant.

Il avait présenté sa carte d'expert vétérinaire pour s'enquérir des sexes de baleines, orques, cachalots, phoques, morses, momifiés grâce à une méthode inconnue. En fait, ainsi préparés, ils ressemblaient à des pénis fossilisés dont la vente n'était pas interdite. Les boutiquiers

lui avaient présenté des aphrodisiaques en poudre fabriqués à partir de sexes de ces animaux, mais il avait fini par leur faire sortir de leurs tiroirs secrets toute une collection de sexes.

— Des sortes de godemichés, dit-il, mais venant de cétacés de dauphins et de pinnipèdes. J'ai dû les menacer de faire expertiser ces misérables trophées pour prouver qu'ils étaient d'origine récente, et c'est le dernier que j'ai visité qui s'est rebiffé, en me disant qu'un personnage important se servait chez lui assez fréquemment.

Il n'osait pas regarder Livie et grignotait sans grand appétit.

— Les baleiniers, les phoquiers se font ainsi de l'argent avec. Je voulais téléphoner à la police et il a pris peur. Bien sûr, je bluffais, car je ne suis pas habilité à mener ce genre d'enquête et en fait tout le monde s'en fout de ce trafic-là. Mais il a marché.

— Et vous a livré le nom du juge Mankiewitz, fit-elle avec une petite moue méprisante. C'est avec ça qu'il pratique ses sévices sexuels ?

— Oui, mais auparavant il y a tout un cérémonial. Quelque chose d'assez incroyable et finalement d'un ridicule pitoyable. Il oblige les filles à endosser une tenue spéciale.

— C'est connu, guêpière, porte-jarretelles, bas comme sur les très antiques images et photos pornos ?

— Pas du tout.

Il reprit de l'Alguevik mais grimaça à cause du parfum synthétique.

— Il s'agit d'une sorte de combinaison que la fille doit enfiler et qui imite la peau de baleine avec ses parasites, ses cicatrices. La panoplie est complète avec une tête de baleine, une nageoire caudale, sauf une lucarne découpée à hauteur du, des...

— Du sexe féminin ?

— Non, des fesses. C'est là qu'il les frappe avec une violence extrême. Jusqu'à ce que la chair soit déchiquetée, sanglante. D'après mon amie avocate les chirurgiens n'en reviennent pas quand une victime du juge leur arrive.

— Mais enfin, pas mal de personnes sont donc au courant ? Pourquoi ne l'inculpe-t-on pas ?

— Il serait hautement protégé. J'ignore pourquoi.

— Et je suppose qu'il les viole avec ces pénis d'animaux ?

Il fit signe que oui. Il les avait vus alignés dans un écrin du boutiquier et préférait ne pas les évoquer davantage.

— Parfois, murmura-t-elle, dans l'arène du baleinarium un mâle est pris d'une érection subite, ce qui fait s'esclaffer une partie des spectateurs, mais impressionne le plus grand nombre. Cet homme est ignoble d'infliger pareille chose à ses victimes. Il devrait être dans un hôpital psychiatrique.

La prostituée défendue par Tilda avait réussi à s'enfuir, toujours empêtrée dans cette grotesque imitation de peau de baleine et une patrouille l'avait découverte ainsi, inanimée et l'avait conduite aux urgences.

— Vous êtes encore là ? Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ?

Ils sursautèrent, comme pris en faute. Livie essaya de se justifier, mais la voyant embarrassée Reyès, contrairement à ses intentions, choisit de parler de sa visite à Roxyane.

— Elle est en bonne santé pour l'instant. Elle n'a pas trop d'appétit mais c'est normal.

— Elle ne mange rien ! s'exclama Oxelle.

— Comment le sais-tu ? demanda sa mère.

— J'ai questionné le lad Jérémy, il est très gentil.

— Où l'as-tu rencontré ? Tu es allée jusqu'aux bassins ?

— C'est interdit. Un vieux flic m'a défendu de passer. Il a prétendu que j'étais la seule personne qui ne pouvait aller voir Roxyane.

Livie, stupéfaite, regardait Reyès qui confirma de la tête. Il ne parlerait pas ce soir des risques pris par la fillette.

— Retourne te coucher, fit alors la jeune femme avec douceur.

— Tu n'as jamais veillé aussi tard depuis la mort de papa, dit Oxelle sans le moindre reproche, comme satisfaite que sa mère sorte enfin de ses douloureuses pensées.

Ils restèrent un temps silencieux. Il craignait qu'elle ne demande des explications sur la façon dont s'y prenait Oxelle pour parler au vieux lad et même pour approcher Roxyane.

— Je connais l'endroit. Si ce policier bloque l'accès piétonnier, dit-elle, Oxelle emprunte les tunnels semi-submergés, proches des écluses qui alimentent les bassins. Vous le saviez ?

Il baissa la tête sans répondre.

— Elle enfile une combinaison, j'espère ?

— Oui mais pas de casque de plongée. Comme je suis persuadé que nul ne pourra la contraindre je songe à lui procurer un appareil respiratoire complet à titre préventif.

— Il faut que je l'empêche d'y aller mais il faut aussi que j'aille trouver le juge Mankiewitz.

La pensée de se retrouver en face de cet homme la fit rougir puis éclater d'un rire un peu nerveux.

— Je demanderai à Tilda Mangy de défendre Roxyane.

— Elle refusera car je devrais lui révéler que je vous ai rapporté la conversation que nous avons eue, elle et moi.

Il fut choqué que Livie songeât à utiliser les effarantes révélations sur Mankiewitz. Peut-être pensait-elle qu'en voyant la jeune avocate face à lui, il paniquerait et renoncerait à poursuivre ? C'était à la fois naïf et excessivement roublard. Il découvrait chez la jeune femme un caractère moins idyllique qu'il l'imaginait. Il avait toujours été si peu psychologue avec les femmes :

— Vous me jugez odieuse de combiner pareille chose, mais je crains pour ma fille si Roxyane devait être exécutée. Elle ne le supporterait pas car elle partage la vie de cette baleine, elle n'était qu'un bébé enthousiaste quand elle l'a vue pour la première fois, et depuis Roxyane fait partie intégrante de son affectivité. Il y avait papa, maman et Roxyane. Et voilà que nous avons à faire à un juge qui déteste les baleines. Mais d'où sort-il cet homme ?

— C'est un garçon travailleur qui a de grands mérites. Il descend d'une dynastie de baleiniers du Nord-Ouest. Son père, un handicapé physique, voulait continuer la tradition et chassait les cétacés au lance-harpon. Sur ce trou d'eau où la famille vivait il partait seul dans une embarcation fragile, approchait les baleines au maximum avant de tirer son harpon. S'ensuivait une lutte horrible, acharnée dont il sortait vainqueur mais souvent en sang, avec des membres brisés. Il a fallu le rafistoler maintes fois. Il a élevé le futur juge dans la violence, la terreur. C'était une brute qui a fait de son fils ce que nous avons appris depuis peu. Harim fut pensionnaire au Rosaire mais ne fit jamais partie des gentlemen. Il passait toute son année dans l'institut, ne revenait chez lui qu'une fois par an pour se faire rouer de coups par son infirme de père. Au Rosaire il était seul, méprisé par ces gosses de riches. Et son père, il se prénommait Jorin, lui transmettait sa violence mais autant la sienne était brutale, visible, autant celle du juge est cachée, sournoise. Pour libérer ses instincts il paie des prostituées, les frappe odieusement. Étonnant qu'il n'en ait jamais tué une. Son grand-père, son père détestaient les baleines, elles auraient un jour ravagé leur station, tué presque toute leur famille. À coups de fanon de baleine ils ont transmis au gosse cette haine. Mankiewitz n'a pas d'amis, ne fait même pas partie de l'association des anciens élèves du Rosaire.

Il se tut et à nouveau ils ne surent que dire, que faire. Cette intention déclarée de Livie de confier la défense de Roxyane à Tilda Mangy l'avait hérissé, avec l'impression d'avoir été trahi dans ses rêves confus. Il essayait de comprendre la mentalité d'une mère prête à n'importe quoi pour éviter que sa fille n'éprouve la plus grande douleur de sa vie, mais il ne parvenait pas à justifier cette attitude. Un tel amour maternel n'était-il pas en somme exclusif, au point de ne laisser aucun espoir à une autre forme d'amour plus sensuel.

— Abandonnez cette expression maussade, fit-elle avec douceur en lui prenant la main. Je n'irai pas demander à votre jolie avocate de défendre Roxyane. Ce n'était qu'une réaction incontrôlée de mon anxiété à l'approche d'un procès inique. J'ai encore assez de dignité et de lucidité pour ne pas aller plus loin.

Il fut heureux de cette mise au point, et lorsqu'elle se leva il pensa qu'elle allait se coucher et il lui souhaita le bonsoir, mais elle se pencha vers lui :

— Puis-je vous embrasser sans vous choquer ? Peut-être n'en avez-vous nul désir ?

## CHAPITRE 7

Alors que l'insurrection gagnait du terrain dans la capitale, que des groupes mal définis se battaient entre eux ou s'unissaient contre la police, l'armée, le gouvernement, le Secrétariat à la production l'envoyait vers l'est dans une station de chasse aux phoques, une station igloo baptisée X17. X parce qu'elle était à un croisement de voies secondaires, à proximité du Cancer Network. Une épidémie parasitaire y sévissait depuis quelques semaines, rendant la viande de phoque impropre à la consommation et l'huile n'émulsionnant que difficilement.

Tout en roulant à bord d'un lococar Diesel fourni par le Secrétariat à la production, Reyès consultait un manuel sur les différents parasites du phoque, et se doutait que l'épidémie était produite par un trématode, genre douve du foie des moutons ou peut-être même un ténia. Il avait déjà relevé des cas similaires. Les œufs de ces parasites, dans les conditions climatiques extrêmes, pouvaient résister au froid, à la chaleur, à différents médicaments comme à certains antibiotiques.

Sur la voie descendante est-ouest se traînaient bon nombre de convois, des files ininterrompues de lococars de toute nature, le plus souvent déglingués, hors d'usage même. Tout ça roulait, parfois attelé en long convoi remorqué par un véhicule en meilleur état. Beaucoup de monocylindres vapeur, ce qui impliquait une machinerie énorme, obsolète mais pittoresque, dont les pièces les plus spectaculaires étaient un gigantesque volant d'inertie pour la régulation du mouvement, et un embiellage qui traversait le plancher du véhicule pour se relier directement à l'un des essieux.

Lors de l'aiguillage dans la station suivante, il apprit qu'il s'agissait de réfugiés fuyant les zones frontalières avec la Panaméricaine. Certains roulaient depuis des jours dans un entassement hétéroclite de leurs seules possessions, de leurs seules richesses.

— Ils craignent l'invasion des Panaméricoches, lui dit le policier ferroviaire, utilisant le terme méprisant désormais en vogue.

Le sergent vérifiait son permis et sa carte de priorité.

— Ils affirment que la Compagnie a lancé un pont sur la faille qui nous sépare d'elle et que d'énormes unités se profilent à l'horizon. Leurs superstructures se perdent dans le ciel mais on peut les



distinguer à la jumelle à plus de trente kilomètres, tant ces engins sont fantastiques.

— Aurai-je des difficultés pour le retour ?

— En principe non, ils sont tous sur la voie la plus lente. Ce qui provoque ces files interminables. Si on leur accordait deux voies on ne se rendrait vraiment pas compte d'une augmentation du trafic, mais les ordres de NOPIST sont stricts. Ils n'en veulent pas dans la capitale. Je me demande ce qu'ils deviennent une fois arrivés là-bas.

Lorsqu'il atteignit X17, légèrement à l'écart du Cancer Network, il remarqua que des véhicules lourdement chargés, des attelages incroyables, stationnaient devant les grands igloos. Certains des habitants se préparaient à décamper. Dans le plus grand des igloos où se trouvait le chef de station une trentaine de personnes véhémentes assiégeaient les tables des employés. Il eut du mal à se faire conduire au petit laboratoire où l'on disséquait les animaux et qu'une femme d'une quarantaine d'années, d'origine esquimaude, Manuit, dirigeait avec un seul diplôme de laborantine. Il la connaissait bien et l'appréciait. Elle faisait le maximum et travaillait dur, potassant des manuels de pathologie animale.

— Ceux qui foutent le camp sont ceux qui n'ont aucune attache ici, des fonctionnaires, des commerçants. Le couple qui tient le factory aussi et ce sera embêtant pour se ravitailler. J'ai autopsié trois phoques et je suis à peu près certaine qu'il s'agit bien d'un trématode qui les attaque.

— Vous avez des moutons ici ?

— Là-bas sous l'un des grands igloos.

— Je ne savais pas qu'il y avait une culture hydroponique de plantes fourragères.

— Et vous avez raison. Ils sont nourris aux algues.

Ils allèrent visiter l'élevage ovin, plus de trois cents bêtes entassées dans une puanteur horrible, sur des caillebotis disparaissant sous les déjections et les algues pourries. La chaleur qui régnait là-dedans les incommoda. Les deux bergers travaillaient torse nu et transpiraient fort, alors que dehors le thermomètre affichait moins quarante-deux.

— Que faites-vous du fumier ? demanda Reyès.

— Il passe au digesteur pour produire du méthane.

— Et dans ce digesteur la température est élevée et fait éclore les œufs du trématode. Il reste des résidus après cette fermentation. Tout n'est pas digéré et transformé en gaz. Que deviennent-ils ?

Comme il le pressentait, les résidus étaient balancés dans un trou d'eau de la banquise, non loin de la grande dépression où les phoques venaient séjourner par milliers. Le circuit de la contamination était établi, et même en prenant des mesures de prophylaxie il faudrait des semaines pour que l'épidémie ne progresse plus et commence à régresser.

En sortant de l'élevage, il jeta un coup d'œil au grand lac où s'ébattaient les phoques et découvrit sur l'autre rive, à plus d'un kilomètre des silhouettes qu'il identifia assez vite.

— Vous avez des Roux ici ?

— D'ordinaire, dit Manuit, ils ne font que passer, ne restent que deux jours maximum, les chasseurs les obligeant à filer craignant qu'ils ne tuent trop de phoques, mais c'est faux. Ces gens-là se contentent juste du nécessaire en graisse et viande. Voilà huit jours que ceux-là stationnent là-bas. Ils ont construit des igloos pour se protéger du vent. Le froid ils s'en foutent. Le chef de station a essayé de les faire partir mais ils refusent. Vous savez ce qu'ils disent ? Que les Hommes du Chaud de l'Est vont arriver avec de grandes machines, et obliger les Hommes du Chaud de X17 à s'enfuir, mais qu'eux pourront rester. Je me demande d'où ils sortent cette espèce de prophétie.

Reyès savait que les chamans du Peuple du Froid possédaient une prescience de l'avenir. Peut-être n'avait-elle rien de surnaturel et n'utilisait-elle que les signes et les messages cachés que les Hommes du Chaud ne savaient plus voir.

— Il faut compacter le fumier des ovins. Abattre les moutons atteints et brûler les carcasses.

— Je n'y parviendrai pas, soupira Manuit, nous manquons de main-d'œuvre ici. Même si les chasseurs acceptent de m'aider. Vous croyez que la Panaméricaine va nous envahir ? À NOPIST c'est aussi moche que ce qu'on nous en dit ou bien exagère-t-on ?

## CHAPITRE 8

En dépit de ce qu'on lui avait laissé espérer il comprit, dès qu'il voulut prendre la voie prioritaire moyenne, qu'il ne parviendrait pas à NOPIST facilement. Si jamais il y parvenait ! Alors que les réfugiés, le matin, étaient coincés sur la voie la plus lente, ils débordaient désormais non seulement sur deux autres voies lentes, mais sur les lignes de priorité moyenne, carte marron. Ils avaient dû saboter plusieurs aiguillages pour s'étaler ainsi sur des rails interdits. Le chef policier qui lui avait dit que l'importance du flot des fuyards n'était qu'apparente, avait omis de prévoir que toutes les stations riveraines du Cancer Network se videraient en même temps, au fur et à mesure que se répandait la rumeur d'une attaque imminente des Panaméricains. Depuis deux jours ils voyaient passer des gens en fuite et ils paniquaient, abandonnaient tout pour se joindre aux files ininterrompues. Mais ce qui achevait de convaincre les gens c'était l'apparition des tribus de Roux. Ils abordaient les trous de phoques, les lacs des baleines, suivaient le réseau à distance, ramassant des déchets divers que les voyageurs abandonnaient en route. Reyès savait qu'ils espéraient surtout trouver du sel indispensable à leur organisme mais qui était aussi le ciment de leur ethnie et de leur religion. Le sel avait la magie de faire fondre la glace et qui en possédait détenait un grand pouvoir, estimait le Peuple du Froid. Ils n'étaient plus craintifs, paraissaient certains que leur heure était arrivée et que les Hommes du Chaud venus de l'Est ne les délogeraient pas. Jusque-là les Roux ne faisaient que de furtives apparitions lors de leurs pérégrinations, s'arrêtant pour chasser ou pêcher, mais repartant dans les zones où l'Homme du Chaud n'avait jamais pénétré. Ils allaient ainsi de dépressions marines en simples failles. Parfois ils s'installaient auprès des rookeries, chassant les pingouins au nord, les manchots au sud mais ces derniers remontaient depuis longtemps vers le nord. C'étaient de gros oiseaux pouvant peser jusqu'à cent kilos, fournissant une huile fine qu'on commençait d'exploiter.

Dans une station X importante, Nolulu Station, il essaya d'obtenir une carte de priorité rouge, mais sa demande fut d'abord rejetée. Puis le fonctionnaire de la police ferroviaire qui le recevait essaya d'avoir son service à NOPIST. Ce nom de Nolulu Station avait toujours intrigué Reyès qui, à la suite de laborieuses recherches, avait découvert qu'il faisait référence à une île enfouie sous la banquise,

Honolulu. Plus une ville qu'une île d'ailleurs.

— J'ai l'impression que les événements de NOPIST bloquent les communications par câbles et par relais hertzien, lui dit le policier. Je sais que les réfugiés ne sont plus admis dans la station et s'installent autour, essayant de forcer les écluses d'accès. Une radio a parlé de fusillade et de missiles. Je vous conseille de rester par ici. Même avec une carte rouge vous seriez difficilement admis. Vous pouvez encore trouver à vous loger.

— Non, pas question. Je dois rentrer et faire mon rapport sur une épidémie animale.

— Dans la nuit un convoi blindé va rallier la capitale ; je peux vous y faire admettre.

— L'ennui c'est mon lococar administratif. L'abandon d'un véhicule est durement sanctionné. Je ne voudrais pas qu'on m'accuse de l'avoir revendu aux réfugiés.

— Confiez-le aux entrepôts administratifs qui vous signeront une décharge. Même avec une carte rouge vous n'iriez pas loin. Les fuyards sabotent tous les aiguillages, les écluses, les sas, les sauts-de-mouton et les signaux.

À deux heures du matin il embarqua dans un convoi blindé avec d'autres civils, mais en nombre restreint parmi une foule de militaires. On les parqua dans des compartiments aux rideaux d'acier sans lumière et dans le froid. Le train fonça dans la nuit et moins de deux heures plus tard ralentit. On entendit des explosions, et comme de la grêle crépita sur le toit et les volets de leur wagon. Le convoi devait progresser parmi des insurgés puissamment armés, puisqu'un de leurs missiles, détruisit en partie le wagon venant après le leur.

En tant que vétérinaire docteur en médecine, il se porta au secours des blessés. La plupart étaient horriblement mutilés et il y avait plus de vingt morts dans le wagon au toit décapité. Il travailla des heures sans se rendre compte que le convoi avait réussi à pénétrer dans NOPIST. Au matin, il avait soigné les victimes quatre heures durant. Il essaya d'appeler Livie mais personne ne répondit.

Lorsqu'il descendit sur le quai un agent de la traction lui dit que son quartier avait été attaqué par les chasseurs baleiniers et phoquiens qui essayaient de faire rentrer les réfugiés en ville. Mais des habitants armés avaient décidé que ces gens-là ne les envahiraient pas.

— Il y a aussi des groupes de plus en plus nombreux qui, se réclamant de la Panaméricaine, attaquent en ce moment le siège du gouvernement. Une de leurs radios dit qu'elle est en contact avec la flotte panaméricaine et que celle-ci va se ruer sur le Cancer Network.

Chaque fois qu'un quartier tombait aux mains des insurgés, quels qu'ils soient, le gouvernement établissait un écran magnéto-électronique qui bloquait toutes les communications. Les autorités finiraient par isoler ainsi toute la cité avant de se rendre compte de leur absurdité, car par la même occasion ils s'isolaient eux-mêmes, se coupaient de leurs partisans.

Reyès ne put jamais atteindre son ancien domicile, constata de loin que des fumées s'élevaient du coin où se tenait son wagon d'habitation. Caché, il repéra les bandes armées sans pouvoir préciser à quelle faction elles appartenaient. Sans cesse il appelait Livie avant d'avoir l'idée de joindre Jérémy, le lad des baleines dressées. Et miracle, le brave homme lui répondit. Dans les fracas, les cris, les coups de feu sa voix paisible était déjà un miracle.

— Ici c'est calme. Toutes les issues, les vomitoires et les tunnels ont été verrouillés. La petite est là avec sa mère. Voulez-vous que j'aille les chercher ?

— Comment puis-je vous rejoindre ?

— Il n'y a qu'une façon et vous la connaissez, celle que la fillette utilisait. Mais elle pouvait encore atteindre les aérateurs. Maintenant ils sont surveillés. À condition que vous trouviez une combi car l'eau y est à quatre degrés, vous pouvez essayer avec les égouts. Je sais que ce n'est pas ragoûtant mais...

— Je vais essayer. Ne leur dites rien.

## CHAPITRE 9

Il lui fut impossible de signaler son retour à son administration et de contacter ses confrères. Il pensa utiliser le réseau sub-banquaisien de tramways réservés, mais sa carte d'accès codée fut refusée. Comme ce n'était pas la première fois il pensa utiliser une autre issue, mais se retrouva soudain en plein affrontement entre deux groupes de combattants qu'il ne put identifier, sauf que celui de droite empestait la peau de phoque mal tannée. Les chasseurs les traitaient sommairement pour se glisser dans les troupeaux et abattre les animaux avec des décharges électriques. Sinon à distance il fallait utiliser des armes à feu au risque d'abîmer les peaux. Il supposa donc que c'étaient des chasseurs, mais comprit que certains de ces inconnus avaient dépouillé des cadavres de phoquiens pour revêtir leur fourrure. Physiquement ils n'avaient rien de ces rudes gaillards venus de la banquise. En cet endroit la verrière était effondrée et un courant d'air glacé paralysait la vie du quartier, mais pas les intentions guerrières de ces deux factions.

Il rampa longtemps pour se protéger des balles et des mini-missiles. Si ce genre d'affrontement persistait, dans moins de quarante-huit heures NOPIST serait complètement dévastée et toutes les verrières brisées. Seule la coupole centrale échappait pour l'instant aux destructions. Elle se composait de deux couches molles de silicone remplies d'un hélium comprimé qui recouvrait le quartier central d'une couche protectrice. Le chauffage devait même y être encore assuré car de la buée se formait sur la couche intérieure. Ce système évitait les structures compliquées de soutien des verrières, mais exigeait un entretien attentif. Les couches molles pouvaient encaisser quelques tirs de balles, elles se refermeraient aussitôt, mais la déchirure d'un missile ne pourrait être autoréparée. Enfin, il put se relever et se glisser dans les espaces les plus étroits entre les wagons pour échapper aux regards. Des snippets semblaient tirer sur tout ce qui bougeait.

Les sas d'accès, les écluses d'étanchéité entre les différents quartiers destinées à préserver la chaleur de l'un si le voisin était soudain envahi par le froid, ne fonctionnaient que rarement. Soit que le système ait été saboté, soit que les autorités les aient verrouillés. Même les trappes d'accès pour les techniciens de maintenance étaient bloquées. Sinon bon nombre s'ouvraient largement sur les

températures glaciales qui figeaient la moitié de la cité.

Son confrère Arandel qui disposait d'une fortune personnelle occupait tout un wagon dans le quartier culturel à l'ouest. L'endroit était habité par des artistes, des écrivains, des réalisateurs arrivés et proches du pouvoir. Le sas d'accès était surveillé par des vigiles qui acceptèrent de le laisser entrer au vu de sa carte professionnelle, et parce qu'ils le reconnaissaient comme étant attaché au *baleinarium* lors des jeux. Sans obligation familiale il était souvent volontaire pour occuper le mirador de surveillance médicale.

Il ne trouva chez son confrère qu'une vieille dame, tante maternelle d'Arandel, qui avait refusé de quitter cet endroit. Elle ne pouvait croire que NOPIST puisse devenir dangereuse pour elle. Elle avait toujours vécu dans cette station et n'avait aucune envie de s'ennuyer dans une station phoquière perdue de la Grande Banquise.

— Ils sont tous partis vers l'ouest, chez les parents de Vérane. À cause des enfants, bien sûr, pour les mettre à l'abri. Mon neveu a obtenu un congé de quelques jours pour les accompagner. Vérane restera là-bas.

Vérane était la femme d'Arandel. Il expliqua qu'il venait chercher une combinaison isothermique de son ami pour rejoindre le cirque marin. Il se justifia en disant que les baleines avaient besoin de son assistance. Que l'une d'elles devait mettre bas, ce qui n'était pas tout fait exact. On attendait une naissance pour dans six mois, mais la vieille dame le laissa prendre la combinaison en question et aussi deux réserves d'oxygène pleines, en matériau allégé. Elle était un aficionado des jeux de cirque et ne manquait jamais une représentation.

— J'espère que ces bandits n'empêcheront pas la prochaine représentation. Depuis mes quinze ans je n'en ai jamais manqué une seule et même le lendemain de mon mariage j'étais sur les gradins.

Le seul itinéraire possible, comme le lui avait dit Jérémy le lad, restait les égouts dont le collecteur principal plongeait sous la banquise pour se déverser au large, dans un courant établi, régulier, qui depuis des décennies entraînait les effluents vers le sud-ouest. Le seul danger était la présence de poissons voraces au débouché, surtout des mulets énormes que les requins venaient dévorer dans un carnage sanglant. Il emporta donc un couteau de plongée et un lance-harpon à air comprimé.

Il trouva aisément un accès, dut se forcer pour ramper dans un conduit étroit, infect avant de retrouver le grand canal central. À sa grande surprise il découvrit que le long émissaire était fracturé à moins de cinq cents mètres de la station, et que les égouts s'écoulaient en partie dans cette zone pourtant interdite et réservée à la pêche. Il

émergea sous la banquise, dans ce que l'on appelait des voûtes. La glace s'y contractait, s'incurvait, formait des concavités où l'on pouvait trouver un air respirable. Les phoques, les baleines ne l'ignoraient pas et il y avait toujours un danger à émerger dans ces endroits-là. Mais il dut le faire pour économiser son oxygène. Il nageait vers les grandes écluses qui alimentaient les bassins baleiniers en eau, savait qu'il devrait attendre leur ouverture pour se laisser aspirer vers les tunnels semi-immergés. Le délai entre deux puisages était d'une heure et il espérait que son attente ne serait pas de cette durée.

Il trouva trois voûtes désertes, mais la quatrième était occupée par trois léopards des mers, des phoques carnassiers énormes et très dangereux. Chaque fois il remontait avec prudence vers la surface, aussi seule sa tête émergea. Les trois animaux, deux mâles, une femelle, se la jouaient à l'intimidation sauf la femelle qui faisait l'indifférente en flottant sur le côté, agrippant des récifs de glace de ses nageoires. Les deux mâles étaient prêts à s'entre-déchirer, mâchoires béantes sur des crocs longs d'un pan de main. Des monstres de plusieurs centaines de kilos, puissants au point que le frémissement de leurs muscles fronçait leur peau épaisse malgré la couche de graisse protectrice.

Reyès s'efforça de reprendre son souffle, de nettoyer ses poumons avant de repartir avec infiniment de précautions, mais découvrit que la femelle venait de plonger en même temps que lui. Elle le fila et il évita de trop battre de ses palmes, ces animaux se sentant toujours provoqués quand on s'agitait nerveusement. Celle-là paraissait plus curieuse qu'affamée, bien qu'aussi dangereuse qu'un squal, et les victimes parmi les plongeurs professionnels étaient nombreuses. Elle le rattrapa, nagea à sa hauteur tournant vers lui sa gueule entrouverte. Il avait l'impression que celle-là s'encombrait du double de dents que les spécimens habituels. Il n'était pas loin des écluses mais une dernière difficulté l'attendrait, des grilles de protection empêchant les requins et les léopards, enfin tous les prédateurs connus de pénétrer dans les tunnels du baleinarium. Une échelle permettait aux plongeurs humains d'escalader cette grille, d'accéder à une sorte de siphon situé tout en haut, à quatre mètres et de ramper sur une dizaine de mètres pour replonger de l'autre côté.

La léoparde arriva la première aux grilles et, comme il le redoutait, s'énerva d'être ainsi bloquée dans sa promenade de curieuse. Elle essaya de vaincre l'obstacle en se lançant contre mais en vain. Pendant ce temps Reyès commençait d'escalader l'étroite échelle. Elle s'en rendit compte et, est-ce par déception de ne pouvoir le suivre, ou par faim elle se dressa presque entièrement le long des échelons



submergés et, même s'il ne l'entendait pas, claqua de ses formidables mâchoires. Ce fut la pulsion de ce jet d'eau par ses fortes mâchoires qui le renseigna. Il était déjà dans le siphon qui surplombait les grilles mais non l'écluse. Et celle-ci était fermée. Il n'y avait là aucune voûte, aucun espace libre avec réserve d'air pour patienter. Il savait que des plongeurs avaient souvent réclamé un aménagement de cet endroit, parlé même d'un siphon qui permettrait de passer les portes closes, mais en vain. On craignait les prédateurs et surtout les énormes barracudas et les murènes géantes qui, avec leur corps allongé, se faufilaient partout.

Ses réserves d'oxygène seraient épuisées avant une heure. Il les avait gaspillées en remontant depuis la fissure de l'émissaire, et ses escales dans les voûtes n'avaient pas suffi. De l'autre côté des grilles la léoparde le regardait sans essayer de franchir l'obstacle, et il eut l'impression qu'elle regrettait qu'ils soient séparés. C'est alors que l'un des mâles la rejoignit qui, sans préambule, voulut l'étreindre. Elle se débattit, le mordit cruellement. Un nuage de sang les masqua un temps. Reyès, fasciné par cette sauvagerie faillit ne pas voir les portes de l'écluse basculer. Les deux animaux s'étreignaient sauvagement et ce spectacle l'émut profondément. Il s'éloigna, aspiré dans le tunnel par des pompes puissantes. Il s'agissait en fait d'un appel d'air qui épargnait aux poissons d'être déchiquetés et de servir à l'alimentation des orques.

## CHAPITRE 10

Lorsqu'il sortit de la douche brûlante qui l'avait réchauffé, Jérémy lui tendit un bol de café d'orge dans lequel il avait versé de la vodka. Reyès le remercia et commença de boire tout en marchant vers la cafétéria où attendaient Livie et Oxelle. Des lads et des ouvriers d'entretien étaient en train d'y prendre leur repas. Tous avaient choisi de rester sur place pour garder les installations et tenter d'empêcher les déprédations. Les surveillants attachés au baleinarium faisaient des rondes, vérifiant toutes les issues. La surveillance vidéo était également renforcée.

— Les Gentlemen du Rosaire sont en déroute face aux chasseurs, quels qu'ils soient. Ils s'imaginaient être supérieurs à ces types-là parce qu'ils pratiquent des sports. Ils essaient de se réfugier ici mais nous n'en voulons pas, lui raconta Jérémy. Avant les événements ils nous toisaient de haut, se montraient plus que désagréables avec le personnel du baleinarium. Ils étaient et sont, jusqu'à nouvel ordre, des actionnaires prioritaires et plusieurs de nos collègues ont été renvoyés sur leur demande. Ils veulent se donner une apparence de dilettantes en ce qui concerne les jeux de cirque, mais en fait ils sont avides de rendement.

Contrairement à ce que l'on pouvait croire, les chasseurs eux-mêmes se trouvaient acculés par les pro-Panaméricains, et dans leur retraite devaient vaincre les Gentlemen du Rosaire pour se réfugier dans le cirque marin.

— Arémyste, le chef électronicien du cirque, nous a branchés sur les caméras urbaines de surveillance, continua Jérémy en se rasseyant en face de Reyès, et ce qu'on découvre grâce à elles est effrayant. La station est aux trois quarts détruite et les réfugiés finissent par pénétrer les périphériques et s'installent comme ils le peuvent. Au besoin ils chassent les occupants habituels des wagons d'habitation. Jamais nous ne pourrons sortir d'ici, sinon pour retrouver nos lieux habituels détruits, nos relations mortes ou disparues et la famine.

Alborne croisa le regard de Livie. Elle essayait de sourire mais visiblement le cœur n'y était pas. Oxelle, par contre, était toute joyeuse. La proximité de son amie Roxyane, l'ambiance des coulisses du baleinarium lui faisaient oublier les catastrophes qui les menaçaient. Mais comment une enfant pouvait-elle s'inquiéter alors

qu'elle avait obtenu ce qu'elle souhaitait le plus, vivre aux côtés de la vieille baleine.

— Les vigiles pensent qu'ils ne pourront pas tenir longtemps contre les Gentlemen. Ceux-ci disposent des codes d'accès. Arémyste en a brouillé quelques-uns mais une dizaine restent disponibles. Les gardiens devraient parcourir sans cesse les coursives mais ils ne sont pas assez nombreux.

Chaque Gentleman du Rosaire, quand il était actionnaire du baleinarium, disposait d'un code personnel différent de celui des autres. C'était l'orgueil de ces aristocrates. Et quand l'un d'eux mourait son testament indiquait à son héritier, l'aîné de ses enfants, le secret de ce code. Pour eux c'était plus important que le montant de la succession. Ainsi s'était constituée peu à peu cette aristocratie du cirque marin. Aristocratie qui empochait aussi les bénéfices importants que l'exploitation du baleinarium laissait, chiffres qui d'ailleurs en étaient tenus secrets.

— Vous devriez parler avec Arémyste, je crois qu'à tous les deux vous trouveriez comment nous sortir de cette foutue situation, dit le vieux lad. Nous ne pouvons nous éterniser ici mais que devons-nous faire ?

À priori Alborne n'éprouvait pas une grande sympathie pour le chef électronicien. C'était un garçon d'une trentaine d'années d'origine asiatique, taciturne, solitaire. Jusqu'ici il avait toujours pensé que ce technicien effectuait ses travaux dans une totale indifférence envers les baleines, qu'il n'avait pas choisi ce métier par amour des cétagés mais pour gagner sa vie. Il branchait leur système nerveux, qu'il soit afférent, efférent et végétatif, (grossièrement actifs ou passifs) leur cerveau, sans le moindre état d'âme. Les merveilleux animaux devenaient, à cause de lui, de véritables robots soumis à la volonté du dresseur installé dans son habitacle. Et quand ce dresseur était un Matolo Ross les animaux souffraient de mauvais traitements.

Arémyste, comme s'il lisait dans la pensée du lad se leva, emporta son assiette pour s'installer en face du vétérinaire.

— Si les Gentlemen réussissent à pénétrer ici la cohabitation avec eux sera infernale, mais ne sera encore qu'une plaisanterie à côté de ce qui se produira par la suite. Je suis certain que les pro-Panaméricains, puis les Panaméricains eux-mêmes, envahiront les installations du cirque. Je n'ai pas l'intention de rester ici à les attendre ni de passer à leur service. Ils maintiendront le baleinarium, l'utiliseront pour leur propagande.

— Où voulez-vous aller ? demanda Reyès sèchement en haussant les épaules. Vous voulez filer vers l'ouest ? Vous ne trouverez aucun

lococar, aucun train pour vous emmener. Et même si vous avez la chance d'en récupérer un, que ferez-vous sur une banquise invivable, balayée par des vents furieux ? Les stations de chasse ou de pêche ne vous accueilleront pas. Je reviens de l'Est et j'ai eu un mal fou à rejoindre la station. Pour finir j'étais à bord d'un train blindé qui n'avait aucun égard envers ceux qui traînaient sur son réseau. Nous sommes arrivés jusqu'ici mais à quel prix ? Des morts chez les réfugiés et chez les passagers du train. J'ai dû opérer une partie de la nuit.

Arémyste se tourna vers Livie et Oxelle Venem. Désagréablement surpris Reyès vit que la petite fille avait un sourire affectueux pour l'Asiatique. Ces deux-là se connaissaient et une certaine connivence, une complicité s'étaient établies entre eux. Il eut l'impression désagréable qu'Oxelle lui devenait lointaine et que sa mère également se détachait de lui.

— Vous connaissez cette petite fille ? demanda-t-il, dépité et hargneux.

— Bien sûr. Nous partageons nos secrets depuis quelques mois. C'est une enfant extraordinaire et je n'en ai jamais rencontré de cette qualité. Sans elle j'aurais ignoré pas mal de choses sur les baleines.

Alborne en fut agacé et à plusieurs reprises son regard alla de l'une à l'autre, se demandant quel sujet précis pouvait les réunir. Il eut des images déplaisantes en tête, obsessionnelles, comme si Oxelle avait été mêlée à des désirs d'adulte coupables. L'électronicien s'en rendit compte et eut un petit rire aigrelet.

— N' imaginez rien d'odieux. Je ne suis pas attiré vraiment par les enfants et principalement les petites filles, mais cette gosse est d'une telle hypersensibilité qu'elle m'a fait progresser énormément dans mes recherches. Déjà sa personnalité, du temps où son père vivait, m'avait frappé mais depuis j'ai découvert bien autre chose. Voyez-vous je suis avant tout un réaliste, un type terre à terre. Un technicien besogneux, pas un savant car les savants savent rêver, imaginer, moi pas du tout. J'ai toujours manqué d'imagination, d'intuition sans parler d'affectivité. Quand je fais mon mea-culpa je me traite d'homme stupide et sans cœur. Mais voici un an j'ai rencontré Oxelle plus fréquemment et tout a changé dans ma façon de travailler avec les baleines, et surtout avec Roxyane.

Jérémy apporta une assiette de nourriture à Reyès. Du riz avec des œufs de goélands domestiqués. Lorsqu'on ne les nourrissait plus avec du poisson ces oiseaux-là poussaient des œufs au goût acceptable.

— Je vous écoute, fit-il, sur la défensive.

— Moi, j'ai apporté ma technique, mon savoir, elle son amour, sa

prescience et à tous les deux nous avons établi quelque chose de merveilleux. Je n'aurais jamais cru parvenir à un tel résultat en m'adjoignant une enfant.

# CHAPITRE 11

Un lad nommé Riborin les alerta à ce moment-là. Il était debout devant les écrans de contrôle. Une batterie de douze moniteurs installés dans la cafétéria par Arémyste, pour que les présents puissent avoir une idée de la situation extérieure. Parmi eux quatre étaient reliés à des caméras urbaines. L'une des images visibles était suffisamment significative pour que tous comprennent combien la situation devenait dramatique, irréversible pour le gouvernement et dangereuse pour les habitants ordinaires comme eux. Des insurgés venaient d'attaquer le train de la Présidence, un convoi fait de wagons à étages, le plus grand ensemble, surtout par sa hauteur, de NOPIST. Une sorte de tour centrale s'élevait sur sept niveaux, flanquée d'ailes de quatre niveaux. La plupart des wagons d'habitation habituels n'avaient qu'un étage, et seuls les Gentlemen du Rosaire et quelques autres groupes élitistes possédaient des wagons à deux étages. Les règlements interdisaient les voitures excessivement hautes car toutes ces habitations, on disait parfois mobile homes, étaient censées pouvoir se déplacer à tout moment, être tractées sur des milliers de kilomètres, pénétrer dans des tranchées profondes, voire des tunnels. Il en existait qui traversaient des accumulations glaciaires. La Confédération qui avait précédé la Panaméricaine avait édicté des règles strictes à ce sujet. Des règles découlant de l'environnement économique la plupart du temps. Les stations de la banquise, installées primitivement auprès des crevasses où venaient régulièrement séjourner les baleines et les phoques, pouvaient à tout moment être amenées à s'installer ailleurs si les crevasses se refermaient. Ces dépressions provenaient d'effondrements successifs de points fragiles de la banquise. Les phoques et les baleines entretenaient ces points d'eau, les baleines en force, pulvérisant les rives de leurs énormes masses, les phoques utilisant leurs nageoires pour briser la formation de glace. Mais ces animaux, faute de nourriture, poissons et krill, pouvaient à tout instant aller voir ailleurs, laissant la glaciation refermer le lac. Leur disparition entraînait celle des ressources alimentaires pour les hommes. C'était donc au départ une nécessité vitale qui détermina la construction des wagons d'habitation. Des siècles plus tard on observait encore cet impératif. Seule la présidence de NOPIST avait pu passer outre.

Seulement aujourd'hui le pire était arrivé. Sur la tour de cet

énorme wagon flottait le drapeau de la Panaméricaine.

— Les pros ont gagné, murmura Jérémy, consterné. Nous allons être rattachés à NYST, New York Station, et ils vont nous en faire baver. Moi, par exemple, j'étais sur la liste des anti-Panaméricains au moment du référendum et je ne suis pas le seul. Des dizaines de milliers de personnes ont signé ces pétitions exigeant la sécession.

Les combats se poursuivaient tout autour de la Présidence, sur la grande place et les quais voisins. Mais soudain on aperçut un gradé de la police ferroviaire qui se présentait avec un drapeau blanc. Contrairement aux insurgés il se protégeait du froid, drapé dans un grand manteau à col relevé et une chapka s'enfonçait jusqu'à ses yeux.

— C'est le général Queensay, murmura quelqu'un. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

— Il lui prend qu'il se rend.

— Pas lui, il fomenta la rébellion contre la Panaméricaine.

On aperçut alors un groupe de plusieurs personnes portant des combinaisons isothermiques blanches, mais dont la cagoule protectrice arborait un bandeau rouge et noir, signe du ralliement à la Panaméricaine. On ne pouvait distinguer les visages à travers le verre organique, alors que celui du général, bleui par le froid était reconnaissable bien qu'enfoncé dans ses fourrures.

Derrière le général venaient une vingtaine d'hommes qui levaient les bras, ayant abandonné leurs armes. Juste à ce moment un sniper caché envoya une rafale et Queensay s'abattit d'un coup. Les deux groupes se séparèrent en un éclair, disparurent. Le sol de glace fut pointillé de petits geysers provoqués par de nombreuses rafales rageuses.

— Ce n'est qu'un léger contretemps, ricana Riborin. Ils vont s'entendre comme larrons en foire, vous verrez. Et nous on va devoir subir les représailles.

Reyès avait rejoint Livie et lui avait pris le bras. Elle essayait de rester courageuse mais comme elle s'appuyait sur lui il la sentait trembler. Comme tous les gens présents dans le baleinarium elle figurait sur les listes anti-panaméricaines. Oxelle avait rejoint le chef électronicien et chuchotait avec lui. Ce qui horripilait Reyès qui, peu après, essaya de se montrer moins possessif. Non seulement il lui fallait la mère mais aussi la gamine. Dans sa soif de fonder une famille il refusait que l'enfant gaspille son affection.

— Ils sont très amis, murmura-t-il sans cacher son antipathie.

Elle dut comprendre qu'il n'aimait pas cette relation entre une

petite fille et un adulte, essaya de la justifier en faisant l'éloge du chef électronicien.

— C'est un garçon qui mérite d'être connu. Il est venu souvent à la maison, je veux dire là-bas sur les quais des dresseurs. Oxelle et lui ont mis quelque chose au point. Je sais que leur entente est assez étrange. Je ne pensais pas qu'il supporterait une gosse aussi imaginative, aussi hypersensible mais ils se sont appréciés l'un l'autre.

— Et qu'est-il sorti de cette association assez étrange ? demanda-t-il, toujours sceptique.

— Une sorte de code qui leur permet de communiquer avec Roxyane. Arémyste espère pouvoir en faire autant avec toutes les baleines, mais c'est l'Ancêtre qui, pour l'instant, bénéficie de leur attention à tous les deux. Oxelle y est pour quelque chose, mais avec une autre baleine ils n'auraient peut-être pas réussi aussi vite. Roxyane est la plus réceptive parce qu'elle s'est vraiment entichée de ma petite fille. Leur affection dure depuis des années puisque déjà bébé Oxelle la chérissait. Je me souviens que lorsque nous étions sur les gradins et que Roxyane, drivée par son père apparaissait, elle trépidait de joie alors qu'elle ne savait même pas marcher.

Elle soupira, regardant toujours l'écran des événements urbains. Les combats devaient se poursuivre mais sans le son on ne pouvait les situer. La place de la Présidence restait vide avec juste le drapeau panaméricain en haut de la tour de sept étages. Des tireurs isolés avaient essayé de toucher la hampe mais celle-ci, faite d'un tuyau de fer, résistait bien.

— Voulez-vous dire qu'ils ont mis au point un langage véhiculaire, c'est-à-dire artificiel permettant la compréhension entre un animal et les humains ? Au moyen de l'électronique ? Mais comment Oxelle peut-elle se servir de l'électronique ? Je sais qu'elle est aussi familière aux enfants que leurs premiers balbutiements mais tout de même... Il doit falloir un matériel considérable, sophistiqué auquel un cerveau infantin ne peut accéder.

Livie secoua la tête.

— Au début, effectivement, ce fut très sophistiqué, très épuisant comme méthode de communication, mais Arémyste fut peu à peu émerveillé de constater qu'Oxelle parvenait à communiquer avec Roxyane en se dégageant de la technique. Elle le désirait avec tant de force qu'elle y est parvenue. Ce type, d'apparence insensible, en avait les larmes aux yeux.

— Tu veux dire qu'elle peut parler avec Roxyane comme nous le faisons en ce moment ?



Livie souriait de façon énigmatique, et il finit par comprendre qu'elle se refusait à aller plus loin dans ses confidences.

— Tu te méfies de moi, murmura-t-il tristement.

— Non, mais nous ne sommes pas seuls. Gisban nous écoute et je ne l'aime pas. C'est un faux jeton dont la plupart des dresseurs se méfient.

Gisban était le chef des lads et Reyès ne l'appréciait pas non plus.

## CHAPITRE 12

Mal à son aise, sentant monter en lui des pulsions d'agressivité, refusant d'admettre qu'il s'agissait de jalousie pure, il se laissa quand même entraîner par Livie dans le fond de cette salle qui contrevenait aux lois ferroviaires. Toutes les dépendances du baleinarium étaient creusées dans la banquise, depuis les cabines que les employés pouvaient habiter, jusqu'aux salles de réunion, les ateliers, etc. Normalement on aurait dû amener des wagons pour respecter la loi fondamentale, mais Reyès ignorait si au départ on y avait même songé. La vie dans NOPIST était tout de même moins strictement réglementée qu'en Panaméricaine et, si cette dernière devenait la maîtresse de cette station, les habitants auraient du mal à subir dans leur rigidité les dogmes ferroviaires.

Ils s'éloignèrent du chef des lads, Gisban, et s'installèrent à une table. Alors que tout le monde s'agglutinait devant les écrans, Oxelle et Arémyste les rejoignirent sous le regard faussement compréhensif de Gisban.

— S'il savait que ces deux-là discutent avec Roxylene il tâcherait de s'emparer de la technique pour la vendre. Mon mari disait que c'était un être méprisable pour sa cupidité et sa flagornerie envers les puissants. C'est un indicateur appointé. On pensait qu'il surveillait aussi tous ceux qui travaillaient au baleinarium, aussi bien les lads que les véto, pour le compte des Gentlemen du Rosaire, les actionnaires.

L'Asiatique se pencha en travers de la table vers Reyès, le regarda dans les yeux.

— Je pense que vous ne m'aimez pas, que vous vous posez des questions sur mes intentions envers Oxelle. Livie vous a expliqué ce que nous avons réussi, Oxelle et moi. Je dois préciser qu'elle a apporté soixante-dix pour cent du capital et moi le reste. Soixante-dix pour cent d'amour, de patience et d'intuition, moi uniquement mon savoir-faire électronique, mon goût du bricolage, mais désormais nous sommes en mesure de discuter des heures durant avec Roxylene. Voilà le fruit de notre entente. Que vous le croyiez ou non ce fut pendant des jours une suite d'enthousiasmes et de découragements, mais jamais je n'ai vécu des moments aussi exaltants, intenses.

Ainsi mis au pied du mur Reyès n'en persista pas moins dans sa mauvaise foi.

— Ne me dites pas que Roxyane articule des mots. C'est quoi votre truc ? Ah, je sais, du morse, ce vieux langage en points et traits que l'on avait oublié et qui fut ressuscité voici quelques décennies, un siècle peut-être, pour les premiers cafouillages radio. Lorsqu'on retrouva dans les GED, ces Gisements économiques diversifiés, d'étranges appareils et que la mémoire collective finit par restituer ce souvenir enfoui depuis des siècles, à savoir que jadis les hommes communiquaient grâce à des ondes électromagnétiques. On peut obtenir ces traits et ces points de différentes façons, par le son, bien sûr, mais aussi par un mouvement du corps. En fait, il s'agit d'un langage tout aussi binaire que celui de nos ordinateurs.

— Il ne s'agit en aucune façon de l'alphabet morse, fit Arémyste sans s'énerver.

— Reyès, dit la petite fille, tu n'es pas gentil de penser ainsi. Nous parlons vraiment avec Roxyane et elle nous parle. Elle plaisante même avec nous, fait de l'humour, nous raconte sa vie. Je ne suis pas très calée en physique ni en acoustique mais je sais que ce qu'il fallait trouver c'était une fréquence. C'est bien ça, Arem ?

Elle l'appelait Arem. Ce diminutif familial agaça encore plus Reyès.

— C'est bien ça, fit le technicien. Une fréquence et des zones où la voix intérieure de Roxyane pourrait être amplifiée, captée, par où nos voix transiteraient. Pour l'instant nous ne pouvons utiliser que quelques points précis, dont le haut de l'os maxillaire supérieur, où un creux, un saccule, module nos voix et fait caisse de résonance en retour pour la voix de l'Ancêtre. À son échelle ce creux doit être d'une belle dimension, dans les deux mètres cubes. Vous qui êtes vétérinaire en savez plus long que nous là-dessus.

Cette fois Alborne fut intéressé et laissa tomber pour l'instant son antipathie pour l'Asiatique. Ce dernier avait vu juste. Roxyane, comme la plupart des baleines, possédait une ossature avec des cavités plus ou moins grandes et celle du maxillaire supérieur, sans peut-être atteindre deux mètres cubes, devait en être assez proche, à condition de ne pas croire que le creux était totalement vide. Il comportait des dentelles osseuses, des épiphyses avec des parties spongieuses, enfin relativement spongieuses, des zones cartilagineuses. Oui, cela pouvait constituer une caisse de résonance comme un de ces anciens haut-parleurs à membrane. Justement ce tissu spongieux pouvait en faire office. Ce n'était pas suffisant comme explication. Qui disait amplification laissait supposer une source de sons, inaudibles et inintelligibles au départ. Il avait fallu ordonner ces sons, les emboîter, les associer pour en faire des mots et ces mots devaient être le reflet

d'une réalité, d'un sentiment, d'une sensation, voire d'une émotion.

— Mine de rien Gisban ne nous quitte pas des yeux, murmura Livie qui était assise à côté de Reyès. Il est furieusement intrigué par notre aparté. Peut-être devrions-nous nous séparer dans un petit moment, pour qu'il n'aille pas s'imaginer Dieu sait quoi.

Reyès fit remarquer qu'imperceptiblement le chef des lads se rapprochait de leur table. Ce n'était pas le moment de changer de place sinon ils le vexeraient tout en fortifiant ses soupçons.

— Nous avons repéré d'autres cavités pouvant également faire chambres d'écho. Mais bien sûr le mieux sera de relier à nouveau Roxylene à une console. Quoi que vous en pensiez je n'ai jamais aimé que ces consoles servent à l'asservissement total des baleines. Je travaille depuis longtemps sur le moyen de communiquer avec elles, et je peux vous dire que j'avais commencé une expérience de ce type. À l'insu de Matolo Ross, ajouta Arémyste avec un gloussement amusant. Il ne s'en est jamais douté. Je commençais de bafouiller en direction de la compréhension de Roxylene, mais je la sentais méfiante. Elle pensait alors que si elle acceptait de dialoguer, son dresseur en profiterait pour la torturer encore plus et chercherait à en tirer profit et gloire. Donc elle faisait celle qui ne comprenait pas. Grâce aux conseils d'Oxelle, et à l'insu du dresseur, j'avais installé un système épatant, mais la mort de Matolo Ross et la décision du juge Mankiewitz ont mis un terme à tout ça.

Reyès, brusquement, se sentait à bout de forces, épuisé par son voyage et par ces heures passées à opérer des blessés dans le train blindé. Il ne suivait plus les explications de l'électronicien, ne parvenait pas à imaginer comment cette langue commune à Roxylene et à Oxelle pouvait, malgré la qualité impressionnante de cette découverte, les aider en ce moment crucial. Là-bas sur les écrans s'agitaient toujours des hommes violents. On apercevait des cadavres, des rangées de wagons en flammes.

— Voyageur vétérinaire, fit Arémyste avec un respect que Reyès trouva insultant. Voyageur vétérinaire nous devons doter Roxylene de son habitat le plus rapidement possible.

— L'urgence est ailleurs en ce moment, fit Alborne que la fatigue paralysait.

Il n'aurait pas dû boire ce bol de café d'orge à la vodka. Cette boisson alcoolisée l'avait assommé.

— Justement, voyageur, Roxylene est pour nous une chance de sortir d'ici. Sinon le piège va se refermer sur nous.

À ce moment-là il y eut des exclamations chez les spectateurs

rassemblés devant les écrans, et le vieux Jérémy cria dans leur direction :

— Venez vite voir ça, c'est incroyable. La caméra du vomitoire 3 nous envoie des images ahurissantes.

Sur l'écran Reyès reconnut l'homme Arborant en travers de sa combinaison isotherme une écharpe rouge et noir, pistolet automatique au poing, à la tête d'un groupe armé jusqu'aux dents, il prétendait pénétrer dans le baleinarium.

— Le juge Mankiewitz ! s'exclama-t-il.

## CHAPITRE 13

Lorsque Reyès, qui venait de passer une heure auprès de Roxyane, annonça qu'il avait décidé de lui greffer un autre habitacle, nul n'osa lui poser de questions parmi ses proches. Du moins Livie et Oxelle, car il lui était encore difficile de considérer Arémyste comme un familier. Il prépara ses instruments, l'anesthésie, demanda à chacun de tenir un rôle. Jérémy l'aida à aller choisir un habitacle dans la réserve où ils étaient regroupés. C'étaient des modèles récents, plus légers, plus résistants. Avec eux le taux de réussite des greffes était très élevé. Le vieux lad appelait ces cockpits des œufs. Le chef électronicien, de son côté, étudiait les consoles pour choisir la mieux adaptée à la physiologie et à la personnalité de Roxyane. Il lui faudrait modifier certaines combinaisons, augmenter les possibilités des autres, la vieille baleine possédant un quotient intellectuel nettement supérieur.

Avant d'endormir l'Ancêtre, Alborne pria Oxelle de se tenir près de l'axe des puissantes mâchoires et de murmurer des mots tendres à l'animal. Au besoin elle pourrait lui fredonner quelques chansons, pas forcément enfantines.

— Je sais qu'elle n'aime pas trop l'anesthésie, lui dit-il. Des souvenirs pas toujours agréables profitent de ce sommeil artificiel pour venir la tracasser. Patiente auprès d'elle tant que tu verras qu'elle reste éveillée.

La petite fille enfila sa combinaison et se mit à l'eau sous le regard de sa mère. Elle flotterait à hauteur de son amie. Elle aurait pu utiliser la passerelle mais elle préférerait séjourner dans le même milieu aquatique que Roxyane au moment où celle-ci perdrait totalement conscience de la réalité. Livie ne disait rien, effectuait ce qu'on attendait d'elle.

Elle dut aider l'électronicien et le lad pour transporter les éléments de la console de communication. Le montage des différentes parties serait assez long, plus long que la greffe proprement dite. Reyès s'efforçait d'oublier que, quelques jours auparavant, on appelait cela le poste de commande, et l'ensemble avec l'habitacle, la passerelle de dressage. D'accord avec Arémyste il préférerait que la console soit d'abord reliée aux différents systèmes physiologiques de la baleine avant de greffer l'œuf. Pendant quelques heures le chef électronicien et lui-même devraient disposer de la plus grande quiétude

environnante, et il s'adressa dans ce sens au vieux lad :

— Jérémy, pouvez-vous aller aux nouvelles ? Essayez de savoir ce que fait le juge Mankiewitz. Je ne voudrais pas qu'il trouve le moyen de surgir lorsque les différentes et délicates opérations commenceront.

Pendant que l'électronicien travaillait, il essaya son laser chirurgical. Il n'y avait pas dix ans que par hasard dans un GID, Gisement intellectuel de documentation, un archéologue amateur avait mis la main sur des brochures, les preuves qu'existait avant la Grande Panique une invention extraordinaire, un appareil engendrant un faisceau de rayonnement spatialement et temporellement cohérent aux applications infinies, les armes, les télécommunications, l'industrie, la chirurgie, etc. Et, un an après les documents on dénichait dans les GED, Gisements économiques diversifiés, tout un stock de ces appareils utilisés par une société spatiale de l'époque. On cafouilla assez longtemps avant de savoir comment les rendre opérationnels. Mais par la suite l'usage s'en répandit très vite, lorsqu'on constata qu'avec ce rayon cohérent trancher dans les montagnes de glace n'était plus qu'un jeu d'enfant. On détruisit des congères, on creusa des tunnels, on aplanit la banquise pour installer les rails. Il s'éloigna pour obtenir la pleine puissance de son laser-bistouri, et projeta le rayon sur un cône de glace qui depuis quelque temps formait stalactite dans un corridor. Le fragment se détacha en moins d'une seconde. Or son laser n'avait pas une portée et une capacité importantes. D'autres appareils utilisés dans le baleinarium servaient à découper la glace de l'arène pour permettre à l'eau tempérée de la remplir. On en équipait certaines locomotives pour affronter les congères encombrant les rails, parfois d'une hauteur colossale.

Songeur, il revint vers les bassins des baleines et rejoignit l'électronicien.

— Vous pouvez commencer la greffe, dit ce dernier. Cela ne me dérangera nullement. Tout le matériel nécessaire se trouve sur l'emplacement futur de l'habitable.

Jérémy revint, quelque peu haletant et inquiet, avec de récentes nouvelles :

— Le juge a fait des sommations, disant qu'il était là au nom du gouvernement pour remplir son office, mais personne ne lui a ouvert. Lui et sa bande, certainement des flics, enfin je suppose, ont été obligés de se mettre à l'abri car une bande de cinglés utilisant des canons-mitrailleurs ont bombardé le baleinarium. Celui-ci commence de s'effriter mais ils n'en viendront pas facilement à bout. Ils ont aussi essayé d'attaquer du côté des abattoirs, espérant s'emparer des stocks

de viande, mais n'ont fait que provoquer une avalanche et plus de cent mètres cubes de glace en bloquant désormais l'entrée.

Les autres dresseurs venaient quelquefois s'intéresser à leur baleine et paraissaient intrigués par ce que faisait ce groupe de personnes. Mais nul ne se permit de rappeler que Roxyane était sous le coup d'une inculpation pour meurtre.

Cette procédure étrange, concernant les animaux coupables de délits divers à l'encontre des hommes, ne datait que d'une vingtaine d'années, et lors de sa promulgation l'indignation, les critiques, les moqueries essayèrent en vain de la faire reporter, voire annuler mais rien n'y fit. Les chasseurs exigeaient cette loi dans leur haine des animaux. Peu à peu les habitants de NOPIST s'habituaient à voir juger des animaux de compagnie, des oiseaux comme les albatros, surtout des baleines, des phoques, des chiens de traîneaux. Ces derniers n'étaient tolérés que lors de la création de nouvelles lignes de chemin de fer, pour reconnaître le terrain où on poserait les rails, le piqueter de balises. La Confédération à l'époque surveillait étroitement ce mode de transport et dotait les chiens d'une identité stricte. Ils ne pouvaient être vendus, échangés sans autorisation. Les portées de chiots étaient de même sous contrôle sévère.

Grâce à la passerelle mobile la nouvelle cellule fut aisément manipulée et Reyès put commencer les étapes de la greffe. La vieille blessure due à l'arrachement de l'ancien habitat n'étant pas refermée, l'opération s'en trouvait simplifiée.

Lui et Arémyste travaillèrent sans relâche et quand ils marquèrent une pause ils furent surpris d'apprendre qu'il était minuit.



## CHAPITRE 14

Dans la cafétéria où ils avalaient un repas chaud il n'y avait plus grand monde. Reyès pensa que les vigiles, les lads, les ouvriers d'entretien, les dresseurs veillaient aux différents postes mais Livie, après avoir hésité, lui révéla que bon nombre avaient disparu depuis quelques heures.

— Je ne voulais pas vous inquiéter en vous en parlant, mais je crois que ces gens-là se sentaient pris au piège ici. Et en quelque sorte dans l'illégalité. Le personnel féminin a disparu le premier puis les hommes. Je ne sais comment ils ont réussi à filer, mais désormais ceux qui restent sont obligés de faire le double ou le triple de travail à cause de ces défections. Jérémy, par exemple, s'occupe maintenant d'une demi-douzaine de baleines.

L'électronicien pointa son menton vers le chef des lads planté devant la batterie des écrans de contrôle. On avait l'impression que cet homme attendait un signal, une image qui conditionnerait son attitude à venir.

— Lui est toujours là, fit-il avec mépris. Si nous sommes envahis il guidera les intrus. Il connaît parfaitement bien les secrets de cette partie sub-banquise du baleinarium.

Conscient qu'on parlait de lui, Gisban tourna la tête, fit un petit signe de la main.

— Il est payé pour rester jusqu'au bout pour tout surveiller. Sûr qu'il communique avec ses patrons. Lesquels, je l'ignore, poursuivit Arémyste sur un ton plus bas.

Oxelle s'était assise à côté de Reyès. Jusqu'à ce que Roxylene s'endorme elle lui avait chuchoté des mots tendres, lui avait chanté des comptines enfantines, s'était obstinée à rester dans l'eau de crainte qu'elle ne se réveille.

— Reyès, murmura-t-elle, tu lui as parlé. Et tu l'as fait très longtemps. Tu ne nous as pas confié ce qu'elle t'avait dit, mais tu as vu que nous ne mentionnons pas. Désormais elle peut dialoguer avec nous comme un être humain le ferait.

Le vétérinaire s'obstinait à plonger sa cuillère dans un potage épais cuisiné par Livie, car le chef avait lui aussi décampé ainsi que les serveurs. Mais question de nourriture pas de souci, il y avait de

grandes réserves dans les glaciers naturelles. Les actionnaires du baleinarium avaient toujours veillé à ce que cet endroit ne souffre pas des restrictions, et tous les produits autrefois importés du continent américain s'y trouvaient en grosses quantités. Ces nantis disposaient même d'un club où ils pouvaient boire des alcools rares et déguster des spécialités raffinées.

— Tu ne veux pas me répondre ?

— Nous avons parlé de l'opération à venir. J'ai essayé de la rassurer, de la préparer psychologiquement.

Il ne voulait pas avouer sa surprise d'entendre cette petite voix métallique lui répondre, du moins résonner dans la fameuse cavité osseuse du maxillaire supérieur, lorsque avec un sentiment profond d'être ridicule il avait chuchoté, comme le lui avaient indiqué Arémyste et Oxelle, tout près de la jonction des deux mâchoires. Roxyane s'était mise à parler. Plutôt à composer des mots simples, artificiels. Il réfléchissait depuis sur le procédé qu'elle utilisait sans parvenir à le comprendre, avait l'impression qu'elle fabriquait des mots qui n'étaient qu'un assemblage de sons. Un son numérique où chaque échantillon serait une vocale transformée, mesurée par son équivalence numérique. Un peu comme les lettres formées dans un traitement de texte fournissent une écriture virtuelle, faite de centaines de points différents. C'était la même technique pour ce langage synthétique. Elle puisait dans son cerveau, véritable ordinateur, mais comment acheminait-elle ces sons numériques ? Car c'étaient bien des sons numériques et non le résultat sonore d'une gorge dotée de cordes vocales.

— Pas de nouvelles du juge ? demanda Reyès qui avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Jérémy l'a revu juste comme des projecteurs du baleinarium illuminaient les rues tout autour. Plusieurs ont été brisés par des micromissiles. Vous ne vous en êtes pas rendu compte, mais ce soir la nuit est venue encore plus vite que d'habitude. Vers deux heures de l'après-midi à cause des fumées épaisses. La station brûle en partie. Quand les gens cesseront de se battre que restera-t-il ?

Le chef des lads, Gisban, vint s'asseoir parmi eux avec un sourire bon enfant qui hérissait tout le monde, demanda s'il pouvait se servir dans la soupière, parla des soupes que sa mère faisait jadis avec des ingrédients venus de Panaméricaine :

— C'était le bon temps. Mais ce soir nous avons d'autres soucis. Il est possible que des groupes reprennent le contrôle de la station avant l'arrivée des bâtiments de guerre panaméricains. Je crois qu'il y a un rapprochement entre les voyageurs Gentlemen du Rosaire et le

voyageur juge Mankiewitz. Ce sont des personnes raisonnables qui vont essayer de réduire au silence ces fous furieux qui cassent tout, pillent, violent, tuent.

— Ils veulent donc remettre les clés de la ville à l'amiral commandant la flotte, et se faire bien voir de ce haut personnage représentant le conseil d'administration de la Panaméricaine ? persifla Livie.

— Il n'y a pas de clés, commença Gisban. Oh, je me souviens, c'est une expression de jadis, quand on enfermait les stations dans des murailles dures... Oui avec des pierres scellées...

— Ce n'étaient pas des stations, répliqua Oxelle, mais des cités et il s'agissait du Moyen-Âge. C'était il y a bien longtemps.

— Bien sûr, bien sûr, fit Gisban paternaliste, fermant à demi les yeux. Comme tu es savante, mon petit.

Il regarda Reyès avec respect.

— Était-ce nécessaire, voyageur vétérinaire, de remettre en place l'habitable de cette Roxyane, comme si elle devait à nouveau parader en s'exhibant pour les vainqueurs dans le cirque marin ? Je ne sais si ce spectacle particulier aura leur faveur, alors qu'il faudra réorganiser la vie quotidienne dans cette station. Vous ne pouvez oublier qu'elle a tué, assassiné son dresseur et qu'elle est donc susceptible d'être condamnée à mort. Voyageur juge ne sera pas vraiment content de voir que ses ordres sont bafoués. Il tenait beaucoup à ce que la bête soit sanctionnée.

— Vous croyez que nous le laisserons entrer ici ? cria Oxelle. Moi, s'il le faut, je le tuerai. Oh, ne souriez pas, j'en suis capable.

— Oxelle, voyons, protesta sa mère. Tu ne dois pas parler ainsi, proférer des menaces. Je ne t'ai pas élevée pour te comporter aussi stupidement.

— Je pense que le juge ne pénétrera pas ici si nous nous y opposons tous, dit Reyès. Mais dites-moi, vous-même, Gisban souhaiteriez-vous que cette brave Roxyane soit mise à mort et découpée pour la boucherie ? Après soixante-dix ans de bons et loyaux services ? Même si les événements sanglants ont détourné l'attention des habitants du baleinarium, croyez-vous qu'ils accepteront que l'on fasse du mal à leur mascotte ?

— Le juge m'a confié la surveillance de cet animal et jusqu'à présent je ne vois pas ce qui pourrait m'obliger à lever cette consigne. Surtout si le juge et les Gentlemen se mettent d'accord avec les Panaméricains. Nous aurons une autorité qui sera capable de faire

régner l'ordre dans cette station devenue n'importe quoi, et les sentences devront être appliquées.

— Il n'y a pas de sentence en ce qui concerne Roxyane, explosa Oxelle, puisqu'il n'y a pas eu procès. En réalité vous la haïssez car elle pourrait en raconter de belles sur vous.

C'était d'une imprudence folle, c'était donner des soupçons à cet homme. Mais il n'était pas près de croire qu'une baleine puisse faire le récit de ses souvenirs.

— Vous vous trompez, voyageuse petite fille. Le juge a siégé avec deux magistrats pas plus tard qu'hier, et a déclaré Roxyane coupable de meurtre avec préméditation. Elle devra être abattue. La radio gouvernementale l'a annoncé cette nuit.

## CHAPITRE 15

Reyès Alborne, vraiment à bout de forces, fut le premier à devoir se reposer. Il alla s'allonger dans une cabine de dresseur, priant Livie de le réveiller au bout de deux heures avec un café véritable qu'elle trouverait au Club des Actionnaires. Arémyste poursuivait son travail, mais lui n'avait pas connu les heures dramatiques que le vétérinaire avait vécues. Devoir opérer des hommes et des femmes, lui simple vétérinaire, l'avait traumatisé. Il avait dû faire appel à ses plus anciens souvenirs de chirurgie, du temps où il suivait un tronc commun d'études avec les futurs médecins et chirurgiens. Il ne pouvait se débarrasser de cette vision de membres amputés tant bien que mal, durant ces moments tragiques dans le train blindé. Il s'en était sorti plutôt bien, lui avait assuré un chirurgien venu ensuite le relayer.

Lorsque la jeune femme le réveilla il crut qu'il venait tout juste de s'endormir, et elle lui annonça qu'il avait en réalité dormi trois heures. Elle avait préparé un café authentique qui embaumait.

— Rien ne justifiait que je vienne plus tôt, donc j'ai attendu que Roxylene commence à sortir de son anesthésie, mais sois tranquille. Oxelle, Jérémy sont auprès d'elle et j'ai vu qu'elle paraissait en bonne forme, même si elle est encore à moitié endormie.

— Je pense que tout ira bien, fit-il en s'asseyant sur le bord de la couchette. Je lui ai expliqué le fonctionnement de son corps, de ses organes, de ses viscères, de ses glandes, bien sûr. Je lui ai indiqué comment fabriquer un succédané de la ciclosporine, un médicament destiné à empêcher le rejet des greffes. Tout ce qui est naturel est bien plus efficace, surtout dans ces histoires de greffe.

— Tu lui avais cependant fait des injections.

— Oui, mais je préfère les médicaments naturels. Elle fut la première stupéfaite d'apprendre qu'elle pouvait non seulement produire des immunodépresseurs, mais aussi de l'hormonorphine pour calmer ses douleurs. Ces nouveaux habitacles sont fabriqués à partir des vessies de grands cétacés et leur transplantation est plus rapide.

— Elle ne paraît pas souffrir. Mais c'est une grande dame digne qui sait donner le change.

— Peut-être, mais parce qu'elle a excité son hypophyse. Tu crois que la manipulation de ses extrémités nerveuses pour les relier à la

console est une partie de plaisir ? Je réalise seulement ce soir que nous avons dû faire souffrir des dizaines et des dizaines de baleines, sans même nous en rendre compte. Nos mentalités étaient si différentes que nous n'y prêtions pas attention.

— Arémyste est un homme de cœur qui cherche à faire un travail dans la douceur.

— Il est devenu un homme de cœur grâce à ta fille, mais ce n'était qu'un brillant technicien que j'ai vu travailler sur la matière vivante, sans se soucier des réactions de nos cobayes. Il ne demandait pas souvent une anesthésie pour ses patientes. Seul un véto pouvait endormir les bêtes et si tu consultes les livres de soins, tu verras qu'il n'a jamais eu recours à nous pour ses connexions électroniques. C'est pourquoi je ne l'aime, je ne l'aimais pas beaucoup.

— Tu t'es trahi, tu le détestes, tu en es jaloux.

— Il flatte la fille pour conquérir la mère, fit-il sèchement. Je dois me remettre au travail. Je n'en ai pas terminé même si l'essentiel est fait. On a des nouvelles de l'extérieur ?

— De grandes lueurs zèbrent le ciel par moments et perdurent plusieurs minutes, et alors on y voit... Je ne peux dire comme en plein jour puisque le nôtre est plutôt calamiteux, mais vraiment c'est comme si un feu d'artifice embrasait la station. Tu crois que ce sont les Panaméricains ?

— Ils disposent de moyens puissants mais ont-ils franchi la frontière ? La distance à parcourir est élevée. Il leur faudra des heures, au moins vingt pour arriver ici.

Il retourna près des bassins et Arémyste lui fit signe de le rejoindre. Il avait greffé un amplificateur de son et à la question qu'il posa à Roxylene sur ce qu'elle éprouvait, la même voix métallique, mais plus nette se fit entendre. Reyès eut un frisson désagréable, l'impression que la baleine n'était qu'un robot complaisant qui répondait à la moindre sollicitation. Il lui posa néanmoins des questions précises sur ce qui pouvait le renseigner médicalement, et elle répondit avec une grande lucidité, même si les séquelles de l'anesthésie n'étaient pas encore résorbées.

— Reposez-vous, dit-il, je surveille votre état grâce aux appareils et aux indicateurs sur la borne du quai. Vous n'avez pas de fièvre et votre cœur, bien que rapide, ne présente aucune anomalie. Je ne vous ennuierais pas avant plusieurs heures afin que vous récupériez toutes vos forces.

— Merci docteur, vous êtes charmant.

Il sourit et l'électronicien aussi. Le mot était insolite, désuet mais elle le forgeait d'après les souvenirs accumulés au cours de soixante-dix ans d'existence. Soudain Reyès se rappela la réponse imprudente de la petite fille au chef des lads, disant que Roxyane aurait pu en dire long sur lui, s'en inquiéta.

— Alors, demanda Oxelle frémissante d'anxiété, elle va bien ?

— Le mieux possible.

En descendant à quai il aperçut Gisban qui rôdait non loin de là, surveillé par Jérémy depuis les bassins.

— D'autres pans de glace se sont effondrés du baleinarium, si bien que nos différentes issues sont inaccessibles, à moins d'utiliser un laser.

— Un laser, murmura Reyès, justement nous devons nous en munir. Nous en aurons certainement besoin si un quelconque groupe parvient à pénétrer dans les installations sous banquise. Il faut plusieurs jours pour que la greffe prenne et supporte la pression de l'océan.

L'électronicien ne parut pas surpris :

— Roxyane vous a donc parlé de sa proposition. Que nous embarquions dans l'habacle pour essayer de gagner une station lointaine où nous pourrions attendre que les événements se clarifient ?

Alborne se contenta de hocher la tête. Il était le seul à savoir que Roxyane lui avait aussi présenté un projet d'une audace stupéfiante. Il ne pouvait en parler à personne pour l'instant, se demandant si l'excitation précédant l'opération de greffe n'avait pas conduit l'Ancêtre à un délire perturbateur. Il attendait d'être seul dans l'habacle pour lui faire préciser ce programme inouï, qu'elle lui avait présenté comme réalisable sur plusieurs mois à condition de trouver un asile protégé.

## CHAPITRE 16

Depuis le milieu de la nuit NOPIST subissait le bombardement des unités de guerre de la flotte panaméricaine. Dans le bunker qu'étaient désormais les dépendances du baleinarium, on n'en savait pas plus que ce qu'annonçaient des émissions radio éphémères. Selon leur penchant politique ces informations étaient soit catastrophistes, soit enthousiastes, rarement neutres et reflétant la triste réalité. L'une d'elles annonça que les chasseurs, appelés par le gouvernement pour contre-attaquer les émeutiers, s'enfuyaient depuis la veille à bord de leurs lococars déglingués ou de plus récents volés aux habitants. Tous surchargés d'un tel butin que la plupart ne parvenaient pas à démarrer et que les occupants devaient, avec désespoir, les vider d'une partie de leurs rapines. Un autre commentateur niait cette nouvelle, affirmait que la Centrale corporatiste était maîtresse des trois quarts de la station, et qu'un gouvernement provisoire allait se mettre en place, pour ramener le calme et prendre les premières mesures. La plus puissante des radios, doublée par un émetteur télévisuel était aux mains des Gentlemen du Rosaire qui se réjouissaient de l'approche des Panaméricains. Le commentateur affirmait sans broncher que la flotte de guerre ratissait tout le Cancer Network, s'emparait des différentes stations sans rencontrer de résistance. Au contraire les populations acclamaient cette force de combat de huit cent mille tonnes réparties sur une vingtaine de bâtiments.

— Quarante mille tonnes par unité, ricana Arémyste, impossible ! La flotte du Pacifique moins importante que celle de la banquise atlantique ne dispose que de quatre cuirassés de ce poids, le reste se composant d'unités légères, des patrouilleurs, des avisos, des torpilleurs, des engins rapides.

À l'appui de ces affirmations mensongères la télévision des Gentlemen diffusait des images impressionnantes de ces énormes machines de guerre, sans préciser qu'il s'agissait de très vieilles images d'archives prises du temps de la Confédération. Elles restaient effrayantes cependant, propres à frapper les esprits. Ces trains, devenus des monstres surmontés de superstructures énormes, n'avaient plus rien de convois ferroviaires et s'apparentaient, par la silhouette, aux navires de guerre d'avant la Grande Panique, d'avant la glaciation. Des silhouettes qui appartenaient plus aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qu'au siècle suivant.



Le chef électronicien attira l'attention de Reyès sur l'attitude de Gisban, immobile devant la batterie des écrans à l'autre bout de la cafétéria. Le chef des lads, les yeux exorbités, les pommettes rouges d'émotion, avait sa bouche béante d'admiration émue et l'on pouvait craindre qu'un fil de salive ne s'en échappe bientôt.

— Il jouit, chuchota Arémyste. Il retrouve enfin l'atmosphère d'oppression qu'il apprécie. Il aime dominer les autres mais ne déteste pas être à son tour traité sévèrement. Son attitude se réclame de celle des bons militaires, et j'ai toujours pensé que le sens et le goût de la discipline ne sont autre chose qu'une attirance pour le sadomasochisme. Faudra l'avoir à l'œil dans les heures, les jours qui arrivent.

Il avait raison de parler de jours. Ils ne pourraient quitter les installations sous banquise que dans un minimum d'une semaine. Ils devraient emporter du ravitaillement, du matériel indispensable et ils avaient pensé à ces habitacles, ces œufs en matière organique qui, rendus étanches, pourraient être tirés par Roxyane sans difficulté. On pourrait les remplir du nécessaire à la survie dans une station lointaine. Ils n'avaient pas encore décidé du choix de celle-ci. Roxyane devrait être ménagée, ne pourrait accomplir en plongée que de courts trajets avant d'émerger dans les trous de banquise, y reprendre son souffle pour rejoindre le prochain en épargnant ses forces. L'Ancêtre affirmait qu'elle se sentait en pleine forme, mais Alborne la trouvait encore faible.

Un soir ils avaient échangé, Livie, Arémyste et Reyès, une discussion passionnée qui avait tourné à l'affrontement. La jeune femme n'acceptait pas qu'ils soient les seuls à chercher à fuir la station. Elle désirait que tout le personnel puisse en faire autant et que les deux hommes, seuls capables d'équiper les baleines, y pourvoient. Elle croyait en toute innocence que le reste du personnel appréhendait l'approche des Panaméricains et la mainmise des Gentlemen du Rosaire.

— Les autres cétaçés possèdent des habitacles, des consoles de commandement mais ce qui manque à tous ces gens-là, répliqua Reyès, c'est la connivence morale, amicale, totale avec leur baleine. Jusqu'ici ils se sont tous conduits comme des maîtres, humains, certes, pour la plupart, mais sévères. Nous, grâce à ta fille, avons conquis la confiance de Roxyane. Nous avons également une mentalité de dominateurs mais nous l'avons abandonnée. Comment veux-tu convaincre des animaux d'une si grande intelligence d'embarquer des types comme Gisban ? Oui, je sais qu'il ne tient pas à quitter l'endroit, qu'il se sent protégé par les Gentlemen du Rosaire, mais les autres lads et les dresseurs qui restent encore sont du même acabit. Tu peux t'en

assurer par toi-même en les interrogeant prudemment. Nous sommes tous sous la menace d'une accusation pour avoir soutenu la cause de l'indépendance de NOPIST, et sa sécession d'avec la Panaméricaine. On ne nous le pardonnera pas.

— Vous avez été capables de changer de mentalité, répliqua-t-elle, pourquoi pas eux ? Je vais parler à ces gens qui sont tous spécialistes des baleines et les encourager à tisser des liens nouveaux, chaleureux avec celles-ci.

— Ce faisant, fit Arémyste d'un ton glacé, vous trahirez notre projet et vous allez créer une tension telle que personne ne pourra s'échapper d'ici. Ces gens-là se rendront compte qu'il est trop tard pour rechercher sinon l'amitié, du moins la collaboration ou la compréhension des animaux qu'ils devaient soigner. Vous les remplirez d'amertume et de jalousie. Ils s'uniront pour nous contraindre à rester. J'irai même plus loin. Ils sont capables de nous faire prisonniers pour avoir une monnaie d'échange à livrer aux Gentlemen du Rosaire, ou encore aux envahisseurs panaméricains. Ainsi ils obtiendront un brevet de fidélité de cette compagnie.

Mais obstinée, ne pouvant renoncer à ce qui viscéralement chez elle la motivait depuis toujours, le sens de ses responsabilités sociales, le goût de la justice impartiale, elle ne s'avouait pas vaincue.

— Je peux quand même essayer de savoir ce qu'ils pensent de nos préparatifs.

— Ils ignorent peut-être que ce sont des préparatifs, la mit en garde Reyès.

## CHAPITRE 17

La cible des lance-missiles de la Panaméricaine se rapprochait du baleinarium, et les caméras extérieures retransmettaient les ravages horribles qui faisaient peu à peu disparaître tout le quartier autour du cirque, créaient un no man's land de ruines, de foyers d'incendie où les cadavres étaient nombreux. Mais curieusement le cirque n'était pas véritablement atteint. Par ricochet il arrivait qu'un matériau vienne dégrader la façade extérieure mais sans causer de gros dégâts.

— Avant la sécession, rappela Jérémy, les amateurs de combats de baleines venaient d'un peu partout. Il y avait des trains entiers spéciaux qui amenaient des Panaméricains de la côte ouest, bien sûr, mais aussi de bien plus loin et même de la côte est lorsque la saison des spectacles commençait. Ils s'installaient dans des traintels de luxe, dépensaient beaucoup d'argent et pendant huit jours assistaient aux représentations, aux combats, pariaient gros. À cette époque il y avait des rapports fantastiques, et je me souviens qu'ils ne manquaient pas de venir examiner les orques dans leurs bassins spéciaux, pour jauger leur capacité à combattre. En général, ils ne s'asseyaient sur les gradins que pour la deuxième partie après l'entracte, ne s'intéressaient pas aux acrobaties des baleines dressées.

— Ces Panaméricains ont la violence dans le sang, laissa échapper Arémyste qui les détestait, sans voir la grimace de désapprobation de Livie.

Les orques, animaux sauvages et dangereux, se trouvaient dans les étages inférieurs jadis, mais lorsque les événements étaient devenus sanglants l'ordre avait été donné de les libérer. Désormais ces bassins étaient vides. Toute la faune capturée depuis peu avait aussi été relâchée.

Les impacts des plus gros missiles faisaient trembler les infrastructures du baleinarium, et des pans de glace de plusieurs tonnes s'écroulaient un peu partout et jusque dans les bassins des baleines dressées. Il avait fallu en évacuer plusieurs, et faute de personnel le dragage ne pouvait s'effectuer.

— Jérémy, demanda ce jour-là Reyès au vieux lad, nous devons avoir une conversation confidentielle tous les deux. Vous n'êtes pas sans comprendre ce que nous sommes en train de faire ? Vous êtes souvent en notre compagnie et vous nous aidez considérablement, ce

que nous apprécions tous.

Depuis quelques jours le vieux lad mâchait du chondrus, une gelée produite par une algue à laquelle on ajoutait des euphorisants. La vente en était libre bien que l'abus en soit dangereux et conduise à une dépendance nuisible. Jérémy avait donc besoin de combattre son angoisse puisque d'ordinaire il n'en consommait jamais.

— Je m'en doute, docteur, je m'en doute et je ne suis pas le seul, hélas ! Les collègues ne voient pas vos travaux d'un bon œil, ils ont essayé de faire de moi un mouchard. Les collègues et bien sûr ce salaud de Gisban. Lui ne manque pas une occasion de les remonter contre vous tous, mais il le fait avec une grande habileté. C'est le plus grand hypocrite que j'ai jamais rencontré.

— Comptez-vous attendre ici que les Panaméricains s'installent et prennent la direction du baleinarium ? À moins qu'ils ne la confient aux Gentlemen du Rosaire qui en sont les actionnaires ?

— Ben, si je les attends je serai mis en prison car j'ai soutenu la sécession, comme vous tous bien sûr. Je ne m'en suis jamais caché.

— Ce que nous préparons peut nous sauver ou bien se transformer en véritable catastrophe, murmura Reyès. Une aventure où nous pouvons perdre la vie mais nous la tenterons quand même. Seriez-vous intéressé ? Peut-être serons-nous interrompus dans nos préparatifs car nous avons besoin au minimum d'une semaine, et la sagesse voudrait que nous attendions au moins quinze jours. Je vous le répète, ce sera extrêmement dangereux.

Jérémy mâchait son chondrus en réfléchissant. Au loin Gisban paraissait intrigué par leur aparté.

— Je vous remercie, docteur, de votre proposition et de l'honneur que vous me faites. Je n'y pensais pas du tout mais dans le fond je n'ai plus rien à perdre. Ma vie depuis trente-cinq ans s'est déroulée en compagnie de Roxyane et ne plus la voir me ferait certainement de la peine.

Il regarda l'habitable sur la nuque de Roxyane et donna un coup de menton dans sa direction.

— Seulement on ne peut pas vivre des jours et des jours à cinq dans un espace aussi réduit. Déjà à quatre ce sera difficile et vous voulez vous embarrasser d'un type comme moi ?

— L'inconfort ne durera que quelques jours, le temps d'aller de trous d'eau en trous d'eau. Nous débarquerons pour bivouaquer laissant Roxyane récupérer. Nous essaierons de découvrir une station où nous pourrions nous installer en toute tranquillité. Nous avons

d'autres recherches à poursuivre, d'autres aménagements à concevoir. Je ne peux vous en dire plus pour l'instant.

— Faudrait une station baleinière et vous allez retrouver obligatoirement les chasseurs qui ne vous laisseront pas tranquilles. Ils ne supportent pas les intrus qui sont en dehors de leurs préoccupations. Ce sont des acharnés qui ne connaissent que le plaisir de tuer des animaux qu'ils détestent et la fonte du lard de baleine ou de phoque.

— Nous le savons, mais nous nous défendrons. Nous ne manifesterons d'agressivité que si on nous agresse.

Le chondrus devait former une boule dans la bouche du vieux lad car par moments une de ses joues gonflait quand il la poussait avec sa langue. Il paraissait ennuyé d'avoir quelque chose à dire mais il finit par se lancer :

— N'avez jamais entendu parler de Ghost Orca Station ? Les chasseurs de baleines n'osent même pas chuchoter ce nom et disent GOS tant ils en ont la frousse. Jadis l'endroit était un lac de pêche prospère en pleine banquise, relié au Cancer Network par une double voie de rails, c'est dire son importance. Située dans le Nord-Est, entre le Cancer Network et le fameux Réseau du 40<sup>e</sup> dont on n'a jamais vraiment établi l'existence.

— Attendez, que me dites-vous là ? Vous me rapportez une de ces légendes que racontent les chasseurs et les coureurs de banquise par centaines ? Un orque fantôme ?

— Énorme, fantastique qui a ravagé la station, attaqué les baleines, détruit les installations, les fonderies de lard, boulotté quelques familles, dit-on. Les gens ont fui, terrorisés et chaque fois que quelqu'un a voulu s'installer là-bas il a disparu. Comme je vous dis, légende ou pas c'est l'endroit du Diable, peut-être l'Enfer, mais ça vaudrait le coup d'aller y jeter un œil, des fois qu'on pourrait s'y installer en colonie. Si c'est une légende sa réputation éloignerait les chercheurs d'embrouilles.

— Un orque fantôme ? répéta Reyès, incrédule.

— Ouais et tout blanc alors qu'ils sont blanc et noir. Sauf les plus petits, les faux orques qui sont tout noirs.

— Vous avez la position ?

— Un type revenu de là-bas y'a une trentaine d'années a écrit un bouquin. Il est dans mon cagibi, je vous le passerai.

— Ça m'intéresse. Il donne la position exacte ?

— Ben, pas vraiment. Il situe le lac entre... Je me souviens pas

bien, je vais chercher le bouquin.

Pendant ce temps Reyès rejoignit Arémyste qui lui fit part de son intention de vérifier les lasers en stock.

— Je m'intéresse surtout à ceux que les ouvriers d'entretien utilisent pour le bassin du cirque. Il faut que les parois en soient bien verticales, bien lisses, que les animaux ne se blessent pas contre des saillies acérées de glace. Ce sont des lasers assez lourds, avec un générateur indépendant qui fonctionne à l'hydrogène.

— Vous pensez que nous devons finir par provoquer un éboulement dans les galeries d'accès ?

— Oui et pas seulement un pan de glace. Nous devons obstruer totalement les six galeries qui permettent de rejoindre les bassins, toutes les infrastructures, sans oublier certaines galeries conduisant directement à l'océan.

## CHAPITRE 18

Jérémy lui apporta un petit roman bon marché à la couverture arrachée, ce qui prouvait qu'il avait été souvent consulté, sinon lu. *Terrific Ghost Orca Station* s'intitulait-il, par Terny White. Un ouvrage paru vingt ans auparavant dans une édition populaire, avec des images de synthèse délirantes et prêtant à sourire. On y voyait un orque surgir d'entre les glaces et dominer les hommes de ses cent mètres de haut, si l'on respectait l'échelle.

— J'avais noté la situation géographique au dos de la couverture, dit Jérémy, mâchant son chondrus avec vigueur... Tenez, les voilà entre le 30<sup>e</sup> degré de latitude nord et le 170<sup>e</sup> de longitude ouest.

— Bigre, remarqua Reyès, toujours aussi sceptique. Voilà qui nous laisse un immense territoire à explorer, entre cinq cent mille et un million de kilomètres carrés.

— Tant que ça, fit le lad, ahuri, cessant de mâcher sa gelée.

— Oui. Car il aurait fallu encore un autre repère pour restreindre le champ des recherches. Une autre longitude ou une autre latitude qui aurait encadré l'endroit soit nord-sud, soit est-ouest.

Reyès feuilleta le bouquin dont les pages avaient été recollées tant bien que mal, remarqua une petite note en bas de page qui faisait référence à un certain Varina.

— J'ai connu un homme, Vonage Varina, alors qu'il était à la retraite, dit-il, intrigué. Il avait racheté une petite station phoquière où il comptait s'installer et m'avait demandé de vérifier l'état sanitaire de la colonie de phoques. Il estimait qu'elle aurait dû être plus dense et craignait qu'une épidémie ne la ravage. C'était l'ancien patron du North Pacific Railway, du temps de la Confédération. Un fonctionnaire très haut placé et connu pour son caractère rigoureux. Si l'auteur le cite c'est qu'il y a un fond de vérité dans cette histoire.

Le romancier, Terray White, évoquait son témoignage alors que Varina était en fonction. Il ne l'aurait pas fait s'il avait raconté des invraisemblances. Vonage Varina avait écrit un compte rendu sur cette Ghost Orca Station, expliquant la raison de son abandon et de la fermeture de la double ligne de chemin de fer. On devait pouvoir retrouver son rapport dans les archives officielles.

— Il faudrait consulter les *Instructions Ferroviaires* d'il y a vingt à

trente ans, murmura Reyès, car plus que jamais Gisban et d'autres employés les surveillaient, et nous aurions la situation exacte de cette station. Même si vraiment un orque blanc gigantesque la hantait jadis, il est possible que depuis il soit mort.

— Docteur, je vous l'ai dit. Des aventuriers ont essayé de s'installer là-bas il y a deux ou trois ans, des gens qui n'avaient plus rien à perdre et pourtant ils ont dû décamper. C'était au cours d'une émission de télé, je m'en souviens très bien, qu'ils ont raconté ce qui leur était arrivé, comment en pleine nuit ils ont tous failli être tués par ce monstre déchaîné. L'orque sévissait toujours dans le coin. Je peux aller voir à la bibliothèque du baleinarium si par hasard ils n'ont pas autre chose sur cette histoire, proposa Jérémy.

— Parlez-en à Livie Venem, elle pourra peut-être vous aider dans vos recherches. Je sais qu'elle aime fouiner dans les vieux papiers. Si vous pouviez, à vous deux, mettre la main sur un autre document cela nous laisserait quelques espoirs pour l'avenir.

La jeune femme avait essayé d'approcher les lads, les quelques dresseurs qui se trouvaient encore sur place, leur avait parlé des dangers encourus si les Panaméricains ou même les Gentlemen du Rosaire pénétraient dans les lieux. Mais visiblement ils s'en fichaient et, désolée, elle avait reconnu qu'elle s'était trompée en supposant que ces gens-là souhaitaient s'enfuir eux aussi. Mais Reyès craignait qu'elle n'ait éveillé leurs soupçons. D'ailleurs ils avaient pour le bassin de Roxiane et leur groupe des regards malveillants. Mais ils s'en tenaient à l'écart.

Lorsque Jérémy parla à la jeune femme des *Instructions Ferroviaires* anciennes, elle dit qu'elle chercherait avec lui en bibliothèque, mais qu'on pouvait éventuellement consulter les archives ferroviaires sur ordinateur. C'est ce qu'elle vint proposer à Reyès qui secoua la tête.

— Les communications extérieures sont bloquées. Tu ne pourras jamais te connecter sur les archives enregistrées.

— On peut toujours essayer. C'est le vieux réseau enfoui dans la banquise. À moins de placer un écran dans les caves des archives je ne vois pas comment on pourrait m'en interdire l'accès.

Il l'accompagna jusqu'à la console la plus proche, et à sa grande surprise le nom de Vonage Varina fut accepté par l'appareil qui donna sa brève biographie, la date de sa mort était toute récente, Reyès ne l'avait pas revu. Ses fonctions et les améliorations apportées au réseau North Pacific puis à Cancer Network figuraient dans la notice, avec les appréciations de ses anciens supérieurs.

— Rien sur GOS, soupira Reyès, il fallait s'y attendre. Il y a eu un



rapport mais personne n'a attaché de crédit à cette histoire d'orque fantôme.

— Il y a la flèche qui conseille d'aller aux archives des documents exceptionnels. On peut essayer.

Il ne l'avait pas vue car elle n'était pas colorée. Juste un tracé presque invisible, mais sa vue était déficiente alors que Livie avait de bons yeux.

— Ça sera long, annonça-t-elle. Il va falloir parcourir un classement sans fin, choisir la bonne rubrique sinon il faudra tout recommencer. Toi et Jérémy, si vous avez à faire, laissez-moi, je peux continuer et vous appeler si je trouve du nouveau.

Il retourna vers Roxyane. Oxelle s'était installée à la console et bavardait avec la baleine, comme elle le faisait sans cesse depuis que les connexions étaient rétablies. La voix de l'animal, métallique au début, s'était grandement améliorée, se veloutant de douceur. Roxyane utilisait à plein ses capacités intellectuelles pour progresser dans ses relations avec les humains, et parvenait à soutenir avec Oxelle des conversations primesautières, révélant une part de son caractère enjoué, et prouvant qu'elle était à l'aise.

— Tu n'as pas vu Arémyste ? demanda-t-il soudain. Ça fait deux heures qu'il est allé dans les réserves des lasers et n'a pas réparé.

À ce moment-là Livie lui délégua Jérémy pour le prier de la rejoindre.

— Elle a trouvé quelque chose. C'est quelqu'un d'opiniâtre, vous savez.

— Vous n'avez pas vu Arémyste ?

— Non, pas depuis le réveil.

L'électronicien devait juste choisir quelques appareils sans cependant les sortir de l'entrepôt.

## CHAPITRE 19

Livie revenait du local de l'ordinateur avec, à la main, une feuille de papier sur laquelle elle avait noté toutes les indications utiles sur cette fameuse Ghost Orca Station.

— Son véritable nom c'était Whaling Station 51 North. Et la ligne ferroviaire qui y conduisait se raccordait au Cancer Network, peu après la station Y n° 3. Depuis plus de vingt ans l'aiguillage est bloqué. La position exacte est 34 degrés 17 de latitude nord, pour 170 de longitude ouest. Ce qui reste encore assez imprécis, mais il semblerait que l'ancien directeur du North Pacific ait volontairement donné des chiffres approximatifs, comme s'il souhaitait qu'on ne retrouve plus cette station de crainte d'accidents dramatiques.

Elle remarqua que Reyès ne paraissait pas l'écouter et regardait avec insistance sur la gauche. Elle tourna la tête, ne vit rien que d'habituel, c'est-à-dire un groupe de lads et d'ouvriers d'entretien formant un cercle. Tous baissaient la tête et pas un n'avait les yeux fixés sur eux.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-elle. Tu as l'air bizarre, comme si tu cherchais quelque chose.

— Je ne vois pas Gisban avec eux. Et justement son absence me paraît étrange.

— Moi non plus je ne l'aperçois pas.

— Arémyste n'a pas reparu depuis plus de deux heures, alors qu'il devait effectuer une simple vérification des lasers à glace dans le magasin. Son absence correspondant à celle de Gisban, je suis perplexe.

— Des lasers à glace ?

— Nous sommes décidés à faire écrouler les plafonds des différents tunnels conduisant vers les bassins pour nous isoler complètement. Le juge Mankiewicz ne renoncera jamais à s'emparer de Roxylene, même s'il doit s'allier avec ces Gentlemen du Rosaire qui l'ont si souvent humilié à cause de ses origines modestes de fils de baleinier. Je vais demander à ces hommes où se trouve Gisban en prétendant avoir besoin de lui.

Au fur et à mesure qu'il marchait vers le groupe ces employés se

dispersaient un peu dans toutes les directions, très affairés et il dut hâter le pas pour intercepter un lad nommé Hergor.

— Le chef ? Il doit être occupé ailleurs. Je ne sais pas où exactement. Peut-être qu'il se repose. Il a veillé toute la nuit dernière.

Reyès se rendit dans la cabine de Gisban dont la porte n'était pas verrouillée. Il frappa, personne ne répondit. Il entra mais Gisban ne s'y trouvait pas. Il repartait gêné de son intrusion, mais revint et pénétra dans la petite pièce de dix mètres carrés, une cabine, plus spacieuse cependant que celle des lads ordinaires. Il regarda autour de lui, ne vit que des agrandissements du baleinarium plaqués sur des cadres, des photos de toutes les baleines dressées même disparues, à l'exception de Roxyane ce qui était étrange, des bouteilles de bière rangées dans un coin. Il examina la petite table pliante, écarta les papiers de sa main, ne remarqua rien de spécial. Mais le tiroir sur le côté contenait une recharge de laser portatif, du type autorisé pour les dresseurs et les petits chefs. Lors des combats entre les orques et les baleines sauvages ils veillaient autour du cirque, prêts à abattre au laser les animaux qui auraient tenté de sauter sur les premiers gradins. Un orque de trente mètres de long, après des siècles de glaciation ce n'était pas un spécimen exceptionnel, on en avait aperçu qui faisaient le double. Un tel animal pouvait se dresser droit sur sa nageoire caudale et d'un bond franchir la lice protectrice, en se moquant des conducteurs électriques et des décharges violentes que ceux-ci infligeaient. Ce genre de scène s'était déjà vu et les conséquences en avaient toujours été dramatiques pour les spectateurs. Les lads, les dresseurs et les vigiles avaient le droit d'abattre l'animal dès qu'il ferait mine de vouloir franchir la limite. Il préleva la recharge, continua de fouiller. Pris d'une intuition il souleva la couchette étroite et découvrit le combiné démodé en matière plastique inconnue, relié à un câble de téléphonie, un vieux système mais qui en ces périodes d'émeutes rendait service. Tous les autres systèmes étaient interrompus, les ondes brouillées. Livie n'avait pas utilisé autre chose que ce réseau enfoui dans la glace depuis plus de cent ans, peut-être même davantage, du temps où la radiophonie n'avait pas encore été réinventée. Il décrocha et au bout de longues secondes une voix de femme lui demanda ce qu'il désirait.

— Gisban m'a demandé de vous appeler s'il ne reparait pas au bout de deux heures, inventa-t-il sur-le-champ.

— Un instant. Je me renseigne.

Tout en surveillant la porte entrouverte Reyès essayait d'identifier les sons qui lui parvenaient dans le combiné. Le bruit de pas de la fille, certainement chaussée de talons hauts, des grincements de siège

ou de classeur résonnaient comme dans un endroit clos et insonorisé. Il n'y avait aucun bruit extérieur. Alors que les souterrains du baleinarium résonnaient sans cesse de l'écho des tirs et du bombardement de la flotte, au bout du fil ce vacarme n'existait pas dans ce terminal inconnu.

— Qui êtes-vous ? exigea une voix rude, masculine.

— Un lad, Hergor.

— Et alors, qu'arrive-t-il à Gisban ?

— Je l'ignore. S'il ne reparaisait pas je devais appeler par ce vieux machin à fil.

— Vous ne devriez pas en connaître l'existence.

— Gisban me fait confiance, nous avons les mêmes idées.

— Bon, allez dans le troisième sous-sol, juste dans la soute de visite de l'ascenseur à orques. Il devait y conduire quelqu'un qui nous gêne dans l'immédiat.

— Arémyste, l'électronicien ?

— Comment le savez-vous ?

— Je vous l'ai dit, Gisban sait que je serai discret. Je vais aller voir où vous me dites et je vous rappellerai.

— Un instant. Votre nom déjà ?

— Hergor, lad.

— Nous vérifions.

Reyès eut un petit sourire, le type aurait dû le faire avant de lui révéler où pouvait se trouver Gisban.

— Ne quittez pas... Nous ne trouvons pas votre nom sur notre planning.

— Gisban n'aura pas eu le temps de vous le communiquer.

En cet instant le chef des lads entra dans sa cabine et regardait Alborne avec stupeur.

## CHAPITRE 20

Vêtu d'une combinaison isotherme le chef des lads portait un pistolet laser à sa ceinture. On appelait cette arme un pistolet parce qu'on manquait de terme pour la désigner, mais ça ne ressemblait pas du tout à ce type d'arme. L'objet s'apparentait plutôt à un triangle, percé d'un emplacement ergonomique pour y glisser les doigts. Avec un réflexe étonnant il dégagea cette arme mais Reyès, réagissant le premier, projeta vers son visage la lourde recharge laser. Celle-ci atteignit Gisban entre les deux yeux et l'assomma en partie. Déjà le coup lui fit lâcher son laser et tituber avant de s'écrouler assis contre la porte. Reyès se précipita pour s'emparer du laser, expédia son pied sous le menton du chef des lads, l'étendit cette fois pour le compte. Il referma la porte de crainte que quelqu'un ne passe, après un regard circonspect à la courative extérieure.

Lorsque Gisban récupéra il ouvrit un œil torve, essaya de se relever, mais il était saucissonné par des bandelettes de pansements autocollants qu'Alborne avait trouvées dans un carton. Il était également bâillonné et son regard découvrit la couchette relevée, le téléphone jeté à terre par Reyès lors de son entrée. Son regard flou se nuança d'une grande tristesse, presque de la douleur. À l'autre bout du vieux combiné quelqu'un s'égosillait et cette voix nasillarde leur parvenait. Reyès alla raccrocher, remit la couchette en place.

— Vous avez eu toujours ce type d'activité clandestine ? Travailliez-vous pour le gouvernement ou déjà pour le juge Mankiewitz ? À moins que ce ne soient les Gentlemen du Rosaire ?

Gisban essayait de récupérer mais son regard s'attardait sur la couchette refermée. Reyès s'assit sur celle-ci pour lui faire face.

— Je vais vous poser une question et une seule. Si vous voulez répondre j'arrache la bande adhésive en partie. Sinon je vous abandonne et je pars à la recherche d'Arémyste, car c'est lui que je cherche. Vous l'avez agressé, peut-être tué ou bien, je vous le souhaite, enfermé quelque part.

Gisban continuait de fixer la couchette, visiblement terrifié. À cause du téléphone anachronique, à cause de la découverte de Reyès à ce sujet ? Dépit d'avoir été trahi par son manque de précautions ? Comment avait-il pu laisser sa cabine ouverte ?

— Vous répondez ?

Gisban releva les yeux vers son agresseur, debout en face de lui, secoua la tête d'abord, ferma les yeux mais lorsqu'il rouvrit ses paupières, fit signe que oui. Reyès ne se déplaça pas sur-le-champ.

— Vous pensez pouvoir me duper. Si vous criez je vous grille une partie du corps, avec le laser.

Il arracha un coin de bande sur la commissure des lèvres. L'homme gémit de douleur. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et l'opération lui avait arraché si fortement les poils que des gouttes de sang germaient. Il accepta de répondre d'une voix que l'émotion rendait très rauque, presque inaudible. Il ne serait pas en état de pousser des appels avant quelques minutes.

— Votre compagnon s'est enfoncé dans le tunnel des orques en direction des écluses. Il avait une combinaison isotherme, des palmes et un appareil respiratoire. Je pense qu'il a préféré s'en aller, désertier le baleinarium avant que celui-ci ne soit attaqué et envahi.

— menteur ! Parlez-moi plutôt de l'ascenseur à orques. Il y a tout au fond du puits de celui-ci une soute pour loger le mécanisme, un système hydraulique à vérins qui, en fonctionnant comme des pistons, force à se déployer deux bras articulés. Pour soulever les dizaines de tonnes d'un orque, jusqu'à cent tonnes il faut tout un appareillage important. Et dans la soute attend l'électronicien attaché. Vous avez surpris sa vigilance car depuis quelques jours nous nous méfions de vous : Évidemment, avec un laser contre un homme désarmé, vous aviez toutes les chances de votre côté.

— Il n'avait rien à faire dans la réserve des lasers. En l'absence du lieutenant de la sécurité je suis responsable de tout le matériel.

Reyès eut un sourire.

— Il s'apprêtait à quitter le baleinarium en tenue de plongeur ou bien examinait-il les lasers ? C'est l'un ou l'autre, mon vieux, et vous vous êtes trahi. Je ne vous crois pas très intelligent mais obstiné et entièrement dévoué à un maître mystérieux.

Sans le vouloir Reyès eut un geste de la main et dirigea le laser sur Gisban, qui crut que sa dernière heure arrivait et qui hurla comme un phoque coincé dans un filet. Reyès n'eut que le temps de recoller la bande adhésive et de le frapper sèchement à la tempe. Une minute durant il pensa que ces hurlements n'avaient alerté personne, mais on courait dans la coursive voisine. Plusieurs personnes recherchaient l'origine de ces cris désespérés. Il verrouilla la porte juste à temps, on la cognait de l'extérieur, on appelait :

— Chef, chef, vous êtes là ? Le veto a disparu lui aussi comme l'électro. Ça veut dire quoi ? On peut vous aider, chef ?

On essaya d'ouvrir puis on relâcha la poignée.

— Mais, fit une voix, que sont-ils devenus tous, ont-ils quitté les dépendances du baleinarium pour essayer de sauver leur peau ?

— Ne restons pas là mais allons chercher ailleurs.

Puis ce fut un silence trop bien imité pour qu'Alborne se laisse piéger. Ils devaient être plusieurs, planqués, à surveiller la porte, prêts à intervenir. Ou bien ils essayaient de trouver une clé ou encore un madrier pour enfoncer le battant. Il garda l'immobilité et Gisban se tint à carreau, ne quittant pas des yeux le laser qui lui aurait grillé une partie du corps avant que ses hommes ne parviennent à faire sauter la porte. Les blessures causées par cette arme étaient horribles si on ne savait pas la manipuler délicatement.

Il y eut quelques bruits. Les types à l'extérieur se décidaient à lever le camp mais Reyès préféra attendre. Puis impatient de retrouver Arémyste, il alla entrouvrir, braquant le laser mais la coursive était déserte. Précautionneusement, il glissa vers le carrefour proche mais ne vit personne. Il retourna dans la cabine, saisit Gisban par le col de sa combinaison, le tira ainsi au-dehors, referma à clé la cabine. Il emportait dans sa poche la recharge laser. Il alla ainsi jusqu'à sa propre cabine. Il attacha le chef des lads au radiateur dans son cabinet de toilette, boucla la porte de celui-ci, poussa un gros classeur devant puis verrouilla sa porte sur coursive.

Pour atteindre la soute du monte-charge pour orques il fallait emprunter l'ascenseur du personnel, aller jusqu'au niveau moins trois. Ce n'était pas un endroit très plaisant, la glace y fondait et les pompes qui fonctionnaient sans arrêt ne parvenaient pas à épuiser l'eau. On en avait parfois jusqu'aux genoux. Là s'ouvrait une porte blindée donnant sur le fameux mécanisme. Il n'en avait pas la clé et pour la première fois utilisa un laser non chirurgical, fut surpris par le diamètre du rayon qui fit sauter les verrous.

Gisban était vraiment un sale type. Il avait installé Arémyste juste sous la cuve à orques de l'élévateur, et il aurait suffi d'une fausse manœuvre pour réduire en une flaque d'os, de sang et de chair le malheureux électronicien. De plus il lui avait enfilé un intégral de plongée avec un appareil respiratoire aux trois quarts vide. Lorsqu'il en libéra Arémyste celui-ci étouffait déjà et ne put rien dire avant une dizaine de minutes, le temps pour Alborne de le délivrer de ses lourdes attaches, celles qu'on destinait aux énormes pingouins qui servaient de nourriture aux orques, des bracelets en acier. Ensuite il aida Arémyste à marcher jusqu'à l'ascenseur. L'électronicien reprenait

sa vitalité mais son rythme respiratoire restait élevé.

— Il m’a surpris dans la réserve des lasers et m’a menacé avant de me conduire ici. Il m’avait prévenu que je n’avais qu’une heure d’oxygène. S’il ne revenait pas avant j’allais mourir asphyxié. « Vous devez donc souhaiter que je puisse revenir sans quoi c’est foutu pour vous », m’a-t-il dit.



## CHAPITRE 21

Dans les réserves des lasers les émetteurs étaient tous enchaînés et les plus petits appareils, ceux qui pouvaient être utilisés comme armes, enfermés dans un coffre blindé.

— Gisban en possède la clé, dit Arémyste. Lorsqu'il m'a rejoint il tenait le trousseau dans sa main. C'est le règlement. Comme les services de sécurité sont défaillants la responsabilité de surveillance, de gardiennage découle en cascade de petits chefs en petits chefs et au bout se trouve l'unique petit chef présent, Gisban.

— Pourquoi a-t-il enfilé une combi ? Lorsque je l'ai assommé il la portait encore.

L'électronicien secoua la tête.

— Quand il m'a abandonné sous l'élévateur des orques il ne l'avait pas encore enfilée. Mais il m'a obligé à en mettre une, sans parler de ce casque intégral qui a failli causer ma mort.

— Je pense qu'il a dû descendre dans l'un des tunnels plongeant dans l'océan pour une raison quelconque. Nous allons bien lui faire dire la raison de cette tenue sous-marine. Mais avant toute chose revenons vers les bassins.

— Armons-nous tous de pistolets laser, exigea Arémyste, et soyons très méfiants envers tous ceux qui se trouvent encore dans les sous-sols du baleinarium.

— Livie refusera au nom de son pacifisme. Et Jérémy ne sera pas très enthousiaste.

— Les lads et les employés fidèles à Gisban peuvent prendre Livie et Oxelle en otages. Nous devons nous préparer au pire. Ces types-là cherchent à livrer le baleinarium et ses installations sous-glaciaires, sinon aux Panaméricains du moins aux Gentlemen du Rosaire. Seulement ils ne savent pas trop comment s'y prendre. Seul Gisban avait un programme bien défini.

— Alors faisons parler Gisban.

Sur les bassins les lads paraissaient uniquement préoccupés par les soins à donner aux baleines dressées. Ils récuraient les bassins, libéraient les courants porteurs de krill. Cependant leurs yeux ne cessaient de tout observer et visiblement l'absence de Gisban les

rendait nerveux. Ils sursautèrent quand ils aperçurent l'électronicien en compagnie du vétérinaire. Jérémy s'occupait également de l'Ancêtre alors que la mère et la fille se trouvaient dans l'habitable. Reyès expliqua la situation au vieux lad qui ouvrit de grands yeux, examina Arémyste avec inquiétude.

— Ça va, pas de bobos, dit ce dernier.

— Jérémy, accepteriez-vous de veiller sur elles, le temps que nous interroguions Gisban et prenions quelques mesures ?

— Bien sûr, c'est d'ailleurs ce que je fais depuis que vous vous êtes absentés tous les deux, mais ils sont bien huit à dix qui complotent dans les coins. Les autres sont neutres et je suppose que deux, peut-être trois, viendraient à mon secours en cas de nécessité. Mais à part les repousser avec mes raclettes de bassin que puis-je faire ?

Reyès ouvrit son blouson et, éberlué, Jérémy vit les triangles bleutés des lasers enfoncés dans sa ceinture. Il détourna la tête comme s'il avait surpris quelque chose d'obscène.

— C'est une arme facile à utiliser, mon cher Jérémy. Il suffit d'enfoncer ses doigts ici pour la tenir et d'appuyer sur la partie mobile. Vous n'êtes pas obligé de viser la poitrine ou le ventre. Ni d'appuyer longtemps. Juste quelques fractions de seconde en direction des jambes, et votre agresseur ne vous ennuiera pas d'un moment. Ensuite il faudra lui faire une autogreffe pour lui remplacer plusieurs centaines de grammes de viande.

— Je ne suis pas capable de causer une blessure aussi affreuse, murmura Jérémy.

— Il faudra bien, mon vieux. Je vous ai prévenu tout à l'heure, quand je vous ai invité à nous accompagner au loin. Nous sommes engagés dans une aventure extrêmement difficile, dangereuse et dont nous ignorons comment elle se déroulera, se terminera. Les moments dramatiques tels que vient d'en connaître Arémyste seront légion. Vous ne pouvez vous engager à nos côtés pour ce voyage sans prendre vos responsabilités. Nous risquons d'être souvent en lutte durant un temps indéterminé.

Jérémy parut peser le pour et le contre, finit par soupirer :

— Vous avez raison, je ne peux pas reculer, filez-moi ce truc. J'espère ne pas avoir à m'en servir.

Gisban avait essayé de se libérer, arrachant en partie le radiateur auquel Reyès l'avait relié. Ce faisant, il avait arraché la couche isolante qui protégeait la structure glaciaire de la chaleur, et le cabinet de toilette était inondé. Il fallut le tirer dans la cabine proprement

dite.

— Cette fois vous êtes allé très loin, Gisban. Vous avez prémédité la mort de mon camarade par deux fois, en le plaçant sous l'élévateur à orques, sachant qu'en appuyant sur un simple bouton la cuve qui peut contenir des milliers de mètres cubes d'eau l'aurait écrasé, et ensuite en ne lui laissant qu'une heure d'oxygène. Quand je vous ai coincé vous ne m'avez même pas prévenu, espèce d'assassin. Maintenant votre dernière chance est à saisir.

Pendant ce temps Arémyste l'ayant fouillé avait trouvé le trousseau de clés et aussi une série de cartes magnétiques.

— Pourquoi cette combi, pour faire quoi ?

— Allez vous faire voir. Le juge sera là avec pas mal de monde, certainement les Gentlemen.

— Ce sont eux que j'ai entendus dans l'écouteur de ce téléphone d'une autre époque ?

— Vous êtes foutu. Vous feriez mieux de me détacher et de vous rendre. Ils vous tomberont dessus et ce n'est pas ce vieil imbécile de Jérémy qui vous aidera, ni la baleine Roxylene, cette vieille garce. Elle sera mise à mort avant demain, vous pariez ?

— Parce que Mankiewitz et les Gentlemen seront ici ?

Gisban se contenta de ricaner. Alors Arémyste, furieux, le saisit à la gorge et commença de l'étrangler. Pour lui faire lâcher prise Reyès dut le frapper, mais l'électronicien protestait, hurlait que ce salaud avait voulu le faire mourir à petit feu en le privant d'oxygène.

Gisban qui jusque-là les narguait, sachant bien que le veto ne le frapperait pas, avait changé d'expression. Il avait cru mourir et regardait Arémyste avec terreur.

— Bien, je vais donc vous laisser tous les deux, fit Alborne, au grand étonnement de l'un alors que l'autre se mettait à hurler :

— Non, ne faites pas ça, il va me tuer. Je vous en supplie, ne me laissez pas seul avec ce fou.

— Je dois aller voir ce que vous avez manigancé tout à l'heure avec cette combinaison isotherme qui sert aussi pour la plongée.

## CHAPITRE 22

Les différentes cartes magnétiques saisies sur Gisban servaient à ouvrir les deux écluses principales, laissant entrer l'eau du Pacifique. Le chef des lads ne pouvait les utiliser depuis le poste principal de contrôle, le directeur éclusier ayant verrouillé le fonctionnement de ces écluses avant de disparaître. Il avait dû plonger dans les tunnels engloutis, passer les écluses pour glisser les cartes dans les guichets spéciaux prévus à l'extérieur. Ces guichets de sauvegarde étaient destinés aux chasseurs d'orques et de baleines sauvages, lorsqu'ils se présentaient en ramenant, des solitudes lointaines, des animaux pour les combats du cirque. Au moyen d'aiguillons électriques de haut voltage ils obligeaient ces animaux à s'engouffrer dans les tunnels. Dès que les troupeaux se présentaient il ne fallait pas perdre un seul instant. Les écluses devaient être ouvertes afin que ces énormes masses puissent passer avant qu'elles ne se rebiffent et n'attaquent leurs chasseurs.

— Gisban avait ouvert les écluses sans se soucier de ce qui se produirait dans les bassins, à la longue. La montée des eaux risque d'être catastrophique pour les baleines dressées et pour le personnel si nous n'intervenons pas.

— Ce type-là se fout bien de ses collègues qui pourtant étaient prêts à lui porter secours.

Ils s'équipèrent pour plonger dans le tunnel déjà aux trois quarts immergé, et passer les fameuses écluses. Le retour serait problématique. Une fois la carte glissée devant le hublot du guichet extérieur, ils ne disposeraient que de quelques secondes pour passer le sas avant la fermeture des immenses portes étanches.

Le temps pressait et ils ne pouvaient s'assister l'un l'autre, chacun devant choisir son tunnel pour cette double opération, et foncer avant que tout le sous-sol du baleinarium ne soit sous l'eau. Le veto réussit son coup et lorsqu'il les laissa derrière lui, à deux, trois mètres, les immenses portes se rejoignirent, provoquant un fort courant qui le rejeta trente mètres plus haut, sur une sorte de corniche. Malgré la rapidité de son intervention tout ce qu'il avait gagné sur le système, c'étaient deux ou trois ridicules secondes.

Ayant repris son souffle il remonta le tunnel en courant sur l'étroite corniche, espérant trouver bientôt son camarade d'aventure.

Arémyste n'était pas au point de rendez-vous. Il s'enfonça dans l'eau du tunnel qui descendait en pente prononcée vers l'écluse, sans apercevoir l'électronicien. Le tunnel étant totalement rempli il dut plonger pour atteindre les portes. Celles-ci s'étaient bien refermées, c'est-à-dire qu'Arémyste avait effectué la première partie de l'opération, mais n'avait pu passer au-delà à temps. Alborne commença de se hisser le long de l'interminable échelle étroite qui montait vers le plafond, en attendant que les eaux s'écoulaient par les trop-pleins. Il était à mi-hauteur lorsque les portes vibrèrent et commencèrent de pivoter. Son compagnon renouvelait l'opération de sa dernière chance, complètement immergé avec une réserve d'oxygène plus ou moins assurée. Ils n'avaient pas pris le temps de remplir les bouteilles, les avaient simplement soupesées pour prendre les plus lourdes.

L'écluse eut une vibration telle qu'il faillit décrocher de ses échelons. Arémyste venait donc de réintroduire sa carte et avait encore assez de forces pour le faire. Ce faisant, il avait brutalement stoppé les portes en pleine ouverture. Elles s'immobilisèrent, secouées par des vibrations intolérables, dangereuses pour les chambres, ces espaces où les portes pouvaient jouer et les vérins manœuvrer. Cela ne dura que deux, trois secondes et elles se refermèrent sans qu'il puisse savoir si l'électronicien avait réussi à passer. Il dut nager sous l'eau jusqu'à ce que la pente s'accroisse et qu'il puisse marcher.

— J'ai échoué une première fois, lui dit haletant Arémyste qui, debout sur la corniche de droite avait ôté son casque. Je vous remercie mais je ne pense pas que vous auriez pu me tirer de là, car les remous étaient si puissants que j'ai usé mes forces et mon oxygène à lutter contre. J'ai recommencé dans un état second, par pur instinct. Je pensais y rester.

Ils étaient désormais sûrs que les envahisseurs ne pourraient pas les surprendre en arrivant de l'océan. Mais dans les jours à venir, pour que Roxane puisse quitter le baleinarium, l'un ou l'autre devrait plonger pour aller présenter une de ces cartes au guichet, au-delà des écluses. Et ils ne savaient pas comment ils franchiraient les portes pour se rendre jusqu'à ce guichet.

— Au laser à glace, répondit Arémyste, qui paraissait lire dans ses pensées. Juste au-dessus des portes il suffira de dégager un passage suffisant pour celui de nous deux qui ira présenter sa carte.

Avant de rejoindre les bassins ils s'équipèrent en lasers de poing dans la réserve, les clés de Gisban ouvrant le coffre où ils étaient accrochés. Chacun en prit deux avec des recharges.

Bien leur en prit car les derniers lads et les derniers ouvriers

d'entretien assiégeaient le bassin de Roxyane. La mère et la fille se trouvaient dans l'habitable tandis que Jérémy, planté sur le dos de la baleine, menaçait ses anciens collègues de son laser. Ni les uns ni les autres ne paraissaient s'inquiéter de la montée des eaux, alors que le niveau était tel que des baleines commençaient de nager en dehors de leur bassin. Elles étaient ballottées par les courants contraires, heurtaient de leur masse énorme tout un matériel abandonné sur les quais.

— Fous le camp, Jérémy, criait l'un des assiégeants à son collègue. Ce n'est pas après toi qu'on en a. On n'en veut qu'à l'Ancêtre. On veut prouver au juge que nous sommes des alliés, que nous n'avons pas choisi d'être ici et que nous ne sommes pas des émeutiers.

— Des complices oui, vous êtes les complices de ce fou furieux de juge, rugissait le vieux lad.

— Tu n'oseras jamais griller l'un de nous et d'ailleurs, si tu osais tu en bouzillerais trois, quatre, mais ton machin serait épuisé et nous te sauterions alors sur le poil.

Avec un sourire inattendu, loin de cette expression sympathique qu'il arborait la plupart du temps, Jérémy montrait les dents, certainement fausses, dans une expression assez menaçante.

— Et cela c'est pour quoi faire ?

Il agitait la recharge laissée par Reyès et les autres se regardaient, surpris.

— Je vais en cramer un ou deux, jura Arémyste qui, mal remis de ses émotions aquatiques, ne supportait pas ce spectacle.

Reyès lui saisit le bras.

— Non, pas de geste extrême que vous regretteriez et qu'il serait impossible à faire oublier. Visons le plafond juste au-dessus d'eux. On va faire grêler des glaçons.

— Le rayon de ces petits modèles sera trop court.

— Essayons quand même.

Il fallut donner la pleine puissance, gaspiller en quelques instants toute la charge, mais cette grêle fournie en morceaux de glace gros comme le poing eut raison de l'agressivité de ces gens. Ils s'enfuirent mais deux d'entre eux, assommés par un bloc de plusieurs kilos, tombèrent à genoux.

— Changez la recharge, conseilla Reyès. Les autres risquent de revenir.

Sur le dos de la vieille baleine le lad agitait joyeusement son

propre laser.

— Vous arrivez bien, je les contenais depuis pas mal de temps et j'avais peur de leur tirer dessus. Ils avaient raison, vous savez, comment griller la patte d'un type avec qui vous avez travaillé des années durant ?

Jérémy les rejoignit ainsi que Livie et Oxelle. La jeune femme désigna les bassins inondés.

— Les trop-pleins ne fonctionnent plus. Si ça continue l'eau montera sur les quais, submergera tout.

— Non, elle va baisser, dit Arémyste. Nous avons pu refermer les écluses.

## CHAPITRE 23

Les jours suivants les préparatifs se poursuivirent interminablement. Le vétérinaire était allé trouver les lads et les employés, leur proposant de mettre un terme à leur différend. Il ne leur avait pas caché qu'ils n'avaient rien à attendre avant longtemps de l'extérieur. Seul le juge avait quelques raisons de s'emparer du baleinarium, mais désormais les différentes factions allaient se disputer le pouvoir avec l'approche des Panaméricains.

— Gisban avait en quelque sorte saboté les écluses, les laissant ouvertes pour que les Gentlemen, les Panaméricains ou qui que ce soit puissent pénétrer dans les installations sous-glaciaires, mais nous avons refermé les portes. Cet homme n'a pas un seul instant pensé que vous risquiez de périr noyés, car lorsque nous vous avons surpris en train d'assiéger Jérémy, le niveau était déjà au-dessus des bassins et les baleines auraient pu aller et venir partout. Même sans intention maligne, elles auraient tout cassé à cause de leur masse. Je vous laisse réfléchir sur la conduite de celui qui était votre supérieur.

Lorsque la grêle les avait forcés à se réfugier à l'abri ils avaient constaté ce début d'inondation et n'avaient pas imaginé que leur chef ait pu en arriver à un tel forfait criminel.

— Si on leur rend Gisban, ils le surveilleront de près, dit Arémyste, toujours furieux envers le lad en chef.

— Ou bien ils le lyncheront ou il arrivera à les retourner. Ils sont incapables de réagir contre leur destin et un chef, même aussi minable, leur en imposera toujours. Nous le garderons prisonnier jusqu'au bout.

Ils l'avaient enfermé dans une cabine destinée aux Gentlemen. Chacun louait ou achetait la sienne. Elles étaient très luxueuses, très confortables et ces oisifs pouvaient y entraîner leurs bonnes fortunes. La porte en était blindée et inviolable.

— Vous pouvez disposer des réserves du Club des Actionnaires, proposa Reyès à ces employés, et vous y installer.

Au début ils n'osèrent pas, redoutant que les Gentlemen ou n'importe qui d'autre puissent pénétrer dans les dépendances du cirque, mais ils finirent par se rendre compte que les efforts des hommes du juge, des Gentlemen et de bien d'autres groupes étaient



dérisoires pour débayer la glace qui leur interdisait l'accès aux installations. Plusieurs avaient osé plonger pour vérifier si les écluses étaient vraiment fermées. Ils avaient aussi essayé de pénétrer dans le poste de commande de ces écluses, mais en l'absence du directeur c'était impossible.

— Il faut quand même garder un œil sur eux, recommandait Jérémy, et pour dormir il faudra établir un tour de garde. Je ne leur fais pas confiance.

Le soir même, la quadruple pendule centrale au-dessus des bassins fixait le jour et la nuit, la lumière fournie depuis l'extérieur vint à manquer et ce fut la centrale intérieure, alimentée par un groupe électrogène qui prit le relais. Mais les réserves en huile s'épuisaient avant huit jours. De plus l'évacuation des gaz était sous la menace des assiégeants. S'ils se rendaient compte que les groupes fonctionnaient ils pourraient bloquer le système, ce qui renverrait vers les machines les gaz de combustion et étoufferait les moteurs.

— Il faut faire encore plus vite. Nous n'avons plus de temps à perdre, mais ce que nous devons emporter remplira l'habacle sans nous laisser de place. Il va falloir effectuer un tri sans complaisance.

Ce fut alors que Roxylene expliqua à Reyès qui fréquemment venait discuter avec elle, que deux de ses amies souhaitaient faire partie de l'évasion hors du baleinarium.

— Il s'agit de Kalina et de Cinderella. Elles aspirent à connaître autre chose que le cirque marin et les dresseurs. Depuis que nous travaillons ensemble sur ce projet elles nous envient et m'ont demandé si elles pouvaient en être.

Reyès en fut si surpris qu'il n'en parla à personne avant d'avoir repris cette conversation avec Roxylene, plus tard.

— Bien sûr, elles ne peuvent communiquer avec vous, ne parviennent pas à user de votre langage malgré mes explications. Ça ne veut pas dire qu'elles sont stupides, mais elles n'ont pas eu la chance de disposer comme moi d'une assistance aussi précieuse que celle d'Oxelle. Nous vivons en symbiose elle et moi depuis des années. Elle voulait apprendre mon langage, moi le sien parce que nous ne pouvions nous contenter de quelques mots, de signes ou de silences éloquents. C'est ainsi que nous sommes parvenues à un résultat satisfaisant.

— Oh, plus que satisfaisant, murmura Reyès. Oxelle eut un rôle extraordinaire pour une enfant aussi jeune.

— Vous pourriez vous partager la tâche pour nous conduire hors d'ici. Elles aiment beaucoup Jérémy mais Arémyste les intimide. Elles

disposent de grandes cellules comme habitacles où vous pourrez entasser tout ce que vous jugez indispensable. Il faut aussi que nous parlions d'autre chose, docteur.

— Pourquoi docteur ? s'était déjà étonné Reyès.

— Oxelle vous appelle le docteur animalier, jamais le vétérinaire. Ceux des stations baleinières ou phoquières ont parfois des comportements brutaux.

— Ce sont souvent de simples techniciens vétérinaires.

Il avait fini par accepter ce titre.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai proposé. Il ne s'agit pas d'une utopie mais de quelque chose de réalisable qui demandera des mois, peut-être des années. En attendant il faudra que vous viviez. Emportez le plus possible de cette matière organique dont on fabrique les habitacles, et aussi de nombreuses vessies prélevées sur les cadavres de mes pauvres sœurs sauvages.

— Roxyane, saurez-vous vous procurer le krill nécessaire à votre alimentation et Kalina, Cinderella y parviendront-elles aussi ?

— Vous êtes vraiment docteur animalier ? Il suffit que le krill soit présent pour que nous le filtrions entre nos fanons. Les orques carnassiers ont plus de mal pour s'alimenter car leur proie essaie de leur échapper. Pas le krill. Bien sûr, s'il est rare nous dépérirons, mais vous êtes capable de nous trouver des lacs où il abondera. Avez-vous parlé de Kalina et de Cinderella à Livie, Oxelle, Jérémy, Arémyste ? Moi, je n'ai rien dit à Oxelle.

— Je voudrais savoir une chose, Roxyane, la raison qui pousse le juge Mankiewicz à vous haïr aussi fortement, au point d'en être obsédé.

— Je vous fournirai le peu que je sais peut-être un jour. Pour l'instant songeons à nos préparatifs.

## CHAPITRE 24

Se résignant à leur sort les lads et les autres employés pillaient allègrement le Club des Actionnaires, se gavaient de nourriture, se soûlaient. La plupart glissaient d'une beuverie à l'autre, oubliant la situation présente, leur travail. Certains ivrognes cherchaient parfois querelle mais on avait vite fait de les calmer. Trois ou quatre s'occupaient encore des baleines, mais Jérémy devait la plupart du temps les suppléer pour fournir le krill et nettoyer les bassins. Malgré son âge il travaillait beaucoup et insistait pour monter son tour de garde aux heures de la nuit officielle.

— Le krill va bientôt manquer. Il en reste pour huit jours, pas plus, avertit-il le vétérinaire. Les apports ont cessé depuis maintenant près de trois semaines et les réserves baissent. Ce krill vient d'assez loin, d'un trou de la banquise où il est si abondant qu'il forme une seule masse compacte, d'un volume phénoménal de plus de dix mille mètres cubes, a-t-on estimé la dernière fois. Bien entendu, les baleines sauvages y grouillent ainsi que les chasseurs, mais aussi les poissons de toutes catégories et bien sûr tous les prédateurs habituels.

— Il nous faudra trouver au plus vite cet endroit quand nous voyagerons sous la banquise. Les baleines n'ont pas l'habitude de naviguer en plongée et en apnée. Ce sera très dur au début et elles auront besoin de beaucoup de nourriture.

— Il est à plus de huit cents kilomètres d'ici. Je possède tous les renseignements à son sujet.

Le lendemain de sa conversation avec Jérémy il les réunit tous, dans un coin de la cafétéria désertée par les autres assiégés, et leur parla de la demande faite par Kalina et Cinderella, transmise par Roxyane.

Leur surprise fut aussi forte que la sienne lorsque l'Ancêtre lui en avait parlé. Oxelle grimaça comme si elle allait pleurer, triste que son amie l'ait tenue à l'écart de cette demande. Livie lui caressa les cheveux, lui expliqua quelque chose à l'oreille.

Reyès se sentit tenu de se justifier :

— Elle m'a pris comme confident, car elle désirait que cette demande soit étudiée avec rigueur et ne soit pas acceptée sous le coup d'une quelconque émotion.

Peu à peu les avantages et les inconvénients furent exposés par les uns et les autres. Oxelle, remise de sa déception, exigea d'être installée dans l'habitable de Roxyane, ce qui allait de soi. Arémyste, lui, était le plus enthousiaste. On pourrait emporter non seulement un supplément de vivres mais aussi bon nombre d'appareils et de matériaux qui lui étaient indispensables.

— Il faudra se partager entre les trois habitacles, dit encore Reyès. Nous tirerons au sort pour savoir qui de Livie, Jérémy, Arémyste et moi seront aux commandes. Les baleines seront rassurées par la présence d'un homme ou d'une femme au pupitre. Imaginez leur appréhension lorsqu'elles quitteront ces bassins où elles ont toujours vécu.

— Quoi, s'écria Jérémy, vous voulez que je dirige une de ces baleines ? Mais je n'ai aucune capacité pour le faire. Je ne comprends pas grand-chose à ce que vous appelez la console de communication et c'est plus que sûr, je commettrai des erreurs lourdes de conséquences. Non, vraiment, ne comptez pas sur moi.

— Vous savez, dit Livie, nos amies sauront où se diriger, et en fait ce qui importera ce sera de garder le contact avec elles, de les encourager. Vous leur parlez toujours gentiment, Jérémy, et elles sont habituées à votre voix.

— Mais les deux autres ne comprennent que les mots que répètent leurs dresseurs, quelque vingt à trente expressions, et justement elles ne peuvent communiquer avec nous. Or nous naviguerons sous la banquise, c'est-à-dire dans un milieu qui leur est inconnu, confrontées à des dangers qu'elles ignorent. Aucune d'elles n'a appris à se défendre contre les attaques des orques, des léopards des mers, précisa Arémyste. Bien que très emballé par cette idée de deux autres baleines nous accompagnant, je devais préciser ces points importants. Nous ne disposons pas d'assez de temps pour inculquer à ces deux nouvelles partenaires l'apprentissage de quelques mots supplémentaires. Nous sommes trop occupés à tout préparer, à tout prévoir. Et jusqu'au jour du départ il en sera ainsi.

— C'est exact, dit Reyès. Pour obtenir de ces deux baleines toute la confiance qu'elles pourraient nous accorder, la patience et le temps doivent se conjuguer. Mais parmi nous il y a une personne qui serait beaucoup plus disponible pour se lier d'amitié avec ces deux amies, et capter leur attention et même leur affection.

Oxelle ne comprit pas tout de suite que c'était elle dont le vétérinaire demandait la collaboration. Sa mère le lui précisa à voix basse et la fillette se dressa d'un coup, véritablement furieuse :

— Ce que j'ai accompli avec Roxyane... Non ce n'est pas ainsi que

je peux dire car il n'y avait rien de prémédité. Nous nous sommes tout de suite aimées et je ne veux pas recommencer avec une autre baleine la même histoire d'amour. C'est elle que j'aime, c'est avec elle que j'ai grandi et je ne veux pas la trahir ni me lier avec une autre. Je refuse cette proposition. D'ailleurs je ne vous pardonnerai pas d'avoir pensé que je pouvais sans scrupule passer d'un sentiment à un autre.

— Et si Roxylene te le demandait, fit Reyès avec une grande douceur.

D'un seul coup l'enfant se figea, son visage passa de l'expression de colère à celle d'un grand désarroi. Puis Oxelle s'écarta de sa mère, recula vers la sortie de la cafétéria, tourna les talons et s'enfuit. Voyant que Livie se levait précipitamment pour la retenir le vétérinaire intervint :

— Non, n'y va pas. Elle va se réfugier auprès de Roxylene et même si elle ne lui dit rien, celle-ci comprendra qu'elle est désorientée et malheureuse. Il n'y a que Roxylene qui puisse parvenir à la convaincre de faire cela sans éprouver le sentiment de trahir sa vieille amie. Vous savez, l'Ancêtre aime beaucoup Kalina et Cinderella, et se doute que si elles restent dans leur bassin elles finiront par mourir de faim et de manque de soins. Elle souhaite donc les sauver de cette fin misérable. Même si toutes les trois sont des novices qui ignorent tout de la vie sauvage, celle-ci est préférable à une lente pourriture dans cet endroit qui se dégradera très vite. Les assiégeants finiront par entrer et seront si furieux qu'ils risquent de tout saccager, de tout massacrer.

Livie, après une longue hésitation, s'était à nouveau assise mais regardait en direction de la porte, espérant que sa fille allait réapparaître.

— Je vous propose, avant de vous prononcer, d'attendre un peu que Roxylene soit parvenue à convaincre notre chère petite Oxelle du grand rôle qu'elle peut jouer.

## CHAPITRE 25

En trois jours Kalina fut capable de produire des sons de plus en plus affinés, parmi lesquels on pouvait pêcher quelques mots parfaitement compréhensibles. Sa bonne volonté venait de son engouement pour l'enfant et de son désir de lui faire plaisir. Par contre avec Cinderella, plus introvertie, voire hostile, les choses ne se déroulaient pas aussi facilement. Elle n'avait jamais supporté que son existence soit domestiquée, soumise à des obligations qui lui déplaisaient, surtout les jeux de cirque. Ses différents dresseurs n'avaient pas toujours été patients et elle avait déjà quelques années lorsqu'elle avait été capturée et conditionnée pour le spectacle.

— C'est une question d'affectivité, tenta d'expliquer Reyès à Oxelle. Kalina a toujours été affectueuse, la preuve son nom emprunté à une langue archaïque. Et celui de Cinderella est tout à fait conforme à son caractère réservé, même un peu farouche parce que timide. Mais si nous avions plus de temps devant nous tu obtiendrais de bons résultats, malheureusement ce temps nous presse.

Roxyane avait fini par convaincre l'enfant de partager son affection entre elle et ses deux sœurs. La fillette avait accepté, la mort dans l'âme, mais très rapidement le côté enjoué de Kalina l'avait séduite. La résistance de Cinderella, si elle la chagrinait, l'excitait, même si elle ne voulait pas en convenir.

En parlant du temps qui leur était compté Reyès n'usait pas de cet argument à la légère. Les caméras avaient filmé l'entrée des Panaméricains dans la station, les nombreuses draisines blindées surgissant en même temps sur tout le réseau intérieur, jusque sur les lignes des tramways. En moins d'une journée la station se retrouva sous la haute surveillance de plusieurs milliers de soldats à l'équipement impressionnant. Tous les quartiers, depuis le centre résidentiel jusqu'aux périphériques furent étroitement quadrillés. Tous ces nouveaux venus portaient des combinaisons isothermes étanches, des masques respiratoires branchés sur leur casque intégral. Redoutaient-ils que l'air ambiant fût pollué, intoxiqué ou préméditaient-ils de plonger sous la banquise, pour s'assurer que celle-ci n'était pas minée ? Il était impossible de distinguer leur visage et dans le baleinarium la plupart des assiégés affirmaient qu'il s'agissait de robots et non d'humains. Comme preuve on soutenait que les

Continentaux avaient acquis une haute technicité dans la plupart des domaines. Et surtout dans l'art de la guerre.

Pendant quarante-huit heures la station fut un corps mort, une cité déserte qui se retint même de respirer. Elle apparut dans le jour sinistre comme un lieu abandonné depuis longtemps sur les images vidéo. Alors que ces derniers temps de nombreuses fumées s'échappaient de partout, des fumées d'incendie mais aussi celles de poêles bricolés par les gens pour se chauffer, de braseros dans les confins, on n'en apercevait plus une seule, et le jour maladif habituel reprenait toute sa place glauque, pour mettre la situation encore plus en évidence. Sa lumière malade détaillait avec acharnement les multiples plaies laissées par la guerre civile. Les caméras ne proposaient que des plans de ces robots marchant sur les quais, leur arme braquée, ou de draisines blindées à l'apparence d'animaux préhistoriques genre glyptodon. Les lads, les employés encore présents dans les sous-sols du baleinarium passaient leur temps devant les écrans, fascinés, horrifiés, rentrant la tête dans les épaules, redoutant plus que jamais l'avenir. Ce fut l'un d'eux qui prévint Jérémy :

— Les Gentlemen du Rosaire ainsi que le juge Mankiewitz et sa bande de flics se sont montrés tout à l'heure, en compagnie d'officiers panaméricains. Ceux-ci, contrairement à leurs simples soldats, paraissent, le visage découvert et on a pu voir leur bobine. Tous examinaient le baleinarium et surtout les couches de glace qui bloquent les entrées des installations sous banquise.

Ses compagnons donnèrent les premiers signes de panique en évacuant peu à peu le Club des Actionnaires. Certains, pleins de remords et d'appréhension, essayaient de remettre de l'ordre, de nettoyer et de réparer les dégâts tandis que d'autres pillaient les victuailles, les boissons, les objets précieux trouvés sur place. Mais tous retournèrent vers les bassins et leur subite ardeur au travail inquiéta le petit groupe des futurs évadés, après les avoir fait ricaner sur tant de lâcheté. Des regards furtifs, des expressions retenues, des grimaces prouvaient une certaine communauté de pensées chez cette bande de voyous.

— Ils vont encore estimer qu'ils ont besoin de boucs émissaires pour faire oublier les pillages et les déprédations qu'ils ont commis. Et leur seule occasion de se faire valoir c'est d'essayer de nous retenir ici en otages, jusqu'à ce que les Gentlemen et le juge puissent accéder aux bassins.

— Nous devons les surveiller sans relâche. Et ne pas hésiter à nous montrer impitoyables s'ils se croient autorisés à nous attaquer, dit Arémyste, toujours aussi radical dans sa façon de voir les choses.

Parfois Reyès aurait aimé disposer d'une force de décision aussi tranchée, mais il ne pouvait s'imaginer tirant au laser sur l'un de ces hommes. Et le visage perplexe de Jérémy exprimait à peu près la même irrésolution. Livie, rien qu'à la façon de regarder sa fille, était prête à la défendre à n'importe quel prix, mais ne montrerait aucune agressivité sans cette raison-là.

Un des amis de Jérémy, l'un des trois qui ne s'étaient jamais engagés ni d'un côté ni de l'autre, évitant de séjourner dans le fameux Club des Actionnaires pour profiter de ses avantages, prévint le vieux lad, profitant du moment où il se rendait aux douches.

— Méfie-toi d'eux, Jérémy. Ils cherchent à libérer Gisban de sa cabane. Ils ont besoin de quelqu'un qui les commande et comme ce sont des imbéciles, toujours prêts à tendre les fesses pour se les faire botter, leur première pensée a été pour ce fourbe de Gisban.

— La porte de cette cabine où il est emprisonné ne sera pas facile à ouvrir.

— Gisban communique avec eux. Il y a un interphone relié au Club. Je le sais, je l'ai entendu sonner. C'est une sorte de sonnette pour les anciens larbins attachés au service de ces grands patrons. Les actionnaires qui venaient là en bonne compagnie pouvaient l'utiliser pour commander aux serveurs de quoi boire et manger.

Reyès écouta Jérémy ainsi qu'Arémyste, mais l'un et l'autre en vinrent à la même conclusion.

— Nous ne pouvons pas perdre notre temps avec Gisban, répondit plus tard Reyès, face à l'inquiétude générale de ses amis. Nous n'avons même pas quarante-huit heures devant nous. Et je ne suis même pas sûr que nous les ayons réellement. Les Panaméricains ne supporteront pas qu'un endroit pareil constitue à leurs yeux un îlot de résistance.

— Mais nous n'avons pas eu d'attitude belliqueuse, protesta Livie.

— N'oubliez pas combien cet endroit était prestigieux du temps de la Confédération défunte, et que bon nombre de Continentaux venaient passer toute une semaine lors de la saison des jeux de cirque. La renommée, et désormais on peut dire la légende du baleinarium, appartient à la mémoire collective des différents peuples. Le commandement panaméricain ne peut tolérer qu'un tel monument échappe à son occupation militaire.

Ils en convenaient et tous sentaient combien l'urgence des préparatifs allait encore devoir s'accélérer.

— Faut-il déjà faire s'écrouler les tunnels d'accès ? demanda Arémyste. Nous serions tranquilles de ce côté car des centaines de



tonnes de glace ne seront pas faciles à déblayer. On gagnerait quelques jours.

Ils en discutèrent et décidèrent de le faire la nuit suivante. Celle-ci commençait officiellement à vingt heures et le groupe des lads, conditionnés depuis des lustres, observaient de façon ponctuelle, soit par discipline, soit pour en finir avec le travail le début de ces heures de repos artificielles.

Sur les écrans de télé de la cafétéria on vit arriver des draisines que l'électronicien identifia aussitôt :

— La première est équipée de gros lasers. Et dans celle qui suit on aperçoit la tête du juge Mankiewitz et d'un Gentleman, un certain Elroyan, peut-être le chef ou le manager de cette bande du Rosaire.

Le gros laser commença son travail, mais soit erreur de la part du pointeur, soit mépris total pour le baleinarium, au lieu de dégager les entrées des dépendances ce fut une bonne partie en façade du cirque qui s'écroula. Une véritable cataracte de glace qui tombait de soixante mètres de haut, dans un nuage de particules glacées qui bientôt opacifièrent les images.

— Ces salauds vont détruire le baleinarium.

La draine eut beau allumer ses projecteurs, on n'en était que plus ébloui par le reflet irisé de la lumière sur cette neige drue qui paraissait ne pas vouloir s'arrêter ni même tomber. Elle flottait même et Arémyste parla d'électricité statique et d'attirances contradictoires.

La nuit, la véritable, celle que ce jour crasseux laissait à sa place vers les quatre heures de l'après-midi, cessa alors brutalement. Mais dans l'éblouissement des projecteurs les caméras n'eurent qu'un feu d'artifice presque figé à transmettre.

## CHAPITRE 26

Ils avaient décidé de faire écrouler les tunnels vers minuit, espérant que les lads abrutis par la boisson dormiraient pour essayer d'oublier la menace extérieure. Devant le spectacle des draines panaméricaines manquant de détruire le baleinarium, ils avaient été démoralisés et avaient osé retourner dans le Club des Actionnaires prendre des alcools.

Seuls Reyès et Arémyste devaient opérer dans les six tunnels. Ils en auraient au moins pour trois à quatre heures, même en utilisant les gros lasers à glace montés sur patins. Il ne s'agissait pas d'établir un simple barrage de glace qu'une draine pourrait franchir en quelques minutes, mais de combler chaque tunnel sur au moins cent mètres de profondeur. Chaque fois ils devraient remonter le souterrain, commencer d'attaquer le plafond, les côtés avec méthode tout en reculant au fur et à mesure que les blocs de glace s'encastraient les uns dans les autres.

— Même avec leurs draines laser il leur faudra des heures pour dégager un seul tube. Nous disposerons d'un temps excessivement précieux, bienvenu car le passage des écluses risque de nous causer quelques ennuis.

Les deux hommes se rendirent silencieusement à la réserve des lasers, mais la porte en était verrouillée et la clé spéciale du trousseau de Gisban refusa de fonctionner. L'électronicien comprit tout de suite :

— Cette clé est neutralisée. Elle est dotée d'un circuit intégré et certainement d'une micropile qu'il aurait fallu recharger. Nous ne pourrons pas ouvrir cette porte et la recharge prendrait trop de temps.

Reyès, furieux, refusa d'en convenir et parla d'aller secouer Gisban.

— Il doit posséder le double de toutes ses clés. Peut-être dans sa cabine, allons la fouiller.

— Nous allons perdre notre temps. Il faut retourner au bassin et anticiper nos départs. N'oubliez pas la corvée que nous devons effectuer pour libérer les écluses. Vous le disiez tout à l'heure, ce sera l'obstacle le plus difficile à franchir.

— Nous devrions tout de même sacrifier quelques minutes pour aller trouver ce salaud.

— C'est inutile. Cette clé se neutralise au bout d'un laps de temps. Il n'y est pour rien. Il a hérité par hasard du trousseau faute d'un chef plus haut placé. Il doit tout ignorer du système de recharge. Il est toujours dans sa cabine, prisonnier. Je vous en prie, Reyès, les heures nous sont désormais comptées.

Le vétérinaire avait du mal à accepter sa défaite. Il se maudissait d'avoir laissé dans la réserve les lasers à glace au lieu de les cacher ailleurs, en attendant d'en avoir l'usage. Et ils auraient dû envisager l'opération déjà la veille pour plus de sûreté.

— Reyès, dit Arémyste, d'un seul coup je suis en train d'avoir une pensée horrible.

D'ordinaire il disait plus volontiers Alborne ou encore, ironiquement, docteur. Le vétérinaire comprit qu'il était effrayé.

— Et si les cartes des écluses se démagnétisaient elles aussi ? Dehors les Gentlemen du Rosaire connaissent cette particularité de tous les systèmes de verrouillage. Ils doivent savoir qu'au bout d'un laps de temps tous les systèmes, clés, cartes, codes refusent de fonctionner.

Reyès sursauta.

— Mais alors s'ils n'ont pas essayé de pénétrer plus tôt dans les dépendances, c'est qu'ils attendaient que le système se neutralise totalement ? Ils devaient rigoler à la pensée qu'ils nous coinceraient finalement.

— C'est possible, venez. Maintenant il faut s'en aller. Les baleines sont chargées à bloc et nous sommes psychologiquement prêts.

— Pas tout à fait. Il reste un gros ennui. Je pensais avoir le temps de le résoudre. Il faut qu'Oxelle embarque avec Jérémy pour driver Cinderella. Celle-ci s'est montrée rétive mais je suis certain que l'absence de la petite serait encore plus grave pour elle, et qu'elle s'obstinerait dans sa passivité agressive. Elle risque de refuser de quitter le bassin.

— Roxyane la convaincra. Elle possède une autorité certaine sur ses deux compagnes.

Depuis quelques jours ils avaient la confirmation de ce dont tous les dresseurs, vétérinaires, baleiniers se doutaient. Les baleines communiquaient entre elles par ultrasons et peut-être même par télépathie. Roxyane passait de longues heures à exhorter, rassurer celles qu'elle appelait ses sœurs, parce qu'elles appartenaient toutes les trois à la même espèce de cétacés, les Solinas. Alborne n'en avait jamais entendu parler et le mot Sonna lui était inconnu. Roxyane lui

avait expliqué que c'était la traduction, dans la langue véhiculaire, du terme usité par les baleines elles-mêmes pour s'identifier. C'était en somme un code unique qui avait des milliers d'années d'existence.

— Vous vous chargerez de Kalina, Arémyste. Moi de Roxyane mais nous pourrons permuer. Livie profitera également des étapes pour passer de l'une à l'autre. Mais pour le départ c'est elle qui sera dans l'habacle de l'Ancêtre. Moi, je vais plonger pour accéder au guichet de l'écluse. Nous devons en choisir une. Celle que j'ai refermée l'autre jour, je la connais.

— Vous n'avez pas de laser puissant pour ménager un passage dans le plafond de glace.

— J'ai mon laser de poing. Au besoin j'en prendrai deux avec les recharges.

— Je crains que ce ne soit juste. Il faut que j'aïlle avec vous.

— Non, ce serait démoralisant. Livie peut supporter notre double absence mais pas Oxelle ni Jérémy. Ils sont tous les deux anxieux, terrorisés à la pensée qu'ils doivent guider Cinderella dans les différents tunnels, et pour finir dans celui qui conduit sous l'océan. Et ce n'est pas la seule cause de leur inquiétude. Nous ignorons par exemple si l'étanchéité de nos habitacles est bonne, si leur résistance à la pression l'est aussi.

— Les baleines ne vont pas plonger trop profondément.

— Mais pour nager sous la banquise elles seront à moins deux cents mètres au moins. Un cockpit soumis à cette pression-là peut littéralement exploser. Retournons au bassin. Nous devons être partis en moins d'une heure.

— Qu'allons-nous leur dire ? Que nous n'avons pu accéder aux lasers de glace ? Voilà qui ne va pas les rassurer.

— Nous leur devons la vérité. Je pense que ça les stimulera au contraire.

## CHAPITRE 27

Voyant que Cinderella renâclait à abandonner son bassin, Reyès donna par radio l'ordre à Arémyste de prendre la tête, espérant que la rétive finirait par suivre. Dans l'habitable de celle-ci, Jérémy et Oxelle paraissaient catastrophés, pour autant qu'ils puissent, Livie et lui, apercevoir leur expression.

— Je devrais les rejoindre, dit Livie.

— Il faudra quelqu'un avec Roxyane lorsque j'irai ouvrir les portes d'écluse.

Mais un événement terrifiant faillit tout compromettre, et finalement décida Cinderella à abandonner ces eaux familières où elle vivait depuis plus de trente ans.

Des différents couloirs parvenaient des bruits de moteur amplifiés par les voûtes.

— Des draisines, cria Arémyste. Les Panaméricoches nous tombent dessus au mauvais moment.

— Ils ne sont pas seuls, murmura Livie, en désignant le groupe des lads et des employés qui couraient droit sur eux armés d'outils, mais aussi de sabres qu'ils avaient dû trouver dans la salle d'escrime du club.

Roxyane décrocha vivement des quais, reculant vers la pleine eau du grand bassin. Les stalles réservées aux baleines étaient construites sur les rayons de ce cercle énorme. Le bruit des draisines s'amplifiait mais elles ne pouvaient rouler que dans trois tunnels sur six, les seuls équipés de rails.

Les lads couraient sur les jetées des bassins et menaçaient directement Cinderella, car chaque plan d'eau était rétréci à la sortie par un goulet assez étroit, système destiné à calmer l'ardeur des baleines quand elles se rendaient dans le cirque.

— Ils vont sauter sur son dos, haleta Livie. Jérémy ne pourra rien faire. Pourvu qu'ils ne fassent pas de mal à Oxelle.

Mais Roxyane veillait et d'un coup elle fonça vers le goulet d'étranglement où Cinderella était engagée. Elle pivota sur elle-même et l'arrière de son corps, le tiers environ, se dressa à l'oblique et sa queue énorme, un éventail de dix mètres de large gifla l'eau, soulevant

plus qu'une vague, une déferlante, un rouleau qui balaya la bande de lads. La plupart ne savaient pas nager, comme d'ailleurs bien des habitants de NOPIST qui répugnaient à tout contact avec l'eau autre que celle de leur douche ou de leur baignoire.

— Oh, magnifique ! sanglota Livie.

Cinderella se dégageait grâce à cette vague puissante et rattrapait Kalina qui venait de s'engager dans le labyrinthe de tunnels que connaissait bien son driver, l'électronicien.

— Les draisines ! dit simplement Livie, la tête tournée. Leurs tourelles pivotent. Je crois qu'elles visent l'entrée du tunnel répartiteur. Il faut passer avant que la masse de glace du péristyle ne s'écroule.

Reyès maudissait l'architecte qui près de cent ans plus tôt avait orné la bouche du répartiteur d'une sorte d'auvent tarabiscoté, soutenu par des colonnes de glace, le tout réfrigéré bien sûr, à cause de la chaleur dégagée par l'eau des bassins. Des sculptures taillées dans la masse de glace représentaient des baleines folâtrant joyeusement. Le tout pesant quelques centaines de tonnes qui pouvaient s'écrouler d'un coup malgré les ferrailles internes qui les soutenaient.

Un gros laser crépita, et son rayon passa un mètre au-dessus de l'habacle de Roxyane, pour s'enfoncer dans le tunnel répartiteur où venait de disparaître Cinderella. Livie hurla de désespoir.

— Non, lui cria Reyès, Cinderella était trop loin.

Un bloc de glace forma barrage car l'eau reflua soudain et souleva Roxyane de deux mètres. L'onde courut vers les quais et alla s'écraser sur la draine avancée, emperla d'eau le viseur. Les lads se débattaient toujours dans les bassins, certains appelant au secours, l'un d'eux paraissant déjà noyé, immobile sur le ventre.

— Nous ne passerons pas, gémit Livie qui, d'ordinaire, faisait preuve de plus de retenue.

Mais la pensée que sa fille s'éloignait et qu'elle serait bloquée dans ce bassin la bouleversait. Alborne se pencha vers l'interphone installé pour communiquer en plongée ou en cas de grands bruits :

— À vous de jouer, chère amie.

La baleine ne répondit pas mais soudain elle se catapulta à une vitesse phénoménale. Elle prit son élan, ses vessies gonflées à craquer d'hélium, vola au-dessus de l'eau pour franchir ce bloc de glace et cela durant plus de cinquante mètres. Reyès se dit que tous ces gens qui derrière eux leur voulaient du mal ne pouvaient qu'être émerveillés

par cette prouesse digne de figurer dans un numéro du cirque marin. Roxylene atterrit dans la profondeur du tunnel répartiteur. Et sortant peut-être de son ébahissement, ou bien ayant nettoyé son viseur de l'eau qui en déformait l'objectif, le laseriste tira trop tard et le fameux auvent s'écroula. Ses centaines de tonnes provoquèrent dans les deux sens un raz de marée qui balaya les bassins, souleva les baleines sagement résignées à rester, projeta la draine sur celle qui venait de la rejoindre. Le choc les fit dérailler et elles se renversèrent sur le côté.

Dans le tunnel la longue vague porta Roxylene, qui n'eut qu'à gouverner avec sa nageoire caudale pour retrouver ses deux compagnes, immobilisées par les portes d'écluse. Derrière elles tout un pan du tunnel écroulé leur laisserait largement le temps de passer.

## CHAPITRE 28

Dès que les portes de l'écluse s'ouvriraient, Reyès n'aurait plus qu'à se laisser porter par le flot montant pour rejoindre Roxyane et embarquer dans l'habitacle. Il estimait qu'il disposerait de quatre minutes au maximum avant que la ruée de l'océan n'oblige la vieille baleine à plonger. Il avait réussi avec son petit laser à creuser un siphon tout en haut des portes, à s'y glisser, à atteindre le guichet sous l'eau. Il présenta sa carte au hublot, commença à faire demi-tour puis soudain revint et de son laser détruisit l'appareil. Désormais l'écluse resterait ouverte et l'océan inonderait les bassins, les installations, les Panaméricains avec leurs foutues draisines laser. Les baleines dressées pourraient prendre le chemin de la liberté si elles n'étaient pas trop timorées. Il plongea pour se laisser porter par le violent courant, arriva juste au moment où Roxyane s'élevait rapidement vers le plafond du tunnel. L'eau fouettait le bas de l'habitacle lorsque Livie l'ouvrit pour qu'il bascule à l'intérieur. La trappe claqua et l'Ancêtre s'immergea aussitôt. Il avait failli échouer et avait regretté son geste absurde contre le guichet d'ouverture.

Il ôta son casque, ouvrit sa combinaison. Il faisait très chaud dans l'habitacle. Roxyane y diffusait sa propre chaleur, utilisant ce tube anatomique qu'elle avait fabriqué pour noyer son dresseur, Matolo Ross. Il savait qu'elle réfléchissait sur d'autres aménagements de confort pour ses amis humains, mais que son plus extraordinaire projet, dont il gardait encore le secret, révolutionnerait à jamais les relations entre les hommes et les cétacés.

Le couple avait tout juste assez de place. Lorsque l'un serait assis devant la console, l'autre pourrait s'allonger, du moins se recroqueviller sur le matelas étroit parmi l'entassement de nourriture, de matériel, d'objets personnels. Mais leurs compagnons dans les deux autres Solinas n'étaient pas mieux lotis.

— Kalina me communique que tout va bien, annonça Roxyane de sa voix désormais adoucie, amplifiée par le récepteur. Elle n'éprouve aucune difficulté à rester ainsi en plongée.

— Et à bord de Cinderella, s'enquit nerveusement Livie, est-ce que tout se déroule bien ?

— Tout est parfait. Oxelle chante même une chanson.



— C'est bien vrai ?

La redécouverte des communications radio était assez récente mais on ne savait pas encore faire voyager les ondes sous l'eau. Arémyste avait promis de bricoler un appareil aux ultrasons mais n'avait pas eu le temps de s'y mettre. Ils devraient donc se fier entièrement aux échanges télépathiques entre les baleines. Livie savait qu'elles ne chercheraient pas à dissimuler la vérité si quelque chose tournait mal, mais n'avait pu s'empêcher d'insister.

— Excusez-moi, fit-elle, confuse, mais je n'ai pas pu me retenir. Je ne me sépare jamais de ma fille depuis la mort de son père.

— Oxelle chante et Jérémy s'est allongé pour dormir un brin, c'est lui qui dit ainsi. C'est quoi un brin ?

— Ça veut dire un peu, précisa Reyès. Mais en général cela dissimule en partie la réalité. Si je vous dis que nous sommes un brin serrés dans cet habitacle, vous comprendrez que je suis bien en dessous de la réalité.

— Je repère une poche d'air sous la banquise, à quinze milles environ. Nous pourrions l'atteindre d'ici une vingtaine de minutes mais il est inutile de nous fatiguer. Nous avons des réserves suffisantes pour tenir plus d'une demi-heure.

Ils avaient imaginé d'installer un radar, un asdic sur le cockpit de Roxiane, mais n'avaient pu se procurer ces instruments de navigation, et de ce fait se trouvaient complètement dépendants des animaux.

— Cinderella signale qu'il y a une poche beaucoup plus proche mais plus petite. Nous pourrions y renouveler notre oxygène. Je commence d'ailleurs à la repérer.

Reyès ne savait qu'une chose sur cette prescience que possédaient les baleines de certaines choses lointaines. Elles n'apparaissaient pas en images parfaites mais plutôt en schémas incompréhensibles que les animaux devaient décoder.

Les trois Solinas, puisqu'elles se dénommaient ainsi elles-mêmes, savaient que ces poches d'air étaient le plus souvent dangereusement fréquentées par des prédateurs de toutes sortes, depuis les murènes géantes jusqu'aux orques sans oublier les léopards de mer, ces phoques carnassiers que l'on trouvait un peu partout, alors que les orques choisissaient les grands puits de la banquise. Ce que l'on appelait les trous, où les baleines, les phoques pouvaient nager en surface et se nourrir, étaient alimentés par des puits verticaux qui pouvaient atteindre trois cents mètres pour déboucher sous le ciel croûteux de la planète. Ils se creusaient juste en dessous des dépressions de la couche de glace que l'océan emplissait, formant des

lacs de plus ou moins grande superficie. Certains atteignaient mille kilomètres carrés, quelques-uns le double, un seul vers le sud, cinquante mille mètres carrés. Une véritable mer intérieure. Du temps où les traîneaux à chiens étaient un moyen de se déplacer librement, quelques aventuriers l'avaient signalée mais avec les restrictions de circulation, l'interdiction des traîneaux, à de rares exceptions près, cette mer en pleine banquise du Pacifique était plus une légende qu'un endroit nettement situé.

Pour des baleines domestiquées, n'ayant jamais, sauf Cinderella, vécu en pleine nature, leur sens de l'orientation restait intact et elles atteignirent la petite poche d'air sans la moindre erreur de navigation. Elles purent reprendre leur souffle dans un espace assez restreint où elles étaient comme des sardines en boîte, dit Livie. Mais personne ne savait ce qu'étaient des sardines en boîte, sauf elle qui en avait vu la reproduction dans un vieux catalogue de produits alimentaires imprimé en 2006. À une époque, avant la mort de son mari, elle collectionnait ce genre de papiers anciens mais avait ensuite abandonné.

— Kalina a quelques ennuis respiratoires, annonça Roxylene. Elle n'a pas l'habitude de respirer un air aussi pur. Celui de ces poches sous la banquise est moins pollué que celui du baleinarium et de ses bassins internes. Depuis le début des événements les pulseurs d'oxygène fonctionnaient très mal. Nous devons séjourner ici plus longtemps que prévu, pour lui permettre de reprendre non seulement ses forces mais le courage de poursuivre.

— Le volume d'air respirable ira en diminuant, dit Reyès. À combien se trouve l'autre poche beaucoup plus importante ?

— Une demi-heure de navigation. Mais je détecte des présences suspectes. De grosses silhouettes qui pourraient être des orques. En général ils évitent d'attaquer dans ces endroits-là de crainte de n'être blessés et de ne pouvoir en sortir.

Rapidement, elle et Cinderella convinrent d'assister Kalina lorsqu'elles reprendraient la navigation. Toutes pensaient et utilisaient le mot navigation et non le verbe nager. Pour ce faire elles encadrèrent leur sœur et se rapprochèrent encore, si bien que Kalina se trouva soutenue par les deux immenses corps. Elle économiserait son souffle, le temps d'atteindre l'autre poche, régulariserait ses rythmes respiratoire et cardiaque.

Il y avait effectivement un orque dans cette poche d'air qui s'étirait sur des kilomètres, mais un quart de l'espace était seulement accessible, le reste étant encombré d'énormes stalactites. Un orque monstrueux mais en train d'agoniser, qui perdait son sang en

abondance. Il ne se débattait plus mais avait dû le faire des jours durant car une plaie béante tranchait à vif la moitié de sa masse, à hauteur du cœur. À l'aide d'une paire de jumelles Reyès découvrit la raison de cette blessure. L'animal avait été éperonné par une stalagmite montant du fond de cette cavité, tranchante comme un sabre de dix mètres de haut, du moins dans sa partie apparente à l'air libre.

— La poche se prolonge par le bas en une sorte de tunnel, très encombré d'éperons de glace comme celui qui l'a embroché. Il n'aurait jamais dû s'y aventurer. Il aurait dû reculer au lieu de s'obstiner.

Il déplaça son objectif et découvrit la raison de cet acharnement. Une mère phoque et son petit s'étaient réfugiés dans le fond de la grotte sous banquise. Le mastodonte leur en barrait la sortie. Le couple attendit sa mort pour s'échapper en plongeant sous lui.

Oxelle put sortir sur le dos de Cinderella, et lorsque Roxylene se fut approchée elle passa sur elle, en s'agrippant aux coquillages parfois énormes qui parasitaient la peau de ces animaux. Même dans les bassins ils parvenaient à s'incruster et, si l'on n'y veillait pas, il fallait une véritable opération chirurgicale pour les ôter. Le dresseur Matolo, se souvenant Reyès, ne voulait pas qu'on nettoie la carapace de Roxylene de ces envahisseurs, disant qu'ainsi elle serait telle qu'on aurait pu la voir dans les lacs de banquise. Mais ces coquillages, souvent aussi des balanes ou crustacés, provoquaient des démangeaisons insoutenables, et c'est en donnant un calmant à l'Ancêtre que Reyès était devenu son ami.

Livie et sa fille qui venait donc de la rejoindre discutaient, assises à l'extérieur, Jérémy dégourdissait ses jambes en allant et venant sur le dos glissant de Cinderella, chacun craignant qu'il ne tombe à l'eau. Arémyste s'activait sur la console de Kalina.

— Kalina n'est pas en état de poursuivre, murmura discrètement Roxylene à Reyès, et à nous trois nous ne parvenons pas à détecter une autre poche d'air suffisamment proche. La seule que nous soupçonnons serait à près d'une heure, et même avec ma capacité pulmonaire plus grande que celle des deux autres je ne pense pas pouvoir l'atteindre. Les baleines sauvages ont une telle accoutumance qu'elles restent en plongée jusqu'à trois heures. Ce n'est pas notre cas. Peut-être que d'ici quelque temps nous ferons des progrès mais pour l'instant c'est ainsi.

— Serions-nous coincés dans cette poche ? s'inquiéta Reyès en contemplant avec angoisse l'orque agonisant.

— Il nous faut trouver un creux fragilisant quelque part cette banquise, creux qui tel un puits remonterait sans y déboucher vers la

surface. En plongeant à quatre cents, cinq cents mètres et en me laissant remonter d'un seul coup, je peux perforer dix mètres d'épaisseur de glace et émerger sur la banquise. Toutes les baleines le font.

— Vous, vous ne l'avez jamais fait, dit-il.

— Je dois tenter le coup. Une fois sur la banquise nous ramperons à notre rythme vers le prochain lac. Certains sont alimentés par des puits si étroits que seuls les pingouins ou les manchots les fréquentent.

Depuis combien de temps les baleines se déplaçaient-elles en rampant sur les banquises ? Cette simple question bouleversait le calcul officiel du temps, et pour de multiples raisons il était interdit de critiquer ou de remettre en question le calendrier établi. NOPIST avait maintenu cet oukase.

— Chercher ces points faibles de la banquise exigera du temps.

— Dans vos instruments ne disposez-vous pas d'un Kern, du nom de l'inventeur, un appareil qui sert à mesurer l'épaisseur de la banquise depuis la surface, mais qui peut s'inverser ?

— Oui, dit-il, surpris qu'elle connaisse cet appareil, mais il doit utiliser une balise quelconque sur la surface de cette banquise.

— Des rails par exemple ?

Surpris, il répondit qu'effectivement c'était une balise excellente. Que savait donc Roxyane sur l'organisation ferroviaire de la planète ?

— N'y a-t-il pas un réseau à l'ouest ? reprit-elle.

— Tout juste une ligne car on n'a jamais exploité la banquise au-delà de NOPIST comme il aurait fallu. Une simple ligne reliant les stations de chasse et de pêche.

— Votre calculateur pourrait la situer, indiquer à quel aplomb elle se trouve et nous pourrions évaluer l'épaisseur de la glace en différents points.

— C'est une opération très risquée, fit-il, perplexe. Avec de faibles chances de réussite.

## CHAPITRE 29

Ils ne trouvèrent qu'à la fin du deuxième jour de recherches. Une profonde crevasse inversée où l'océan remontait à moins de douze mètres de la surface de la banquise. Laissant Cinderella et Kalina dans la poche d'air ils patrouillaient systématiquement selon un itinéraire précis, explorant chaque carré dessiné sur écran avec pour chacun ses coordonnées.

— Douze mètres c'est trop, fit Livie.

Roxyane leur expliqua que dans ces zones de faible épaisseur de glace, celle-ci, au lieu de se durcir, devenait encore plus fragile, se mitant de bulles d'air nombreuses. Reyès se souvint d'avoir entendu parler de ce phénomène.

— En fait, il s'agit le plus souvent d'un trou qui s'est bouché peu à peu sous l'action de froids intenses mais irréguliers, nuisibles à l'homogénéité de ce pont de glace.

— Mais comment pouvez-vous savoir cela ? s'exclama Livie.

— Eh bien, s'amusa Roxylene, vous disposez bien d'archives familiales ou collectives ? Moi de même. Nous avons une mémoire native déjà bien remplie par les acquis de nos parents et de nos ancêtres. C'est ainsi que nous nous souvenons de tout ce qui est utile à notre longue vie.

— Mais alors pourquoi n'avez-vous pas le souvenir des poches d'air et des lacs de banquise ainsi que des puits accessibles ?

— Parce que je me fais vieille et que certains souvenirs se sont dissous. On pourrait peut-être les réveiller à l'aide de molécules, encore faut-il savoir lesquelles. Mais je sais que ces ponts de glace sont poreux et que mes ancêtres ont souvent jailli du fond de l'océan pour les pulvériser.

— Vous souvenez-vous, fit Reyès après avoir hésité, si vos parents rampaient sur la banquise ?

— Aussi loin que je peux fouiller dans ces mémoires, je peux vous assurer que nous rampons ainsi depuis plus de dix générations de baleines.

— Mon Dieu ! murmura Livie. C'est impossible. La Grande Panique ne peut être aussi lointaine.

Reyès frissonna, ayant conscience d'avoir commis un sacrilège effroyable vis-à-vis d'une interdiction formelle édictée depuis longtemps. Il regrettait d'avoir posé cette question et la vue du visage décomposé de Livie accroissait son sentiment de culpabilité.

— Je peux vous dire, commença Roxylene, qu'une de mes ancêtres...

— Non, fit-il, nous avons d'autres préoccupations, d'autres urgences.

— Je comprends, fit Roxylene avec une sorte de tendresse. Je vais donc effectuer cette remontée brutale en ce point déterminé. Vous m'attendrez ici, avec vos amis, votre enfant.

— Mais je vous accompagne, s'écria Alborne, je ne vous laisserai pas accomplir cette folie seule.

— L'habitable peut exploser et si vous êtes avec moi je me sentira moins libre, tenue à plus de prudence, donc je ne donnerais pas ma pleine puissance. Au lieu de descendre à cinq cents mètres je me limiterais à trois cents et je n'aurais pas assez d'impact pour surgir sur la banquise.

— J'enfilerais mon casque de plongée, je serai prêt à toutes les éventualités. Si jamais vous vous heurtiez à une glace trop solidifiée, sans bulles d'air, vous seriez assommée pour le compte et j'ai avec moi de quoi vous faire reprendre conscience. Livie restera avec sa fille et les autres, mais nous accomplirons ensemble cette tentative.

— L'habitable a-t-il été étalonné pour ces pressions que l'on subira à moins cinq cents mètres ?

— Nous ne les avons pas testés faute de temps. Jusqu'ici ils ont tenu mais je pense que celui-là résistera.

Livie la première flaira l'odeur de putréfaction et annonça que l'orque était mort. D'ailleurs la mère phoque et son petit avaient disparu.

La descente jusqu'au moins cinq cents s'effectua selon une spirale impressionnante. Attaché à son siège de console Alborne plongea dans la nuit profonde de l'océan et l'épouvante s'empara de lui. Des phosphorescences éclataient autour d'eux, se prolongeaient parfois, longues traînées lumineuses, avant de s'éteindre. Plus tard Roxylene lui dit avoir frôlé d'immenses calmars, des poissons étranges, des êtres difficilement identifiables. Mais l'altimètre de Reyès indiquait moins quatre cent quatre-vingt-treize mètres lorsque Roxylene se stabilisa à l'horizontale. Elle ne lui parlait plus de crainte de gaspiller l'air de ses poumons. Cet air qui allait lui permettre de remonter telle une bombe

et de fracasser douze mètres de banquise. Il ne croyait pas cet exploit possible, et même si l'habitable était pressurisé grâce à Roxyane, la tête lui tournait et il avait l'impression que ses yeux allaient jaillir de leur orbite.

Sans prévenir Roxyane bondit vers le haut, juste au moment où Reyès enregistrerait une petite fuite d'eau à la base de l'habitable. Il estima le temps de la remontée à une minute, alors qu'en réalité elle ne prit que vingt secondes. Le choc fut moins impressionnant que prévu et un éblouissement l'environna. Il crut que ses yeux lui jouaient un tour avant qu'il ne s'évanouisse. Lorsqu'il reprit ses esprits, Roxyane l'interpellait avec inquiétude.

— Tout va bien, dit-il.

Il aperçut la fêlure dans l'arrondi haut de l'habitable. Pas une fente pour l'instant mais cette fêlure qui leur interdirait toute plongée tant qu'ils ne l'auraient pas colmatée.

— Les rails sont à dix mètres, lui dit Roxyane.

Il réalisa seulement qu'ils étaient sur la banquise, qu'il dominait celle-ci du haut des vingt mètres de Roxyane, et qu'effectivement une misérable petite ligne à double voie se tortillait jusqu'à l'horizon tout proche. Dire que ce jour médiocre l'avait ébloui tout d'abord !

— Nous avons réussi, fit-il, ébahi.

— C'était vraiment une glace poreuse et je comprends pourquoi les rails font ces étranges détours. Les ingénieurs avaient détecté ici une zone fragile et dangereuse. Elle n'aurait même pas supporté le poids d'un homme. Ce n'était pas très audacieux dans le fond.

N'en revenant toujours pas, Alborne regardait les débris de ce pont de glace qui recouvraient le museau de Roxyane, s'éparpillaient sur la glace formant une bordure assez haute au nouveau puits. Roxyane, sous l'effet de la pression, n'avait pas eu besoin de hisser ses trois cent vingt tonnes qui s'étaient retrouvées d'un coup sur la banquise, provoquant un plus grand effondrement de celle-ci. Si bien que le puits était désormais très large mais difficilement accessible.

— Aucune des deux Solinas ne pourra se hisser jusqu'à nous.

— Elles vont plonger à cent mètres environ et cela suffira pour jaillir et retomber sur la glace.

— Au risque de se casser quelque chose.

— Nous avons toutes d'épais matelas de graisse sur le ventre, fit-elle en riant très fort.

Elle riait. Elle égrenait des petits sons comiques, des sortes de

grelots, ce qu'elle n'avait pas fait jusqu'à présent malgré l'expression « rire comme une baleine ».

— Maintenant, dit-elle, je vais appeler mes sœurs et je vous demande le silence.

Elle les orienta, les conduisit à l'aplomb du nouveau puits, leur fit vérifier leur verticale à plusieurs reprises. Et une heure plus tard Kalina jaillissait du trou avec juste l'élan nécessaire, évitant ainsi de retomber lourdement sur la banquise. Roxyane lui fit rapidement évacuer les abords du puits et ils attendirent Cinderella. À bord de Kalina, Arémyste sortit de l'habitacle, fit signe que tout allait bien.

Le temps passait et Cinderella restait sous la banquise. Roxyane, malgré sa maîtrise commença de s'inquiéter et manifesta son impatience en petites plaintes mal inarticulées, juste comme sa sœur surgissait du puits. Tassés dans l'habitacle, engoncés dans leurs combinaisons et casque de plongée, Livie, Oxelle et Jérémy restèrent quelques minutes pétrifiés. Ce fut le mouvement de reptation de la Solina qui les réveilla.

— Un calmar a essayé de saisir Cinderella, expliqua sereinement Roxyane. Elle doit porter les traces de ses ventouses. C'était prévisible. Lorsque nous-mêmes avons plongé j'ai compris que nous descendions dans une fosse où ils grouillaient. Nous aurions pu ne jamais remonter. Je ne pensais pas que pour les deux autres le danger serait aussi proche puisqu'elles ne descendaient qu'à cent mètres.

Jérémy déroulait une échelle étroite sur le flanc de Cinderella et les deux femmes en descendirent, puis le vieux lad suivit et alla montrer sur le flanc les énormes fleurs rouges qui se boursouflaient de plus en plus. Certaines avaient un mètre de diamètre.

Tous se retrouvèrent sur la banquise où soufflait un vent de quatre-vingts kilomètres-heure. Il allait certainement forcer mais Alborne s'inquiétait pour Cinderella qui commençait à souffrir de cette attaque de calmar. La succion des ventouses de l'animal avait été si puissante que le sang, jaillissant des veines et des artères, avait taché la peau épaisse. Le plus urgent était de s'assurer que la Solina ne souffrait d'aucune hémorragie artérielle interne.

Il fallut déménager l'habitacle de Roxyane pour récupérer les appareils médicaux. Le vent qui prenait de la puissance n'arrangeait pas les choses, et pour faciliter l'auscultation les baleines se placèrent en un triangle abrité à l'intérieur duquel Reyès pouvait travailler. Il utilisait surtout l'échographie, surveillant l'écran, appliquant l'émetteur à chaque ventouse sans exception.

— Jusqu'ici seules les veines proches de la surface de la peau ont



éclaté. Les hématomes seront de plus en plus prononcés et dans quelques jours Cinderella changera de couleur. Ce sera une baleine bleue et non blanche.

La Solina avait une tension très faible et il lui fit absorber de grosses quantités d'analeptiques et aussi du saccharose pour lutter contre son hypothermie.

— Tout ira bien mais je veillerai à son bord cette nuit.

Le jour baissait rapidement comme toujours. Il se levait avec une paresse extrême, donnait chaque matin l'impression qu'il ne se déciderait pas, mais le soir il avait une grande hâte d'en finir, comme honteux d'être aussi lamentable, sans éclat, purulent.

Vers vingt-trois heures Livie le rejoignit. Elle lui fit du véritable café dont ils avaient chipé des paquets dans le Club des Actionnaires. Ce café cultivé sous serre atteignait des prix considérables, une seule tasse représentant le salaire journalier d'un contremaître bien payé.

— C'était de la folie, dit-elle. Roxyane est extraordinaire, certes, mais elle sait que tu l'es aussi et que tu es prêt à collaborer avec elle dans n'importe quelle circonstance. Seulement nous avons tous eu très peur pour vous, et moi plus que les trois autres.

## CHAPITRE 30

Cinderella se révéla meilleure sur la banquise qu'en plongée. Dans cette lente pérégrination vers le nord-est elle était toujours en tête, avec parfois plusieurs milles d'avance sur les deux autres Solinas. Roxyane était celle que cette reptation fatiguait le plus, vu son poids et son âge.

Il fut un jour décidé qu'elle plongerait dans le prochain puits pour parcourir sous la glace la distance jusqu'au prochain trou d'eau. Si Reyès et Arémyste se montraient impuissants à repérer les poches d'air sous la banquise, par contre pour ces fameux lacs ils disposaient d'une carte assez précise et pouvaient établir le meilleur itinéraire. La première fois où l'Ancêtre fut prête à plonger pour naviguer en profondeur dans des conditions tout de même aléatoires, Reyès craignant que Livie ne supporte pas d'être séparée d'Oxelle, séparation qui pouvait se terminer par un drame si Roxyane s'égarait, dit qu'il resterait seul à bord.

— Tu n'auras qu'à embarquer avec ta fille et Jérémy. Le voyage terrestre est moins confortable que la navigation sous-marine mais il est plus sûr.

— J'ai choisi de t'accompagner à bord de Roxyane, dit-elle tranquillement. C'était une décision réfléchie sur laquelle je ne reviendrai pas. Je ne veux pas que tu restes seul.

L'objectif prévu était un lac de chasse à la baleine non répertorié sur la nomenclature officielle. Une station baleinière privée, appartenant à une société anonyme formée par divers actionnaires. Des investisseurs de NOPIST savaient que l'huile de baleine et celle de phoque pouvaient rapporter gros lorsqu'on découvrait un lac riche en krill. Même la ligne de chemin de fer à une seule voie y conduisant était privée, ayant donc été construite par ces particuliers. Cette station se trouvait à une grande distance mais sur son chemin on trouvait deux autres petits lacs, officiels ceux-là, où Roxyane pourrait remonter respirer. Il était possible qu'en chemin elle détecte des poches d'air importantes comme il pouvait arriver qu'elle n'en repère aucune.

De la sorte l'Ancêtre effectuerait près de cent kilomètres avec plus de rapidité et moins de fatigue. Ses deux compagnes parcourraient la distance en deux jours, et elle les attendrait en se reposant dans cette

whaling station Omnium Oil Limited, OOL, tel était son indicatif.

Une fois en plongée, Reyès et Livie apprirent que Roxyane pouvait programmer à l'avance son sens de l'orientation, que la position exacte de OOL, ses coordonnées géographiques étaient enregistrées dans une partie de son cerveau. Ils comprirent que pour ce faire l'Ancêtre et les Solinas utilisaient l'axe de la rotation terrestre et l'angle formé avec une verticale idéale, sans cependant pouvoir expliquer totalement cette fonction, mais qu'un ordinateur pourrait un jour élucider.

Ils eurent la chance de trouver de nombreuses poches d'air, des voûtes superbes si bien que Roxyane jugea inutile de remonter le long des puits étroits débouchant sur des lacs minuscules, préférant aller directement vers Omnium Oil Limited. Reyès garda pour lui la vague inquiétude que lui inspirait cette escale future.

Lorsqu'elle remonta l'immense puits de OOL, si large qu'elle pouvait le faire en spirales successives, le crépuscule bref planait déjà sur la banquise en traînées déprimantes. On n'avait jamais rien à espérer de cette lumière que filtraient les strates de poussières lunaires. Du matin neuf heures au soir quatre heures, ni son lever ni son coucher n'étaient source de joie. Roxyane émergea avec une grande lenteur, prudente, redoutant d'attirer l'attention des chasseurs. Elle évita le bouillonnement habituel à la surface, observa des paliers assez longs. Reyès et Livie aperçurent les wagons d'habitation éclairés, le pont transbordeur qui permettait de soulever les animaux morts pour les conduire jusqu'à l'abattoir où ils seraient dépecés. La fonderie était un peu à l'écart, toujours sur rails. De sa haute cheminée bavait une vapeur grasse qui se rabattait aussitôt sur la glace à cause du vent. Tout autour de l'huilerie le sol devait être extrêmement glissant. L'odeur en était toujours aussi désagréable, quelle que soit la modernité de l'installation.

Tout comme Roxyane, les deux humains se sentaient mal à l'aise, menacés, mais ne se confiaient pas leur sentiment. La station fonctionnait malgré les événements et continuait de produire de l'huile. Tous les wagons-citernes alignés derrière la centrale devaient être pleins à ras bord. Mais que faisait-on de l'huile que plus personne n'achetait désormais ?

— Dès que Kalina et Cinderella seront à portée je les mettrai en garde contre cette station, avoua Roxyane. Elle ne me plaît pas du tout sans que je me l'explique.

Elle resta donc à fleur d'eau mais put filtrer d'énormes quantités de krill, l'endroit étant très riche en minuscules crevettes. Dès que la nuit fut totale des projecteurs éclatèrent en éblouissantes illuminations, et

à l'aide de ses jumelles Reyès découvrit l'explication du mystère.

— Là-bas je vois une centaine de wagons-citernes et une loco militaire à moteur nucléaire. Une loco panaméricaine. Non seulement les continentaux occupent NOPIST mais ils sont arrivés jusqu'ici. Leurs besoins en huile sont certainement énormes. La chasse doit être ici intensive. Prévenez vos sœurs. Il faudra qu'elles modifient leur trajectoire, se dirigent droit vers le petit lac mentionné sous le nom de Lake Barr-68. Je viens de relever l'existence de cette étendue d'eau sur ma carte. Pas très grande mais inexploitée.

— Attention, dit Livie, tu sais ce que signifie barr ? Barren, c'est-à-dire stérile. Kalina et Cinderella ne trouveront pas de krill là-bas. Le lac ne communique pas avec l'océan.

Reyès n'en découvrait aucun autre à proximité où les deux baleines pourraient faire étape.

— Il faut donc qu'elles arrivent ici mais de nuit, s'immergent en partie pour passer inaperçues. Lorsque nous sommes arrivés il n'y avait aucune autre baleine et les chasseurs doivent guetter l'apparition d'une proie, sinon la fonderie devrait cesser de fonctionner, ce qui est toujours très grave, même momentanément.

Les Solinas arrivèrent vers minuit, s'immergèrent en silence mais ce que redoutait Reyès arriva. Une sirène beugla affreusement tandis qu'une rangée de projecteurs en cercle autour du lac s'éclairaient.

— Cinq cents tonnes plongeant dans l'eau provoquent une élévation du niveau. Même imperceptible sur une si grande étendue elle est enregistrée par des détecteurs. Les chasseurs savent qu'il y a des baleines ici. Nous-mêmes avons dû les alerter mais ils ont préféré attendre.

Tous les équipages en alerte surveillaient la rive nord du lac mais aucun chasseur n'apparaissait. Reyès pensait qu'une société aussi bien organisée ne devait pas procéder à l'abattage habituel avec fusils ou lance-harpons. Redoutant un système ultraperfectionné et indétectable, il étudia les rives de glace et repéra ces sortes de boîtes disposées à intervalles réguliers.

— La fonderie a l'air de s'emballer, murmura Livie. Pourtant elle n'a pour l'instant pas de lard de baleine à fondre ?

— Elle fonctionne dans l'autre sens, utilise l'huile déjà obtenue pour relancer ses générateurs électriques. Donc ils ont un grand besoin d'énergie mais pour en faire quoi ?

Il réagit soudain, comprenant tout.

— Ils utilisent l'électricité pour la chasse. Ces boîtes noires sont le

départ d'électrodes régulièrement placées au fond du lac. Le courant neutralise les baleines, sans les tuer. Ensuite ils peuvent les abattre sans endommager l'animal. En plongée et vite !

Pour les deux dernières arrivées cet effort à fournir risquait d'être catastrophique, mais elles obéirent et Roxyane attendit qu'elles commencent la descente dans le puits pour entamer elle aussi sa fuite.

— Leur seule chance c'est de retourner vers le sud-est, vers la dernière poche d'air où nous avons fait escale. À un quart d'heure d'ici.

## CHAPITRE 31

Pendant plusieurs jours leur situation fut telle que le désespoir commençait de les gagner. Tous les puits d'accès à des lacs de banquise étaient trop éloignés pour que les Solinas prennent le risque de vouloir les atteindre en utilisant les relais de poches d'air éventuelles. Celles où les trois baleines survivaient étaient peu fournies en krill et leur organisme s'affaiblissait lentement.

Une nuit, tandis que Livie dormait, Roxyane parla. Reyès venait de constater que l'air fourni par l'Ancêtre n'était plus aussi pur. Le CO<sub>2</sub> le polluait.

— Reyès, nous allons nager une dernière fois vers le puits de ce lac tenu par OOL, et vous remonterez à la surface avec vos tenues de plongée, serez accueillis par les baleiniers, trouverez une explication à leur fournir. Nous, nous tenterons de rallier un lac qui nous soit favorable.

— Je ne peux décider pour les autres, dit le vétérinaire, mais je suis prêt à tenter l'aventure avec vous trois.

— Ce serait stupide et inutile.

En fin de nuit, alors qu'il sommeillait assis devant la console, le front sur celle-ci, ce rêve vint le hanter. Pas vraiment un rêve, plutôt une rêvasserie qui s'ornait d'invéraisemblances. Il s'imaginait qu'au-dessus de la poche d'air la banquise n'avait qu'une faible épaisseur, et que même elle s'incurvait en une dépression profonde ne demandant qu'à se laisser remplir par l'océan. Dans un état proche du somnambulisme il sortit de l'habitable, regarda au-dessus de lui, alla chercher une torche électrique. Le plafond se trouvait à quinze mètres. Même s'il s'effondrait l'eau ne monterait pas pour autant à l'air libre, le niveau de l'océan étant ici étale. Sa lampe balaya la tombée de glace sur le côté gauche, une verticale de glace que la lumière bleulait légèrement. Il vit s'y agiter quelque chose, frotta le verre grossissant de sa torche, pensant qu'une tache se projetait agrandie sur cette paroi.

Il alla chercher ses jumelles et cette fois n'eut aucun doute. Deux ombres se mouvaient derrière la paroi bleutée. Roxyane se réveilla et comprit qu'il était au-dehors. Il se glissa dans l'habitable, lui expliqua les raisons de sa stupeur. Elle pivota pour regarder à son tour.

— Deux phoques, dit-elle. Prisonniers de la glace.

— Ils remuent, on dirait qu'ils s'amusent.

La paroi à cet endroit plongeait profondément dans l'océan. Il enfila sa combinaison, son casque de plongée.

— Je vais aux nouvelles.

— Et si la glace descend à plus de trente mètres ?

Il verrait bien. Il plongea avec un projecteur et commença de descendre. Ce fut vers moins quinze mètres qu'il aperçut la grotte. Suffisante pour des phoques mais pas pour les baleines. Il s'y glissa et soudain se retrouva au sein d'une colonie grouillante de phoques. Il remonta jusqu'à la surface d'une excavation en entonnoir qui, au niveau de la banquise, devait avoir plusieurs centaines de mètres de diamètre. Le niveau de l'océan restait à quarante mètres en dessous. Le krill y abondait en masses compactes.

Deux heures plus tard, en compagnie d'Arémyste ils disposaient des charges explosives pour faire sauter cet éperon creux, l'électronicien le baptisait de canine cariée. Plusieurs dizaines de phoques déchiquetés par l'explosion remontèrent à la surface de l'entonnoir, mais les baleines purent chacune à leur tour s'introduire dans la brèche, pour respirer un air pur et engloutir des kilos de krill. Du coup l'air de la poche pouvait aussi se régénérer et les minuscules crevettes apparurent également dans cet endroit.

Le même jour Reyès escalada l'excavation avec un équipement spécial, déroula une longue échelle pour que les autres puissent venir respirer à la surface et partit en expédition. Il traînait derrière lui un pyromètre bricolé, étalonné pour lui signaler les remontées brusques de température au sol. Tout écart de plus de dix degrés signalerait une poche d'air sous la banquise. Lorsque avant la nuit il trouva le Cancer Network il avait repéré quatre poches certaines, quatre autres éventuelles. La fameuse ligne d'accès à la GOS, la Ghost Orca Station se trouvait à l'est. Il dormit dans sa combinaison isotherme par une température assez basse, pour économiser ses batteries.

En deux journées de marche le long du réseau il découvrit STY-11, une station abandonnée sous igloo gigantesque en partie effondré, et une demi-journée plus tard, l'embranchement de la Ghost Orca Station. L'aiguillage en était démonté mais la ligne s'enfonçait vers le nord-est selon un angle qu'il mesura avec soin. Puis à l'aide de son pistolet laser il fora la banquise, faisant tourner le rayon pour obtenir un trou de diamètre suffisant, car ensuite il attacha son laser à une corde pour le faire descendre plus bas. Deux fois il remplaça les recharges. Finalement il perfora trente-trois mètres de banquise avant

d'atteindre l'océan. Il remonta le laser, versa dans le trou un colorant phosphorescent rouge, espérant que la tache persisterait assez longtemps.

Le retour fut extrêmement pénible, il grelottait de froid pour économiser ses batteries, mais il marcha sans s'arrêter, même la nuit, se nourrissant de produits super énergétiques. Il parcourut les derniers kilomètres à quatre pattes, peut-être même en rampant mais ne s'en souvint jamais vraiment. Il repéra le fameux puits à large embouchure grâce à la chaleur de l'océan qui, dans ce froid intense, se vaporisait en traînées languides. Il pleura lorsqu'il les aperçut mais son courage et ses forces l'abandonnèrent à plusieurs reprises, si proche du but. Il devait encore descendre le long de cette échelle en alu large de vingt-cinq centimètres. Ce fut une épreuve infernale. Il finit par lâcher prise, bascula la tête en avant, tomba dans le puits parmi les phoques vivants et les débris de ceux qu'avait déchiquetés l'explosion. Il flotta sur l'eau à six degrés, finit par sortir de sa torpeur, se souvint qu'au départ il avait déposé son casque de plongée sur une corniche, désespéra de le retrouver, croyant qu'il était tombé dans le puits. Il finit par mettre la main dessus, plongea deux fois avant de retrouver le passage parmi les phoques de plus en plus nombreux à se disputer des harengs. Lorsqu'il remonta de l'autre côté, il crut ne jamais pouvoir alerter ses amis, mais par hasard Arémyste le vit et se précipita. Lorsqu'il fut dans l'habitable de Roxyane il sortit son carnet où il avait noté les coordonnées des poches d'air, expliqua que l'embranchement ferroviaire vers OOL serait matérialisé par une phosphorescence rouge, donna quelques vagues explications supplémentaires avant de sombrer dans une totale inconscience. Livie le déshabilla, le réchauffa avec une couverture autochauffante. Il ne sentit pas les piqûres qu'elle lui fit pour soutenir son cœur et redynamiser son organisme. Les trois autres, assis sur le dos de Roxyane, observaient un silence angoissé. Ils le veillèrent à tour de rôle toute la nuit, craignant que sa faiblesse extrême ne lui fût fatale, mais son cœur reprit bientôt un rythme plus normal.

Lorsqu'il se réveilla le léger roulis le trompa. Il crut qu'ils étaient toujours dans la poche d'air et que ses amis n'avaient pas compris ses explications pour rejoindre la GOS. Il trouva assez de forces pour se mettre en colère, surprenant Livie qui se tenait près de sa couche.

— Mais, fit-elle interloquée, nous sommes dans GOS. Nous avons retrouvé les traces phosphorescentes et les nombreuses poches d'air que tu avais situées avec une précision extraordinaire. Le voyage s'est déroulé dans les meilleures conditions.

— Mais l'orque monstrueux ?



Elle ne répondit pas. Il s'assit sur son matelas, essaya de regarder au-dehors. Il faisait à peine jour.

— Tu es resté inconscient quarante-huit heures. Nous avons navigué tout ce temps. Les Solinas prenaient juste le temps de refaire le plein d'oxygène dans les poches.

Il se leva et les vit. Tout autour, enchevêtrés le long des rives, aussi loin que portait sa vue sur ce lac immense, des milliers et des milliers de squelettes de baleines blanchis.

## CHAPITRE 32

Un paradis pour les baleines ? Les trois Sonnas oubliaient les fatigues et les émotions du voyage, leur terreur d'affronter, en sortant du nid rassurant du baleinarium, un monde aussi effrayant. Elles nageaient, dévoraient, s'ébattaient.

Un paradis, bordé de squelettes gigantesques, enchevêtrés. Des milliers de squelettes de toutes les tailles dont certains étaient impressionnants. Les baleines qui avaient possédé une telle ossature avaient dû mesurer près de cent mètres de long et peser dans les cinq à six cents tonnes. On relevait leur trace terrestre, profondément creusée dans la banquise, preuve que la plupart arrivaient en rampant du sud-est et aussi de l'est pour plonger dans ces eaux gorgées de krill.

Sur le qui-vive, le vétérinaire analysa cette eau mais la trouva parfaite. Il l'avait soupçonnée de receler un poison qui aurait expliqué la mort de milliers de baleines. Il refusait l'hypothèse d'un orque géant dévorant les cétacés. Pourtant tout le monde portait un laser sur soi, sauf Oxelle, bien sûr. Roxyane finit par lui confier qu'elle avait des soupçons.

— Je flaire une odeur que j'ai déjà sentie mais pas vraiment identifiée. J'essaie de me souvenir en quelle occasion.

Elle trouva le lendemain. C'était l'odeur désagréable des chasseurs qui livraient des orques sauvages au baleinarium, et Reyès se souvint lui aussi de cette puanteur des bassins où les orques piégés attendaient l'ouverture des jeux de cirque.

— Ici je ne la flaire pas, dit-il.

— Elle est dans l'eau et aussi dans le krill. Ce monstre doit se cacher dans les entassements de squelettes.

Alborne et Arémyste entreprirent l'exploration systématique des berges de ce lac. Ils en conclurent que les squelettes de baleines ne laissaient que de rares endroits pour accéder à l'eau. Des passages étroits.

— On dirait, remarqua l'électronicien, que les squelettes sont halés vers la rive et disposés en rayons. En apparence on croit tout d'abord qu'il n'y a qu'un fouillis d'os mais chaque squelette est soigneusement rangé.

C'était préoccupant et même effrayant. Roxylene leur dit que les orques étaient supérieurement intelligents et dotés souvent d'une certaine perversion.

— Sont-ils caractériels ? demanda Livie, qui dut expliquer à l'Ancêtre ce qu'elle entendait par là.

Un matin, alors que le jour n'en finissait pas de se lever, Roxylene sembla agitée de frissons.

— Je suis agressée par des ultrasons, dit-elle.

Reyès prit son enregistreur d'ultrasons de l'échographe et eut la confirmation que l'émission se situait de l'autre côté du lac, à quatre kilomètres environ. Et qu'elle devait couvrir toute la superficie de cette nappe d'eau.

— Alerte, diffusa-t-il pour ses amis. Cela signifie quelque chose. Regroupons-nous au plus vite et préparez les lasers et aussi les recharges.

Tous avec des jumelles scrutaient une zone particulière. Reyès avait partagé les rives en cinq secteurs. Ce fut Oxelle qui aperçut le bouillonnement dans le sien, presque à la limite de celui que sa mère surveillait, et toutes les jumelles se braquèrent sur cette effervescence qui prenait une ampleur étonnante. Reyès pensa à un volcan sous-marin en train de naître, et qui finirait par surgir de la banquise pour répandre sa lave et créer une nouvelle terre en même temps qu'un tsunami.

— Le sillage, cria Jérémy. Vous voyez le sillage. Large de vingt mètres au moins.

— Il ne faut pas opposer un front, cria Arémyste, mais se disperser. C'est l'orque, et il faut le fatiguer, tirer sans arrêt mais l'obliger à nager dans toutes les directions.

Roxylene eut alors une réaction étrange et fonça droit vers le sillage, comme si elle voulait se sacrifier. Mais très vite Reyès comprit qu'en agissant ainsi elle allait stupéfier le monstre et le faire hésiter. C'est alors que l'orque surgit de l'eau.

— Quelle merveille ! souffla Livie.

Elle avait raison. Une splendeur en blanc et noir, une masse qui, bien qu'en partie immergée, exhibait vingt mètres d'un bulbe vernissé et d'une énorme tête aux petits yeux méchants. Il ouvrait sa gueule énorme où paraissaient se bousculer des séries aiguisées de dents impressionnantes.

— Le laser n'est efficace qu'à partir de vingt mètres, lança Reyès, plus pour Roxylene que pour Livie. Il faudra feinter.

— Lui ne pourra pas, dit l'Ancêtre, vu sa vitesse. Il fonce comme un bolide. Moi, je vais à sa rencontre, c'est tout à fait différent.

— Tâchez de viser les yeux, hurla Arémyste dans l'interphone, et aussi la jonction des mâchoires. Si vous les paralysez il peut mourir noyé.

Ce fut un combat épique qui parut durer des heures mais ne demanda qu'une quinzaine de minutes. Quelqu'un fit mouche sur un œil et un autre rayon s'enfonça dans la gorge de l'animal, l'asphyxiant en partie. Il plongea certainement pour passer sous le corps de la plus légère, Cinderella, mais rata son coup, émergea entre sa proie et Kalina. Et Jérémy tenant son laser à deux mains lui brûla tout le côté droit de la gueule, mais un remous le fit basculer et il glissa le long du corps de Cinderella, tomba dans l'eau. Il avait bien sa combi mais pas son casque de plongée et il disparut sous l'eau, juste comme le monstre plongeait pour la deuxième fois. Il se trouva face à cette gueule épouvantable, béante et vida son laser dans cette cavité interminable de profondeur. Plus que tout ce fut déterminant et l'orque se retrouva couché sur le côté, comme paralysé, fouettant l'eau de sa caudale, tournant en rond. Il heurta Cinderella puis Kalina. Tout le monde le fusillait à coups de laser, mais il gardait une partie de sa combativité féroce.

— Les ultrasons, avertit Roxylene. Une émission d'ultrasons.

Alors le grand épaulard s'en alla, se dirigea vers le point de départ de ces ondes.

— Allons-y, cria Arémyste. Il faut qu'on sache qui ou quoi le télécommande en quelque sorte.

Reyès essaya de dire que c'était imprudent mais tous, enflammés par le succès, crièrent leur accord. Sauf Jérémy qu'on avait repêché et qui n'en finissait pas de cracher l'eau de mer et d'étouffer. Il ne réalisait pas encore la portée de son exploit involontaire.

Les trois Solinas foncèrent dans le sillage que laissait le grand dauphin carnassier.

— Regardez, c'est du sang, dit Livie.

Une trace noire, épaisse, gluante les guidait vers le plus grand entassement de squelettes de baleines du lac. Une sorte de château d'os imbriqués.

## CHAPITRE 33

L'orque géant n'avancait dans le lac que renversé sur le flanc gauche, se dirigeant droit vers cet échafaudage d'ossements imbriqués qui dessinait la silhouette d'un château ancien en ruine. Des goélands nichaient dans ses structures, surgissaient dans les orbites creuses de crânes énormes, leur donnaient le temps d'un battement d'ailes un regard féroce.

L'orque tenta de plonger pour franchir un entrelacement d'os mais à la troisième fois renonça, pivota légèrement pour regarder arriver ses vainqueurs, attendit l'hallali.

— Nous le tenons, cria Arémyste, il ne nous échappera plus.

Soudain Reyès éprouva une grande lassitude, un désintérêt pour l'énorme animal. Livie appuya sa main sur la sienne comme pour lui communiquer son propre écoëurement. Et Roxylene murmura quelque chose qu'ils ne comprirent pas tout de suite.

— Son nom est Jerky. Il s'est enfui du baleinarium il y a bien longtemps, peut-être quarante années de votre décompte du temps. C'était un orque dressé. Il ne craignait personne, pas plus les baleines que les orques sauvages qu'on lui opposait.

Un être humain descendait cet entassement de squelettes, semblait vouloir s'approcher.

Tous, d'abord, ne virent qu'une cascade blanche de cheveux, de barbe entremêlés. Un ours blanc échevelé, et pourtant un homme qui devait maladroitement tailler des lucarnes pour y voir clair et pour mettre des aliments dans sa bouche sans engloutir de poils. Il en était vêtu du sommet du crâne aux pieds invisibles.

— Zerk, le reconnut Roxylene, le dresseur de Jerky. Lui aussi disparut à cette époque mais on crut qu'il s'était suicidé de désespoir après la disparition de son ami l'épaulard.

Le vieillard avançait d'un pas ferme sur les os plats, et cette longue écharpe de cheveux et de poils ne s'ouvrait pas pour autant sur ses jambes, comme tressée et formant une robe. Il fut bientôt à hauteur de la tête renversée de son orque et accroupi commença de lui parler avec douceur.

Reyès saisit sa serviette et comprenant ce qu'il voulait faire,

Roxyane alla buter contre une sorte de débarcadère osseux.

— Je suis vétérinaire, dit Alborne, et je vais voir ce qui est urgent.

— Devenez-vous cinglé ? lança Arémyste, debout sur le crâne de Kalina Cet animal une fois guéri nous harcèlera à nouveau.

Zerk, le vieux rebelle, se redressa. Il regarda les trois baleines avec leur habitacle, les quatre personnes debout, secoua la tête en signe d'incompréhension.

Et puis la journée s'écoula ainsi. À plusieurs reprises Reyès vint chercher des médicaments, des appareils. En même temps il dialoguait avec le vieillard chenu enfoui dans sa toison, soupçonnait un corps fragile, douloureux d'arthrose mal soignée, une bouche édentée, une respiration difficile.

Lorsqu'il avait fui NOPIST il avait trente ans, et maintenant en comptait soixante-dix.

— On allait abattre Jerky qui, dans sa jeunesse, avant d'être capturé et dressé avait, ici même, ravagé une colonie de baleiniers, tuant dix-sept personnes d'une même famille. Le rescapé, un patriarche obstiné avait remonté la piste de Jerky et l'avait trouvé effectuant des combats dans le cirque marin. Il avait déposé plainte, apporté des preuves que l'animal était un tueur d'hommes. Il détenait des empreintes d'ADN qui confirmèrent ses accusations.

— Comment s'appelait cet homme ?

— C'était un chasseur de baleines comme tous ses ancêtres. Il se nommait Pétrel Mankiewitz.

— Il n'était pas le seul survivant de la tuerie de ce lac ?

— C'est exact, il avait un fils, Jorin Mankiewitz qui avait alors douze ans et qui était lourdement handicapé depuis ce massacre perpétré par Jerky. Une fois apprivoisé par moi, l'orque devint un animal docile qui ne révélait sa sauvagerie que dans les jeux de cirque.

— Vous vous êtes évadé avec lui et vous êtes venus ici. Mais comment ? L'orque n'avait pas d'habitable comme les baleines.

— J'ai voyagé en train. La petite ligne de raccordement fonctionnait. Il y avait une nouvelle colonie de chasseurs.

— Vous les avez massacrés.

— Ils ont attaqué Jerky pour en faire de l'huile et mon orque s'est défendu.

— Chaque fois qu'une colonie voulait s'installer, Jerky se défoulait et les pulvérisait ?

— C'est moi qui le lui ordonnais et il m'obéissait. Je suis seul responsable. Je voulais ce lac pour moi tout seul. Je ne tolérais que les baleines de passage et les phoques. Lorsqu'il n'y avait pas d'humain, Jerky ne tuait que pour se nourrir et me fournir en lard et en viande. Lorsque j'ai vu ces trois Solinas remonter du fond de l'océan je n'ai pas tout de suite reconnu Roxyane. Elle était dans le baleinarium à l'époque où j'y travaillais. Elle fut capturée alors qu'elle n'était qu'un baleineau de quelques mois. Il fallut la nourrir comme les baleines nourrissent leur petit, en projetant des nuages de lait dans l'eau. Sa mère fut appelée Nurse par les baleiniers, mais cela remonte à soixante ans environ. Vous savez pourquoi ? Elle ne s'était jamais consolée de la perte de Roxyane et elle adopta un orque orphelin dont la mère avait été tuée. Oui, c'était Jerky. Et Pétrel Mankiewitz, après la tuerie sur les rives de ce lac, a fini par harponner Nurse un beau jour, mais voulait poursuivre sa vengeance en tuant Roxyane. Il ne pouvait la citer en justice comme Jerky et il a payé un dresseur pour qu'il l'empoisonne, mais cet homme a fini par tout avouer. Si bien que le procès contre Jerky fut quelque peu perturbé mais Mankiewitz, malgré sa culpabilité envers Roxyane aurait fini par gagner, et j'ai préféré m'enfuir avec mon seul ami, mon vieil ami, mon frère.

Il se tourna vers Jerky que Reyès avait préféré endormir.

— Il est condamné, n'est-ce pas ?

— Il restera handicapé avec les mâchoires paralysées. Elles seront désormais toujours béantes et il ne pourra pas se procurer sa nourriture en tuant des phoques ou des baleines. Vous devrez le faire à sa place, hacher la viande et la lui injecter dans le fond de la gorge.

— Je ne vivrai pas longtemps, peut-être encore six mois, un an. Personne ne pourra le nourrir à ma place et je ne pense pas que Jerky l'accepterait. Si je n'ai pas pu me résoudre à le faire avant, peut-être faudra-t-il mettre fin à ses souffrances quand je ne serai plus là.

— Jorin Mankiewitz, le fils de l'implacable Pétrel, a eu un fils. Un certain Harim Mankiewitz qui est devenu juge d'accusation. Il n'a eu que cette obsession depuis sa naissance, devenir juge et parvenir à faire exécuter la sentence contre Jerky et contre la fille de Nurse, Roxyane.

— Nurse fut tuée par son grand-père, pourquoi persister ?

— La présence de sa fille dans le baleinarium excitait la haine de ce magistrat qui ne pouvait rien y faire. Jusqu'au jour où Roxyane tua son dresseur, un homme cruel.

— Cette famille ne renonça ni à sa haine ni à sa vengeance.

— C'est pourquoi nous sommes venus ici avec Roxyane, dit Reyès,

pour d'autres raisons également, mais le sauvetage de Roxyane était la plus importante.

Lorsqu'il eut donné ses instructions au vieillard pour soigner son orque, il lui demanda s'il avait percé le mystère du langage avec les orques. Zerk confirma qu'il dialoguait avec son compagnon.

— Je savais que ma mère avait élevé Jerky, avoua Roxyane, mais je ne l'ai jamais considéré comme un frère de lait. En réalité nous étions jaloux l'un de l'autre à cause de ma mère qui avant d'être surnommée Nurse s'appelait Viha.

— Contrairement à ce que j'ai dit au vieux dresseur, Jerky ne pourra que difficilement survivre. Les quantités de nourriture nécessaires à son organisme dépasseront les possibilités du vieillard. Vous saviez donc pourquoi le juge Mankiewitz vous poursuivait aussi haineusement ?

— À travers moi c'était la mère adoptive de Jerky qu'il visait. Jerky qui avait tué sa famille, handicapé son père. Son père Jorin n'était qu'un bloc de haine et de cruauté qui se rendit odieux avec son fils, pour qu'à son tour il se montre impitoyable, la violence engendrant la violence.

Les trois baleines s'éloignèrent en direction de la rive opposée au château d'ossements. Pour la première fois les cinq humains purent envisager une installation de longue durée, parlèrent d'iglous, d'organisation matérielle pour se chauffer, se nourrir. Ce soir-là, ils veillèrent sur la banquise, autour d'un feu d'huile retrouvée dans l'une des ruines de la colonie, au fond d'un vieux wagon-citerne.

Mais une fois à bord des Solinas ils furent heureux de retrouver leur chaleur constante, cette atmosphère sereine qu'elles savaient prodiguer. Reyès et Livie, ayant dégagé l'habitable de quelques containers déposés sur la rive, pouvaient s'allonger ensemble.

— Jusqu'à ma mort je regretterai ces jours et ces nuits passés dans cet habitacle, en totale harmonie avec Roxyane, et je suis certaine qu'il en est de même pour Arémyste, Jérémy et Oxelle. À propos, Oxelle veut revenir ici le plus vite possible auprès de sa chère Roxyane.

Dans la nuit, alors qu'il ne dormait pas, le vétérinaire se demanda s'il pourrait lui-même s'adapter à une vie sur la banquise, en igloo. Lui aussi adorait se trouver ainsi proche de Roxyane, entendre parfois son gros cœur battre tranquillement. Son bruit le berçait souvent.



## CHAPITRE 34

Ce matin-là Reyès regarda à la jumelle en direction de la forteresse d'os, aperçut l'orque qui avait réussi à se remettre sur le ventre. Mais l'eau baignait l'intérieur de sa mâchoire inférieure qu'il ne pouvait refermer. C'était une situation effroyable pour ce magnifique animal, un tueur, certes, mais c'était sa nature. Par la suite le vieux dresseur Zerk l'avait conditionné pour en faire son complice, son exécuteur des hautes œuvres, quand des colons voulaient s'installer sur le grand lac où abondaient baleines et phoques. Pour l'instant, à part des colonies de phoques, les baleines étaient absentes.

Reyès, revenant s'installer à la console pour dialoguer avec Roxyane, aperçut un clignotant lui signalant un message écrit. Il pensa qu'Arémyste posait une question matérielle ou qu'Oxelle, par amour pour sa mère, envoyait quelques mots. Se développa sur l'écran un schéma inattendu, un plan d'une grande précision qui le laissa interloqué. Il ne savait à qui attribuer ce dessin, ni son objet.

Livie regarda par-dessus son épaule après l'avoir embrassé sur la tempe.

— Mais c'est un corps fuselé de baleine, lui dit-elle. Une drôle de baleine, une baleine creuse, construite comme un ancien sous-marin avec un pont supérieur, un entrepont, des cabines je suppose, puis là un éclaté plus précis d'un endroit qui ressemblerait à une cambuse. Tu sais bien, on appelait ainsi un magasin de bord contenant les provisions. Si le dessin était plus maladroit je penserais que c'est Oxelle qui l'a fait, mais il contient des détails qu'elle n'aurait pu imaginer.

Lorsque Reyès appela Roxyane elle ne répondit pas.

— Elle dort, c'est normal, nous avons tous besoin de repos pour oublier nos fatigues. Elle a soixante-dix ans.

— Non, elle est inquiète et confuse à la fois. C'est elle qui a imaginé ce plan précis, qui a communiqué à l'ordinateur de la console tous les éléments pour que le logiciel adapté au graphisme puisse reproduire ce qu'elle concevait.

— C'est un travail remarquable et sur lequel nous devons nous pencher longuement, pour en voir les applications pratiques et éventuellement les impossibilités.

— Vous êtes sincère ou bien vous cherchez à me flatter, murmura d'une petite voix inhabituelle Roxyane. Il y a des jours que j'y songe. Je vous en avais glissé quelques mots. Je crois que je peux me réaménager pour que vous puissiez vivre assez nombreux dans mon immense corps. Il y aura tellement de place perdue quand on me débarrassera de mon lard. Si vous pouviez obtenir une radiographie totale de mon corps vous en seriez convaincus.

Livie et Reyès, trop abasourdis pour répondre, l'étaient aussi pour réfléchir vraiment.

— D'abord, il faudra des coursives d'accès distribuant l'intérieur de ma masse, en épargnant évidemment les zones sensibles, les organes essentiels, mais c'est une question d'organisation. Ces coursives seront des tunnels, lentement, très lentement forés. Il ne s'agit pas de me charcuter mais ces vessies de baleines que je vous ai recommandé d'emporter dans vos bagages feront l'affaire. Je peux produire un air comprimé et peu à peu une sorte de long boudin se gonflera dans mon corps. On prendra le temps nécessaire pour ne pas bousculer mes viscères. On fera fondre mon lard dans certaines zones grâce à des méthodes appropriées, micro-ondes ou encore aspiration.

— Liposuccion, fit malgré elle Livie. Ça existe.

— Pour vous convaincre sachez que je vous propose l'élément capital de ce monde inhumain, la chaleur. Vous saurez fabriquer des échangeurs thermiques pour transformer ma haute température en climatisation agréable. Ensuite vous aurez tout l'oxygène souhaité, mes poumons étant encore capables d'en fournir pas mal. La lumière est une question que je vous laisse étudier. Je pense que vous récupérerez dans mon organisme, mon système nerveux, quelques volts pour l'éclairage et vos appareils divers, dont l'ordinateur, sans avoir besoin de batteries et de générateurs puants.

— Mais, objecta Livie, des années seront nécessaires pour parvenir à la fin de ce programme que vous nous détaillez ? Et avant que nous ne l'appliquions nous devons avoir l'accord des autres. Je ne sais pas si tous se résigneront à vivre le reste de leur existence ainsi, loin des humains.

— Oui, ajouta Reyès, je nous connais assez pour pouvoir prédire qu'à la moindre occasion nous pourrions tout abandonner. Tenez, si nous apprenions que dans un sursaut libérateur NOPIST a chassé les Panaméricains et tous ceux qui essayaient de prendre le pouvoir, qu'une véritable ère de liberté s'ouvre là-bas, oui, je crains que nous ne filions par n'importe quel moyen nous joindre à cette utopie générale.

— Vous y retrouverez le froid, les agacements, les difficultés que

vous connaissiez avant de vous enfuir. Il vous faudra gagner votre vie, peiner pour acquérir un confort qui ne sera jamais le confort idéal, vous le savez bien. Ici vous n'avez pour l'instant que ce malheureux habitacle étroit, mais vous pouvez vous y promener dévêtus sans appréhender le froid. Je peux aller jusqu'à vous fournir aussi une alimentation protéinique, vous aider à organiser le système que vous choisirez pour vous alimenter. J'ai aussi pensé aux soins de votre corps et à vos besoins naturels. Je suis à même de fournir de l'eau douce, d'évacuer les déchets par mon propre système abdominal. Je vous emmènerai au bout du monde lorsque nous aurons établi la carte détaillée des lacs, des puits océaniques, des poches d'air. Je peux ramper sur la banquise des jours et des jours, à condition de ne pas exiger une vitesse excessive.

— Mais, demanda Livie, hésitante, qu'en pensent vos compagnes ?

— Kalina est la moins intéressée, mais Cinderella aimerait bien que Jérémy vive en symbiose avec elle. Elle adore le vieux dresseur. Je pense que vu son âge il ne retrouvera jamais un tel environnement pour ses vieux jours. Je ne veux pas vous effrayer mais les événements difficiles de NOPIST ne sont pas près de cesser. Jamais la majorité des gens n'acceptera les Panaméricains, leur organisation trop autoritaire, leur manque de fantaisie et leur mépris pour les arts, pour certaines joies, certains bonheurs. Qu'aimaient-ils chez vous lorsqu'ils débarquaient par trains entiers ? Les jeux cruels du cirque marin, mais ils se moquaient bien des autres attraits de la station, de ses musées, de ses bibliothèques, théâtres, etc. S'ils règnent en maîtres vous ne pourrez jamais vous habituer à leur indifférence et surtout leur répugnance pour le temps consacré à des activités non rentables.

— Mais les Panaméricains ne sont pas tous ainsi, protesta Livie. Les amateurs de scènes sanglantes et maintenant les militaires qu'ils nous envoient ne sont représentatifs que d'une petite fraction. Il en serait de même avec les militaires de la Sibérienne, de la Transeuropéenne et de l'Africana.

Ils crurent que Roxyane était vexée par leurs tergiversations mais elle renoua bientôt le dialogue :

— Il suffirait de six baleines habitées dans ces conditions-là pour aller semer le trouble dans votre patrie NOPIST. Vous pourriez donner des cauchemars à ces militaires, les affoler tellement qu'ils jugeraient impossible de conserver dans leur giron une station aussi indisciplinée, occupée par des gens farfelus et en proie à des visions de baleines habitées.

La discussion, la balance entre le pour et le contre allaient désormais les occuper tout autant que leur installation sur le rivage

voisin. Le premier igloo s'éleva non sans beaucoup de travail. Ils l'avaient prévu trop petit et devraient en construire de plus grands, sans savoir comment les empêcher de s'écrouler sous les vents furieux.

Oxelle partageait désormais la vie du couple et pouvait s'entretenir longuement avec Roxyane. Elle devint la plus enthousiaste des cinq pour le projet de la Solina.

— Faites ce que vous voudrez, leur dit-elle, mais moi je ne vivrai jamais plus ailleurs que dans le corps de Roxyane. Je crois qu'excepté le ventre de maman, quand j'ai été conçue, jamais je ne me suis sentie aussi bien qu'ici. Et quand les coursives distribueront les cabines, je veux la plus profonde, celle qui sera la plus proche du cœur de mon amie. Roxyane est comme une seconde mère, sans vouloir faire de la peine à ma véritable maman. Voilà, Livie est une maman, Roxyane est une mère, peut-être même une grand-mère.

Ce fut Arémyste qui, sans le vouloir, fit activer le projet. Il voulut retourner à NOPIST, demanda à Kalina de le déposer à proximité d'une station sur le Cancer Network. Il voulait se rendre compte de ce que devenait la station. Son absence se prolongea tant qu'ils le crurent à nouveau installé dans la grande station. Régulièrement Kalina allait l'attendre dans le lac de leur rendez-vous, selon des échéances régulières de quinze jours. Le voyage lui en prenait quatre, aller et retour. Elle revint la seconde fois avec un harpon dans le corps. Reyès réussit à l'extraire mais elle tomba gravement malade et ne put aller au rendez-vous suivant. Cinderella refusa de quitter le lac et Reyès finit par conclure, avec l'accord des autres, que l'électronicien ne reviendrait jamais.

Ils essayaient de vivre dans un hameau d'iglous inconfortables. Reyès allait de temps en temps ausculter l'orque, Jerky, et ne pouvait que constater son dépérissement.

Oxelle avait fini par revenir dans l'habitable de Roxyane et sa mère, inquiète, fut encouragée par Alborne à la rejoindre la nuit.

Arémyste réapparut deux mois après son départ, encore sous le choc de ce qu'il avait vécu. Il arriva en traîneau à chiens en compagnie d'une jeune Esquimaude qu'il avait baptisée Morgane, mais dont le véritable nom était Kanuak. C'était une jolie fille de petite taille, très enjouée. Sans elle, Arémyste n'aurait pu sauver sa peau. Les Panaméricains l'avaient arrêté, envoyé dans un train-bagne au nord. Il s'était évadé du convoi carcéral, avait erré des jours, sur le point de mourir de froid et de faim. Kanuak l'avait recueilli, soigné, emmené dans sa tribu, était tombée amoureuse de lui et lui d'elle. Il lui avait parlé de ses amis du GOS et elle avait accepté de l'y conduire. La vue des baleines si amicales avec ces gens-là l'impressionnait beaucoup.

Arémyste lui avait parlé du projet fabuleux de Roxyane et elle en avait été éblouie.

— Je crois que nous avons, avec la proposition de cette vieille et chère Roxyane, la plus merveilleuse chance de notre vie. Nous allons créer un peuple nouveau, complètement différent de ce que l'on trouve sur la Terre. Il y eut les Roux familiers du froid et il y aura les Hommes-Baleines.

— Les Hommes-Jonas, plutôt, proposa Oxelle qui commençait de lire la *Bible*.

— Nous serons d'abord une légende, dit sa mère, avant de devenir une réalité pour pas mal d'habitants de cette pauvre planète accablée de maux divers.

FIN

*Achevé d'imprimer en septembre 2000  
sur les presses de l'imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie  
75627 PARIS – CEDEX 13.  
Tél : 01.44.16.05.00

— N° d'imp. 1764. –  
Dépôt légal : septembre 2000.  
*Imprimé en France*